

075.3/12/84

T DU FRANÇAIS EN ROUMANIE.

CHRESTOMATHIE FRANÇAISE

CLASSE de VII^{ème}. — XVIII^{ème} SIÈCLE

PAR

G. I. IONNESCOU-GION et CONST. SÂINEANU

Manuel approuvé par le Ministère de l'Instruction publique
Ordre No. 6594 du 18 Juillet 1903.

CRAIOVA

RALIAN ET IGNAT SAMITCA, ÉDITEURS

1903.

Prix 3.40.



UNIVERSITARĂ

DIN

BUCUREȘTI

Nr. Inventar 9850 Anul
Secția Lit. D. 2 IV Nr. 44

lit. Fr. III - 88

ERSAL

E

căla Normală superioară.

e

olone.

din țară prin
6.

ant 7,50.

i.

a» din Iulie 1896:
al al limbii române de
române. Acest Dicțio-
se pot întrebuința în-
științe, arte și meserii,
re sigure și controlate.
oteca literaturii noastre,
ne va spune ultimul

autorilor, din 1896:
l are o valoare de netă-
ptitudine lăudabilă au-
us și pe cele ce după

în trecut și în prezent,

în toate direcțiunile spiritului ca: dăruire, credință, creștin, sărbători bisericești, ne-
ologisme, nomenclatura teologică, militară și științifică, cum și terminologia agri-
colă, juridică și comercială. Istoria, Geografia și Biografia română sunt observate
cu îngrijire. Toate aceste calități îndreptățesc titlul de *Dicționar Universal*.

Materialul acestei lucrări a fost adunat de autor din viul grai și din operele
poetilor și prosatorilor celor mai distinși ai noștri. Explicarea cuvintelor se face în
termeni ușor înțeleși și pe lângă aceste explicații autorul se servese și de cita-
țiuni din scriitorii distinși spre a lămurii și mai bine sensul.

Acest Dicționar a fost alcătuit pentru usul școlilor. Prin caracterul său enci-
clopedic însă, el poate fi întrebuințat de ori-ce om de carte: profesor, medic, ingi-
ner, comerciant, militar, avocat.

Din parte-ne felicităm pe d-nu Șăineanu pentru buna reușită a acestui op, pe
care îl recomandăm fără cea mai mică esitare cititorilor Revistei noastre.

Dr. I. U. Jarnik în «Tribuna» din Februarie 1897:

Cartea așa cum este făcută, ni se pare bine făcută, materialul admis de autor,
bine prelucrat și lucrarea fără îndoială are se aduce folos mare. Definițiunile cu-
vintelor, atât celor populare cât și celor savante, mediușoare și clare. Dacă v'r'un
cuvânt are mai multe sensuri, autorul îngrijește ca să urmeze unul după celălalt
conform desvoltării lor logice.

Cine trimite prin mandat postal costul Dicționarului, minus taxa mandatului
(15 bani) la adresa *Rălian și Ignat Samitea, Craiova*, primesce Dicționarul
franco la adresă. Pe mandat, în dosul cuponului, se poate nota titlul Dicționa-
rului dorit și adresa.

ENSEIGNEMENT DU FRANÇAIS EN ROUMANIE.

CHRESTOMATHIE FRANÇAISE

CLASSE de VII^{ème}. — XVIII^{ème} SIÈCLE

PAR

G. I. IONNESCOU-GION et CONST. ȘAINEANU

Manuel approuvé par le Ministère de l'Instruction publique
Ordre No. 6594 du 18 Juillet 1903.



84(09) "17"

CRAIOVA

RALIAN ET JGNAT SAMITCA, ÉDITEURS

1903.

C/955

BIBLIOTECA CENTRALA UNIVERSITARA
BUCURESTI
Cota: 045.3/12484
Inventar: 245587

Biblioteca Centrala Universitara
"Carol I." Bucuresti
Cota: 19667

123/18

IMPRIMERIE NATIONALE RALIAN ET JGNAT SAMITCA
CRAIOVA.

52,583.

B. C. U. "Carol I" - Bucuresti



C201801546

*12852

MONTESQUIEU.

Charles de Secondat, baron de Montesquieu, naquit en 1689 au château de la Brède, près de Bordeaux. Ayant étudié le droit, il fut nommé en 1714 conseiller au parlement¹ de cette ville; deux ans plus tard, il devint président à mortier.² Mais il quitta bientôt la magistrature pour se consacrer aux sciences morales, politiques et historiques.

Pendant qu'il était encore magistrat, il composa les *Lettres persanes* qui parurent en 1721. Ces *Lettres*, qui sont pleines d'esprit et écrites dans un style vif et brillant, eurent un succès prodigieux. Elles sont une satire des plus spirituelles des mœurs de la société française du XVIII^e siècle. L'auteur y met en scène un Persan qui de Paris communique ses impressions à un de ses amis de Téhéran.

Montesquieu fit ensuite un long voyage en Europe, afin d'y étudier les mœurs et les lois des peuples. Il visita aussi la Hongrie, où subsistaient encore plusieurs vestiges intacts de ce régime féodal qu'il devait étudier plus tard avec tant de profondeur. De retour de son grand voyage, il se retira dans son château de la Brède pour élaborer en paix les matériaux qu'il avait amassés. Le premier fruit de cette retraite furent les *Considérations sur les causes de la grandeur des Romains et de leur décadence* (1734). La concision du style, la précision des jugements, la profondeur des pensées font de ce livre si court et si substantiel un chef-d'œuvre de la littérature française. On lui reproche néanmoins la faiblesse du plan et le peu de logique dans la succession des chapitres; l'ouvrage n'a pas de conclusion et peut être considéré comme une simple suite de réflexions.

Mais ce n'était là qu'un tableau détaché d'un vaste ensemble. Après quatorze autres années d'un travail opiniâtre, Montesquieu donna, en 1748, son *Esprit des lois*, ouvrage remarquable où il étudiait les lois de tous les peuples dans leurs rapports avec les gouvernements, les mœurs, le climat, la religion, le commerce; ramenait toutes les lois à leurs principes fondamentaux, et en révélait l'*esprit*. Le succès de ce livre fut immense. Bien que l'*Esprit de lois* pêche parfois par défaut d'exactitude et qu'il manque de plan et de conclusion, il reste, par la nouveauté de ses pensées et la profondeur de ses vues, un événement dans l'histoire politique et littéraire du XVIII^e siècle. «Ce livre, dit Voltaire, devrait être le bréviaire³ de tous ceux qui sont appelés à gouverner les autres. Il restera.»

¹ Le parlement, dans l'ancienne monarchie française, était la cour souveraine de justice.

² Président à mortier a le sens de président en chef. On les appelait ainsi parce que les prési-

dents en chef du parlement portaient une sorte de toque, nommée mortier.

³ Bréviaire (en roumain: *ceaslov*) est pris ici dans son sens familier de livre favori.

Aux attaques dirigées contre cet ouvrage, Montesquieu répondit par la *Défense de l'Esprit des lois*. Cette réponse doit être regardée comme un modèle de polémique par la décence et la modération du ton, et par la variété et la finesse de l'ironie.

Au point de vue littéraire, Montesquieu doit être placé au second rang des grands prosateurs du dix-huitième siècle. Mais, par la profondeur de ses observations, la nouveauté de ses idées et la précision de ses jugements, il s'est assuré une belle place comme penseur et comme historien. C'est à ses idées que l'on doit le grand mouvement d'opinion qui a fait triompher les principes constitutionnels dont les Etats sont régis depuis la fin du dix-huitième siècle. L'influence de Montesquieu a été profonde sur son temps et agit encore sur le nôtre.

Il mourut en 1755. Sa mort fut considérée comme un malheur public dans toute l'Europe.

I. LES LETTRES PERSANES.

(1721.)

Dans cette espèce de tableau mouvant, le Persan Usbek expose avec autant d'esprit que d'ironie ce qui a le plus frappé parmi les Français ses yeux pénétrants : leur penchant à traiter sérieusement les choses les plus futiles, et de tourner les plus importantes en plaisanterie ; leurs conversations si bruyantes et si frivoles ; leur ennui dans le sein du plaisir même ; leurs préjugés et leurs actions en contradiction continuelle avec leurs lumières ; tant d'amour pour la gloire joint à tant de respect pour l'idole de la faveur ; leurs courtisans si rampants et si vains ; leur politesse extérieure et leur mépris réel pour les étrangers ou leur prédilection affectée pour eux ; la bizarrerie de leurs goûts, qui n'a rien au-dessous d'elle que l'empressement de toute l'Europe à les adopter ; leur dédain barbare pour deux des plus respectables occupations d'un citoyen, le commerce et la magistrature ; leurs disputes littéraires, si vives et si inutiles ; leur fureur d'écrire avant que de penser, et de juger avant que de connaître.

1. LETTRE XXIV.

Nous sommes à Paris depuis un mois, et nous avons toujours été dans un mouvement continu. Il faut bien des affaires ¹ avant qu'on soit logé, qu'on ait trouvé les gens à qui on est adressé, ² et qu'on se soit pourvu ³ des choses nécessaires, qui manquent toutes à la fois.

Paris est aussi grand qu'Ispahan : les maisons y sont si hautes qu'on jurerait qu'elles ne sont habitées que par des astrologues. Tu juges bien qu'une ville bâtie en l'air, qui a six ou sept maisons les unes sur les autres, est extrême-

¹ Il faut bien des affaires, il faut beaucoup d'ennui, d'embarras.

² Adressé a ici le sens de *recommandé*.

³ Qu'on se soit procuré.

ment peuplée, et que, quand tout le monde est descendu dans la rue, il s'y fait un bel embarras.

Tu ne le croirais pas peut-être, depuis un mois que je suis ici, je n'y ai encore vu marcher personne. Il n'y a point de gens au monde qui tirent mieux parti¹ de leur machine que les Français; ils courent, ils volent. Les voitures lentes d'Asie, le pas réglé de nos chameaux les feraient tomber en syncope.² Pour moi,³ qui ne suis pas fait à ce train,⁴ et qui vais souvent à pied sans changer d'allure, j'enrage quelquefois comme un chrétien;⁵ car encore passe qu'on m'éclabousse⁶ depuis les pieds jusqu'à la tête, mais je ne puis pardonner les coups de coude que je reçois régulièrement et périodiquement. Un homme qui vient après moi et qui me passe⁷ me fait faire un demi-tour, et un autre qui me croise de l'autre côté me remet soudain où le premier m'avait pris; et je n'ai pas fait cent pas, que je suis plus brisé que si j'avais fait dix lieues.⁸

Ne crois pas que je puisse, quant à présent,⁹ te parler à fond des mœurs et des coutumes européennes; je n'en ai moi-même qu'une légère idée, et je n'ai eu à peine que le temps de m'étonner.

Le roi de France est le plus puissant prince de l'Europe. Il n'a point de mines d'or comme le roi d'Espagne, son voisin; mais il a plus de richesses que lui, parce qu'il les tire de la vanité de ses sujets, plus inépuisable que les mines. On lui a vu entreprendre ou soutenir de grandes guerres, n'ayant d'autres fonds que des titres d'honneur à vendre; et, par un prodige de l'orgueil humain, ses troupes se trouvaient payées, ses places munies et ses flottes équipées.¹⁰

D'ailleurs ce roi est un grand magicien; il exerce son empire¹¹ sur l'esprit même de ses sujets; il les fait penser comme il veut. S'il n'a qu'un million d'écus¹² dans son tré-

¹ Tirer parti, tirer profit.

² En syncope, en évanouissement, en défaillance.

³ Pour moi, quant à moi.

⁴ Qui ne suis pas fait à ce train, qui ne suis pas habitué à cela.

⁵ Les Persans, de même que tous les autres Mahométans, sont fameux pour leur grande apathie; ils ne s'emportent jamais.

⁶ Passe qu'on m'éclabousse, je consens encore à être éclaboussé.

⁷ Passer avec le sens de dépasser, devancer.

⁸ La lieue est une ancienne mesure itinéraire d'une longueur de quatre kilomètres. Homonyme: lieu.

⁹ Pour le moment.

¹⁰ Montesquieu fait ici allusion au roi Louis XIV.

¹¹ Son autorité.

¹² Ecu. Ancienne monnaie française (d'argent ou d'or) valant trois francs.

sor, et qu'il en ait besoin de deux, il n'a qu'à leur persuader qu'un écu en vaut deux, et ils le croient. S'il a une guerre difficile à soutenir, et qu'il n'ait point d'argent, il n'a qu'à leur mettre dans la tête qu'un morceau de papier est de l'argent, et ils en sont aussitôt convaincus. Il va même jusqu'à leur faire croire qu'il les guérit de toutes sortes de maux en les touchant, tant est grande la force et la puissance qu'il a sur les esprits! . . .

2. LETTRE XXX.

Les habitants de Paris sont d'une curiosité qui va jusqu'à l'extravagance. Lorsque j'arrivai, je fus regardé comme si j'avais été envoyé du ciel: vieillards, hommes, femmes, enfants, tous voulaient me voir. Si je sortais, tout le monde se mettait aux fenêtres; si j'étais aux Tuileries,¹ je voyais aussitôt un cercle se former autour de moi; les femmes même faisaient un arc-en-ciel nuancé de mille couleurs, qui m'entourait. Si j'étais aux spectacles, je voyais aussitôt cent lorgnettes dressées² contre ma figure! enfin jamais homme n'a tant été vu que moi. Je souriais quelquefois d'entendre des gens qui n'étaient presque jamais sortis de leur chambre, qui disaient entre eux: Il faut avouer qu'il a l'air bien persan. Chose admirable! je trouvais de³ mes portraits partout; je me voyais multiplié dans toutes les boutiques, sur toutes les cheminées,⁴ tant on craignait de ne m'avoir pas assez vu.

Tant d'honneurs ne laissent pas d'être à charge:⁵ je ne me croyais pas un homme si curieux et si rare; et quoi que j'aie très bonne opinion de moi, je ne me serais jamais imaginé que je dusse troubler le repos d'une grande ville où je n'étais point connu. Cela me fit résoudre à quitter l'habit persan, et à en endosser⁶ un à l'européenne,⁷ pour voir s'il resterait encore dans ma physionomie quelque

¹ Les *Tuileries* sont l'ancienne résidence des souverains de la France à Paris. Commencé en 1564, ce palais fut incendié en 1871. Il s'agit ici du jardin de ce palais, qui servait de lieu de promenade au public.

² Dirigés.

³ C'est-à-dire: *des exemplaires* de mes portraits.

⁴ Les cheminées, en France sont ornées d'une glace et d'un support en marbre, destiné à soutenir des bibelots, des photographies, etc.

⁵ *Laisser* a ici le sens de *cesser*.

⁶ *Endosser*, mettre sur le dos, habiller.

⁷ C'est-à-dire: à la façon européenne.

chose d'admirable. Cet essai me fit connaître ce que je valais réellement. Libre de tous les ornements étrangers, je me vis apprécié au plus juste.¹ J'eus sujet² de me plaindre de mon tailleur, qui m'avait fait perdre en un instant l'attention et l'estime publiques; car j'entrai tout à coup dans un néant affreux. Je demeurais quelquefois une heure dans une compagnie³ sans qu'on m'eût regardé, et qu'on m'eût mis en occasion⁴ d'ouvrir la bouche; mais, si quelqu'un par hasard apprenait à la compagnie que j'étais Persan, j'entendais aussitôt autour de moi un bourdonnement: Ah! Ah! monsieur est Persan! C'est une chose bien extraordinaire! Comment peut-on être Persan!

3. LETTRE XLVIII.

Ceux qui aiment à s'instruire ne sont jamais oisifs.⁵ Quoique je ne sois chargé d'aucune affaire importante, je suis cependant dans une occupation continuelle. Je passe ma vie à examiner; j'écris le soir ce que j'ai remarqué, ce que j'ai vu, ce que j'ai entendu dans la journée: tout m'intéresse, tout m'étonne; je suis comme un enfant dont les organes encore tendres sont vivement frappés par les moindres objets.

Tu ne le croirais pas peut-être: nous sommes reçus agréablement dans toutes les compagnies⁶ et dans toutes les sociétés. Je crois devoir beaucoup à l'esprit vif et à la gaieté naturelle de Rica,⁷ qui fait qu'il recherche tout le monde et qu'il est également⁸ recherché. Notre air étranger n'offense plus personne; nous jouissons même de la surprise où l'on est de nous trouver quelque politesse: car les Français n'imaginent pas que notre climat produise des hommes. Cependant, il faut l'avouer, ils valent⁹ la peine qu'on les détrompe.

J'ai passé quelques jours dans une maison de campagne auprès de Paris, chez un homme de considération, qui est ravi d'avoir de la compagnie chez lui. Il a une femme fort aimable, et qui joint à une grande modestie une gaieté que la vie retirée ôte toujours à nos dames de Perse.

¹ *Au plus juste*, ainsi que je méritais.

² *Avoir sujet de*, avoir motif de.

³ Assemblée de personnes qui se réunissent pour discuter, etc.

⁴ *Sans qu'on m'eût mis en occasion*, sans qu'on m'eût donné l'occasion.

⁵ *Oisif*, paresseux, qui ne fait rien, fainéant.

⁶ Voyez note 3.

⁷ Rica était le compagnon de voyage d'Usbek.

⁸ Lui aussi.

⁹ *Valoir la peine*, mériter.

sor, et qu'il en ait besoin de deux, il n'a qu'à leur persuader qu'un écu en vaut deux, et ils le croient. S'il a une guerre difficile à soutenir, et qu'il n'ait point d'argent, il n'a qu'à leur mettre dans la tête qu'un morceau de papier est de l'argent, et ils en sont aussitôt convaincus. Il va même jusqu'à leur faire croire qu'il les guérit de toutes sortes de maux en les touchant, tant est grande la force et la puissance qu'il a sur les esprits! . . .

2. LETTRE XXX.

Les habitants de Paris sont d'une curiosité qui va jusqu'à l'extravagance. Lorsque j'arrivai, je fus regardé comme si j'avais été envoyé du ciel: vieillards, hommes, femmes, enfants, tous voulaient me voir. Si je sortais, tout le monde se mettait aux fenêtres; si j'étais aux Tuileries,¹ je voyais aussitôt un cercle se former autour de moi; les femmes même faisaient un arc-en-ciel nuancé de mille couleurs, qui m'entourait. Si j'étais aux spectacles, je voyais aussitôt cent lorgnettes dressées² contre ma figure! enfin jamais homme n'a tant été vu que moi. Je souriais quelquefois d'entendre des gens qui n'étaient presque jamais sortis de leur chambre, qui disaient entre eux: Il faut avouer qu'il a l'air bien persan. Chose admirable! je trouvais de³ mes portraits partout; je me voyais multiplié dans toutes les boutiques, sur toutes les cheminées,⁴ tant on craignait de ne m'avoir pas assez vu.

Tant d'honneurs ne laissent pas d'être à charge:⁵ je ne me croyais pas un homme si curieux et si rare; et quoi que j'aie très bonne opinion de moi, je ne me serais jamais imaginé que je dusse troubler le repos d'une grande ville où je n'étais point connu. Cela me fit résoudre à quitter l'habit persan, et à en endosser⁶ un à l'européenne,⁷ pour voir s'il resterait encore dans ma physionomie quelque

¹ Les *Tuileries* sont l'ancienne résidence des souverains de la France à Paris. Commencé en 1564, ce palais fut incendié en 1871. Il s'agit ici du jardin de ce palais, qui servait de lieu de promenade au public.

² Dirigés.

³ C'est-à-dire: des exemplaires de mes portraits.

⁴ Les cheminées, en France sont ornées d'une glace et d'un support en marbre, destiné à soutenir des bibelots, des photographies, etc.

⁵ Laisser a ici le sens de *cesser*.

⁶ Endosser, mettre sur le dos, habiller.

⁷ C'est-à-dire: à la façon européenne.

chose d'admirable. Cet essai me fit connaître ce que je valais réellement. Libre de tous les ornements étrangers, je me vis apprécié au plus juste.¹ J'eus sujet² de me plaindre de mon tailleur, qui m'avait fait perdre en un instant l'attention et l'estime publiques; car j'entrai tout à coup dans un néant affreux. Je demeurais quelquefois une heure dans une compagnie³ sans qu'on m'eût regardé, et qu'on m'eût mis en occasion⁴ d'ouvrir la bouche; mais, si quelqu'un par hasard apprenait à la compagnie que j'étais Persan, j'entendais aussitôt autour de moi un bourdonnement: Ah! Ah! monsieur est Persan! C'est une chose bien extraordinaire! Comment peut-on être Persan!

3. LETTRE XLVIII.

Ceux qui aiment à s'instruire ne sont jamais oisifs.⁵ Quoique je ne sois chargé d'aucune affaire importante, je suis cependant dans une occupation continuelle. Je passe ma vie à examiner; j'écris le soir ce que j'ai remarqué, ce que j'ai vu, ce que j'ai entendu dans la journée: tout m'intéresse, tout m'étonne; je suis comme un enfant dont les organes encore tendres sont vivement frappés par les moindres objets.

Tu ne le croirais pas peut-être: nous sommes reçus agréablement dans toutes les compagnies⁶ et dans toutes les sociétés. Je crois devoir beaucoup à l'esprit vif et à la gaieté naturelle de Rica,⁷ qui fait qu'il recherche tout le monde et qu'il est également⁸ recherché. Notre air étranger n'offense plus personne; nous jouissons même de la surprise où l'on est de nous trouver quelque politesse: car les Français n'imaginent pas que notre climat produise des hommes. Cependant, il faut l'avouer, ils valent⁹ la peine qu'on les détrompe.

J'ai passé quelques jours dans une maison de campagne auprès de Paris, chez un homme de considération, qui est ravi d'avoir de la compagnie chez lui. Il a une femme fort aimable, et qui joint à une grande modestie une gaieté que la vie retirée ôte toujours à nos dames de Perse.

¹ *Au plus juste*, ainsi que je méritais.

² *Avoir sujet de*, avoir motif de.

³ Assemblée de personnes qui se réunissent pour discuter, etc.

⁴ *Sans qu'on m'eût mis en occasion*, sans qu'on m'eût donné l'occasion.

⁵ *Oisif*, paresseux, qui ne fait rien, fainéant.

⁶ Voyez note 3.

⁷ Rica était le compagnon de voyage d'Usbek.

⁸ Lui aussi.

⁹ *Valoir la peine*, mériter.

Étranger que j'étais, je n'avais rien de mieux à faire que d'étudier, selon ma coutume, sur cette foule de gens qui y abordaient¹ sans cesse, dont les caractères me présentaient toujours quelque chose de nouveau. Je remarquai d'abord un homme dont la simplicité me plut; je m'attachai à lui, il s'attacha à moi: de sorte que nous nous trouvions toujours l'un auprès de l'autre.

Un jour que, dans un grand cercle, nous nous entretenions en particulier, laissant les conversations générales à elles-mêmes: «Vous trouverez peut-être en moi, lui dis-je, plus de curiosité que de politesse; mais je vous supplie d'agréer² que je vous fasse quelques questions; car je m'ennuie de n'être au fait³ de rien et de vivre avec des gens que je ne saurais démêler.⁴ Mon esprit travaille depuis deux jours; il n'y a pas un seul de ces hommes qui ne m'ait donné la torture plus de deux cents fois, et cependant je ne les devinerais de mille ans.—Vous n'avez qu'à dire, me répondit-il, et je vous instruirai de tout ce que vous souhaitez; d'autant mieux que je vous crois homme discret, et que vous n'abuserez pas de ma confiance».

«Qui est cet homme, lui dis-je, qui nous a tant parlé des repas qu'il a donnés aux grands, qui est si familier avec vos ducs, et qui parle si souvent à vos ministres, qu'on me dit être d'un accès si difficile? Il faut bien que ce soit un homme de qualité; mais il a la physionomie si basse, qu'il ne fait guère honneur aux gens de qualité; et d'ailleurs je ne lui trouve point d'éducation. Je suis étranger; mais il me semble qu'il y a en général une certaine politesse commune à toutes les nations; je ne lui trouve point de celle-là: est-ce que vos gens de qualité sont plus mal élevés que les autres? — Cet homme, me répondit-il en riant, est un fermier:⁵ il est autant au-dessus des autres par ses richesses qu'il est au-dessous de tout le monde par sa naissance; il aurait la meilleure table de Paris, s'il pouvait se résoudre à ne manger jamais chez lui. Il est bien impertinent, comme vous voyez; mais il excelle par son cuisinier: aussi n'en⁶ est-il pas ingrat, car vous avez entendu qu'il l'a loué tant aujourd'hui....»

¹ Y abordaient, y venaient.

² Permettre, accepter.

³ Être au fait de, être au courant de quelque chose.

⁴ Distinguer.

⁵ C'est-à-dire: fermier des im-

pôts, personne qui avait à bail la perception de impôts.

⁶ En se rapporte à cuisinier. C'est-à-dire: aussi n'est-il pas ingrat envers lui.

«Mais, si je ne vous importune pas, dites-moi qui est celui qui est vis-à-vis de nous, qui est si mal habillé, qui fait quelquefois des grimaces, et a un langage différent des autres, qui n'a pas d'esprit pour parler, mais parle pour avoir de l'esprit?—C'est, me répondit-il, un poète, et le grotesque du genre humain. Ces gens-là disent qu'ils sont nés ce qu'ils sont; cela est vrai, et aussi ce qu'ils seront toute leur vie, c'est-à-dire presque toujours les plus ridicules de tous les hommes : aussi ne les épargne-t-on point; ¹ on verse sur eux le mépris à pleines mains. ² La famine a fait entrer celui-ci dans cette maison, il y est bien reçu du maître et de la maîtresse, dont la bonté et la politesse ne se démentent à l'égard ³ de personne. Il fit leur épithalame ⁴ lorsqu'ils se marièrent : c'est ce qu'il a fait de mieux en sa vie : car il s'est trouvé que le mariage a été aussi heureux qu'il l'a prédit....»

«Et ce vieux ⁵ homme, lui dis-je tout bas, qui a l'air si chagrin? Je l'ai pris d'abord pour un étranger; car, outre qu'il est habillé autrement que les autres, il censure tout ce qui se fait en France, et n'approuve pas votre gouvernement.—C'est un vieux guerrier, me dit-il, qui se rend mémorable à tous ses auditeurs par la longueur de ses exploits. ⁶ Il ne peut souffrir que la France ait gagné des batailles où il ne se soit pas trouvé, et qu'on vante un siège où il n'ait pas monté à la tranchée; ⁷ il se croit si nécessaire à notre histoire qu'il s'imagine qu'elle finit où il a fini; il regarde quelques blessures qu'il a reçues comme la dissolution de la monarchie; et, à la différence ⁸ de ces philosophes qui disent qu'on ne jouit que du présent, et que le passé n'est rien, il ne jouit, au contraire, que du passé, et n'existe que dans les campagnes qu'il a faites; il respire dans les temps qui sont écoulés, comme les héros doivent vivre dans ceux qui passeront après eux....»

¹ *Epargner* a ici le sens de ménager.

² *A pleines mains*, en abondance.

³ *A l'égard de*, envers.

⁴ On appelle *épithalame* un petit pème fait à l'occasion d'un mariage en l'honneur des nouveaux mariés.

⁵ La forme *vieil homme* est plus correcte et plus employée.

⁶ *Exploits*, hauts faits. (En roumain : *isprăvi*).

⁷ *Monter à la tranchée*, commencer un assaut.

⁸ *A la différence de*, contrairement à.

4. LETTRE LXXX.

Je fus hier aux Invalides : j'aimerais autant avoir fait cet établissement, si j'étais prince, que d'avoir gagné trois batailles. On y trouve partout la main d'un grand monarque. Je crois que c'est le lieu le plus respectable de la terre.

Quel spectacle que de voir rassemblées dans un même lieu toutes ces victimes de la patrie, qui ne respirent que pour la défendre, et qui, se sentant le même cœur et non pas la même force, ne se plaignent que de l'impuissance où¹ elles sont de se sacrifier encore pour elle !

Quoi de plus admirable que de voir ces guerriers débiles, dans cette retraite, observer une discipline aussi exacte que s'ils y étaient contraints par la présence d'un ennemi, chercher leur dernière satisfaction dans cette image de la guerre, et partager leur cœur et leur esprit entre les devoirs de la religion et ceux de l'art militaire !

Je voudrais que les noms de ceux qui meurent pour la patrie fussent conservés dans les temples, et écrits dans des registres qui fussent comme la source de la gloire et de la noblesse.

II. CONSIDÉRATIONS SUR LES CAUSES DE LA GRANDEUR DES ROMAINS ET DE LEUR DÉCADENCE.

(1734).

Dans cet ouvrage Montesquieu entreprit de montrer comment une poignée de bandits parvint à fonder l'empire romain, et comment ensuite ce colosse tomba de lui-même en pourriture. Si les Romains sont devenus les maîtres du monde, dit Montesquieu, c'est parce qu'ils ont aimé la liberté, le travail et la patrie ; parce qu'ils ont eu une discipline forte et des principes arrêtés, ne désespérant jamais de la République, ne traitant jamais avec un ennemi victorieux, divisant habilement leurs ennemis et n'exaspérant pas les peuples vaincus. Telles sont les causes de la grandeur romaine. L'empire romain a péri parce que sa trop vaste étendue a amené des guerres civiles, détruit l'esprit de liberté, donné le droit de cité à tout l'univers ; parce que le luxe a amené la corruption et la tyrannie ; parce que les empereurs ont été souvent des monstres, et enfin parce que la fondation de Constantinople a fait deux empires au lieu d'un. Voici d'ailleurs le contenu de ce petit ouvrage :

Chapitre I. 1. Commencements de Rome. 2. Ses guerres. — II. De l'art de la guerre chez les Romains. — III. Comment les Romains purent s'agrandir. — IV. 1. Des Gaulois. 2. De Pyrrhus. 3. Parallèle de Carthage et

¹ Où a ici le sens de *dans laquelle*. Montesquieu se sert fré-

quemment de ce mot, très en usage au XVII^e siècle.

Rome. 4. Guerre d'Annibal.—V. De l'état de la Grèce, de la Macédoine, de la Syrie et de l'Égypte, après l'abaissement des Carthaginois.—VI. De la conduite que les Romains tinrent pour soumettre tous les peuples.—VII. Comment Mithridate put leur résister.—VIII. Des divisions qui furent toujours dans la ville.—IX. Deux causes de la perte de Rome.—X. De la corruption des Romains.—XI. 1. De Sylla. 2. De Pompée et César.—XII. De l'état de Rome après la mort de César.—XIII. Auguste.—XIV. Tibère.—XV. Des empereurs depuis Caius Caligula jusqu'à Antonin.—XVI. De l'état de l'Empire depuis Antonin jusqu'à Probus.—XVII. Changement dans l'état.—XVIII. Nouvelles maximes prises par les Romains.—XIX. 1. Grandeur d'Attila. 2. Cause de l'établissement des Barbares. 3. Raisons pourquoi l'Empire d'Occident fut le premier abattu.—XX. Des conquêtes de Justinien. 2. De son gouvernement.—XXI. Désordres de l'Empire d'Orient.—XXII. Faiblesse de l'Empire d'Orient.—XXIII. 1. Raisons de la durée de l'Empire d'Orient. 2. Sa destruction.

1. COMMENT LES ROMAINS PURENT S'AGRANDIR.

(Chapitre III).

Comme les peuples de l'Europe ont dans ces temps-ci à peu près les mêmes arts, les mêmes armes, la même discipline et la même manière de faire la guerre, la prodigieuse fortune des Romains nous paraît inconcevable. D'ailleurs, il y a aujourd'hui une telle disproportion dans la puissance, qu'il n'est pas possible qu'un petit Etat sorte par ses propres forces de l'abaissement où la Providence l'a mis.¹

Ceci demande qu'on y réfléchisse : sans quoi nous verrions des événements sans les comprendre, et ne sentant pas bien la différence des situations, nous croirions, en lisant l'histoire ancienne, voir d'autres hommes que nous.

Une expérience continuelle a pu faire connaître en Europe qu'un prince qui a un million de sujets ne peut, sans se détruire lui-même, entretenir plus de dix mille hommes de troupes : il n'y a donc que les grandes nations qui aient des armées.

Il n'en était pas de même² dans les anciennes républiques : car cette proportion des soldats au reste du peuple, qui est aujourd'hui comme d'un à cent, y pouvait être aisément comme d'un à huit.

Les fondateurs des anciennes républiques avaient également³ partagé les terres : cela seul faisait un peuple puis-

¹ La chose est pourtant possible. Voyez la Prusse ; voyez la Roumanie.

² Ainsi.

³ C'est-à-dire : d'une manière égale.

sant, c'est-à-dire une société bien réglée ;¹ cela faisait aussi une bonne armée, chacun ayant un égal intérêt, et très grand, à défendre sa patrie.

Quand les lois n'étaient plus rigide²ment observées, les choses revenaient au point où elles sont à présent parmi nous : l'avarice de quelques particuliers et la prodigalité des autres, faisaient passer les fonds de terre dans peu de mains ; et d'abord les arts s'introduisaient pour les besoins mutuels des riches et des pauvres. Cela faisait qu'il n'y avait presque plus de citoyens ni de soldats : car les fonds de terre, destinés auparavant à l'entretien de ces derniers, étaient employés à celui des esclaves et des artisans,³ instruments du luxe des nouveaux possesseurs : sans quoi l'Etat, qui malgré son dérèglement⁴ doit subsister, aurait péri. Avant la corruption, les revenus primitifs de l'Etat⁵ étaient partagés entre les soldats, c'est-à-dire les laboureurs : lorsque la République était corrompue, ils passaient d'abord à des hommes riches⁶ qui les rendaient aux esclaves et aux artisans, d'où on en retirait, par le moyen des tributs, une partie pour l'entretien des soldats.⁷

Or, ces sortes de gens n'étaient guère propres à la guerre :⁸ ils étaient lâches, et déjà corrompus par le luxe des villes, et souvent par leur art même ; outre que, comme ils n'avaient point proprement⁹ de patrie, et qu'ils jouissaient de leur industrie¹⁰ partout, ils avaient peu à perdre où à conserver.

Dans un dénombrement de Rome fait quelque temps après l'expulsion des rois, et dans celui que Démétrius de Phalère¹¹ fit à Athènes, il se trouva à peu près le même nombre d'habitants. Rome en avait quatre cent quarante mille. Mais ce dénombrement de Rome tombe dans un temps où elle était dans la force de son institution, et celui d'Athènes dans un temps où elle était entièrement corrompue. On trouva que le nombre des citoyens pubères faisait à Rome le quart de ses habitants, et qu'il faisait à Athènes un peu

¹ Bien conduite, bien dirigée.

² Sévèrement.

³ Un *artisan* est celui qui exerce un métier.

⁴ Absence de règle, désordre.

⁵ C'est-à-dire les terres acquises par la conquête.

⁶ C'est ainsi que s'est développée la grande propriété (*latifundia*).

⁷ Etablissement du tribut et de la solde en 406.

⁸ En 107 on admit les pauvres comme soldats.

⁹ *Proprement*, précisément, en réalité.

¹⁰ C'est-à-dire : de leurs métiers.

¹¹ Démétrius de Phalère (345—283 av. J.-C.), orateur athénien, homme d'Etat et historien.

moins du vingtième : la puissance de Rome était donc à celle d'Athènes, dans ces divers temps, à peu près comme un quart est à un vingtième, c'est-à-dire qu'elle était cinq fois plus grande.

Les rois Agis et Cléomènes,¹ voyant qu'au lieu de neuf mille citoyens qui étaient à Sparte du temps de Licurgue,² il n'y en avait plus que sept cents, dont à peine cent possédaient des terres, et que tout le reste n'était qu'une populace³ sans courage, ils entreprirent de rétablir les lois à cet égard;⁴ et Lacédémone reprit sa première puissance, et redevint formidable à tous les Grecs.

Ce fut le partage égal des terres qui rendit Rome capable de sortir d'abord de son abaissement; et cela se sentit bien quand elle fut corrompue.

Elle était une petite république lorsque, les Latins ayant refusé le secours de troupes qu'ils étaient obligés de donner,⁵ on leva sur-le-champ⁶ dix légions dans la ville. «A peine à présent, dit Tite-Live,⁷ Rome, que le monde entier ne peut contenir, en pourrait-elle faire autant, si un ennemi paraissait tout à coup devant ses murailles : marque certaine que nous n'avons fait qu'augmenter le luxe et les richesses qui nous travaillent.»

«Dites-moi, disait Tiberius Gracchus⁸ aux nobles, qui vaut mieux, un citoyen ou un esclave perpétuel, un soldat ou un homme inutile à la guerre? Voulez-vous, pour avoir quelques arpents⁹ de terre plus que les autres citoyens, renoncer à l'espérance de la conquête du reste du monde, ou vous mettre en danger de vous voir enlever par les ennemis ces terres que vous nous refusez?»¹⁰

¹ Agis est le nom qu'ont porté trois rois de Sparte.

² Licurgue (800 av. J.-C.) roi de Sparte, législateur célèbre.

³ La *populace*, c'est le bas peuple.

⁴ A cet égard, à ce point de vue.

⁵ Ce fut quelque temps après la prise de Rome, sous le consulat de L. Furius Camillus et d'Ap. Claudius Crassus.

⁶ *Sur-le-champ*, immédiatement.

⁷ Tite-Live (59 av. J.-C. — 19 ap. J.-C.), fameux historien latin, dont il nous reste une œuvre mutilée, remarquable par son style.

⁸ Tiberius Gracchus (prononcez *Grakusse*), le célèbre tribun et orateur romain, tué en 133. Son frère Caius mourut en 121 av. J.-C. On les appelle encore les *Gracques*.

⁹ Le mot *arpent* correspondrait au mot roumain *pogon*.

¹⁰ Montesquieu développe ici les deux principales causes (selon lui) de la grandeur de Rome : que tout citoyen y était soldat ; que tous les citoyens y étaient à peu près également propriétaires. Il laisse de côté les causes géographiques et ethnographiques, qui eurent beaucoup d'importance.

2. DEUX CAUSES DE LA PERTE DE ROME.¹

(Chapitre IX).

Lorsque la domination de Rome était bornée dans l'Italie, la république pouvait facilement subsister. Tout soldat était également citoyen; chaque consul levait une armée; et d'autres citoyens allaient à la guerre sous celui qui succédait. Le nombre des troupes n'étant pas excessif, on avait attention à ne recevoir dans la milice que des gens qui eussent assez de bien² pour avoir intérêt à la conservation de la ville. Enfin le sénat voyait³ de près la conduite des généraux, et leur ôtait la pensée de rien⁴ faire contre leur devoir.

Mais, lorsque les légions passèrent les Alpes et la mer, les gens de guerre, qu'on était obligé de laisser pendant plusieurs campagnes dans les pays que l'on soumettait, perdirent peu à peu l'esprit⁵ de citoyens; et les généraux, qui disposèrent des armées et des royaumes, sentirent leur force, et ne purent plus obéir.

Les soldats commencèrent donc à ne reconnaître que leur général, à fonder sur lui toutes leurs espérances, et à voir de plus loin la Ville. Ce ne furent plus les soldats de la république, mais de Sylla, de Marius, de Pompée, de César. Rome ne put plus savoir si celui qui était à la tête d'une armée dans une province, était son général ou son ennemi.

Tandis que⁶ le peuple de Rome ne fut corrompu que par ses tribuns,⁷ à qui il ne pouvait accorder que sa puissance même, le sénat put aisément se défendre, parce qu'il agissait constamment:⁸ au lieu que⁹ la populace passait sans cesse de l'extrémité de la fougue¹⁰ à l'extrémité de la faiblesse. Mais, quand le peuple put donner à ses favoris une formidable autorité au dehors, toute la sagesse du sénat devint inutile, et la république fut perdue.

¹ Ce chapitre est un des plus solides du livre.

² Fortune, richesse.

³ C'est-à-dire : surveillait de près.

⁴ Rien est pris ici dans son sens primitif de *quelque chose*, ce mot venant du latin *rem* (nom. *res*), chose. Il en fut de même avec *personne*, *jamais*, *aucun*, etc.

⁵ C'est-à-dire le sens du mot de citoyens.

⁶ Tandis que avec le sens de *tant que*.

⁷ Les tribuns, chez les Romains, étaient des magistrats chargés de défendre les intérêts des plébéiens.

⁸ Avec fermeté, avec persévérance.

⁹ Au lieu que, tandis que, pendant que.

¹⁰ Fougue, impétuosité, emportement.

Ce qui fait que les Etats libres durent moins que les autres, c'est que les malheurs et les succès qui leur arrivent leur font presque toujours perdre la liberté: au lieu que les succès et les malheurs d'un Etat où le peuple est soumis confirment également sa servitude. Une république sage ne doit rien hasarder qui l'expose à la bonne ou à la mauvaise fortune:¹ le seul bien auquel elle doit aspirer, c'est à la perpétuité de son état.

Si la grandeur de l'Empire perdit la république, la grandeur de la ville ne la perdit pas moins.

Rome avait soumis tout l'univers avec le secours des peuples d'Italie, auxquels elle avait donné en différents temps divers privilèges.² La plupart de ces peuples ne s'étaient pas d'abord fort soucieux du droit de bourgeoisie³ chez les Romains; et quelques-uns aimèrent mieux garder leurs usages. Mais, lorsque ce droit fut celui de la souveraineté universelle, qu'on ne fut rien dans le monde si l'on n'était citoyen romain, et qu'avec ce titre on était tout, les peuples d'Italie résolurent de périr ou d'être Romains: ne pouvant en venir à bout⁴ par leurs brigues⁵ et par leurs prières, ils prirent la voie des armes,⁶ ils se révoltèrent dans tout ce côté qui regarde la mer Ionienne,⁷ les autres alliés allaient les suivre. Rome, obligée de combattre contre ceux qui étaient pour ainsi dire les mains avec lesquelles elle enchaînait l'univers, était perdue; elle allait être réduite à ses murailles: elle accorda ce droit tant désiré aux alliés qui n'avaient pas encore cessé d'être fidèles, et peu à peu elle l'accorda à tous.⁸

Pour lors⁹ Rome ne fut plus cette ville dont le peuple n'avait eu qu'un même esprit,¹⁰ un même amour pour la liberté, une même haine pour la tyrannie, où cette jalousie du pouvoir du sénat et des prérogatives des grands, toujours mêlée de respect, n'était qu'un amour de l'égalité. Les peuples d'Italie étant devenus ses citoyens, chaque ville y apporta son génie, ses intérêts particuliers,¹¹ et sa dépendance

¹ Bonne ou mauvaise fortune, bonheur ou malheur.

² Toutes ces villes, en 90, reçurent le droit de cité romaine.

³ C'est-à-dire: du droit de cité.

⁴ En venir à bout, réussir.

⁵ Brigues, insinuations très vives.

⁶ Révolte de l'Italie et Guerre Sociale, en 90.

⁷ Les Marses, les Vestins, etc.

⁸ Excepté aux Samnites qui furent détruits.

⁹ Pour lors, dès ce moment.

¹⁰ C'est-à-dire: une même pensée.

¹¹ Qu'on s'imagine cette tête monstrueuse des peuples d'Italie, qui, par le suffrage de chaque homme, conduisait le reste du monde!

de quelque grand protecteur.¹ La ville déchirée ne forma plus un tout ensemble; et comme on n'en était citoyen que par une espèce de fiction, qu'on n'avait plus les mêmes magistrats, les mêmes murailles, les mêmes dieux, les mêmes temples, les mêmes sépultures, on ne vit plus Rome de mêmes yeux, on n'eut plus le même amour pour la patrie, et les sentiments romains ne furent plus.²

Les ambitieux firent venir à Rome des villes et des nations entières pour troubler les suffrages ou se les faire donner;³ les assemblées furent de véritables conjurations;⁴ on appela *comice*,⁵ une troupe de quelques séditeux;⁶ l'autorité du peuple, ses lois, lui-même, devinrent des choses chimériques: et l'anarchie fut telle qu'on ne put plus savoir si le peuple avait fait une ordonnance, ou s'il ne l'avait point faite.

On n'entend parler, dans les auteurs,⁷ que des divisions qui perdirent Rome: mais on ne voit pas que ces divisions étaient nécessaires, qu'elles y avaient toujours été, et qu'elles y devaient toujours être. Ce fut uniquement la grandeur de la république qui fit le mal, et qui changea en guerres civiles les tumultes populaires. Il fallait bien qu'il y eût à Rome des divisions; et ces guerriers si fiers, si audacieux, si terribles au dehors, ne pouvaient pas être bien modérés au dedans. Demander dans un Etat libre des gens hardis dans la guerre et timides dans la paix, c'est vouloir des choses impossibles; et pour règle générale, toutes les fois qu'on verra tout le monde tranquille dans un Etat qui se donne le nom de république, on peut être assuré que la liberté n'y est pas.

Ce qu'on appelle union, dans un corps politique, est une chose très équivoque: la vraie est une union d'harmonie, qui fait que toutes les parties, quelque opposées qu'elle nous

¹ Allusion au patronage que les grandes familles de Rome exerçaient sur certaines villes italiennes. Caton était patron des Espagnols, Pison des Achéens, les Marcellus de la Sicile.

² C'est peut-être le plus beau passage de cet ouvrage, et celui où Montesquieu a eu la vision la plus nette et la plus complète des choses de Rome.

³ Lutte entre Milon et Clodius, en 56.

⁴ Assemblées électorales au

temps de la conjuration de Catilina. Ayant pris pour chef Mallius, les soldats de Sylla vinrent d'Etrurie à Rome pour appuyer dans les élections Catilina, qui prétendait au consulat et qui voulait tuer Cicéron dans le tumulte des comices.

⁵ *Comice*. Nom que les Romains donnaient à leurs assemblées pour l'élection des magistrats, et pour d'autres affaires publiques.

⁶ Révoltés.

⁷ C'est-à-dire: les auteurs latins, comme Florus, Appien, etc.

paraissent, concourent au bien général de la société, comme des dissonances dans la musique concourent à l'accord total. Il peut y avoir de l'union dans un Etat où l'on ne croit voir que du trouble, c'est-à-dire une harmonie d'où résulte le bonheur, qui seul est la vraie paix. Il en est comme des parties de cet univers, éternellement liées par l'action des unes et la réaction des autres.¹

Mais dans l'accord du despotisme asiatique, c'est-à-dire de tout gouvernement qui n'est pas modéré, il y a toujours une division réelle. Le laboureur, l'homme de guerre, le négociant, le magistrat, le noble, ne sont joints que parce que les uns oppriment les autres sans résistance; et si l'on y voit de l'union, ce ne sont pas des citoyens qui sont unis, mais des corps morts ensevelis² les uns auprès des autres.³

Il est vrai que les lois de Rome devinrent impuissantes pour gouverner la république:⁴ mais c'est une chose qu'on a vue toujours, que de bonnes lois, qui ont fait qu'une petite république devient grande, lui deviennent à charge lorsqu'elle s'est agrandie, parce qu'elles étaient telles, que leur effet naturel était de faire un grand peuple et non pas de le gouverner.

Il y a bien de la différence entre les lois bonnes et les lois convenables, celles qui font qu'un peuple se rend maître des autres, et celles qui maintiennent sa puissance lorsqu'il l'a acquise.

Il y a à présent dans le monde une république que presque personne ne connaît, et qui, dans le secret et le silence, augmente ses forces chaque jour.⁵ Il est certain que, si elle parvient jamais à l'état de grandeur où sa sagesse la destine,⁶ elle changera nécessairement ses lois; et ce ne sera

¹ La société est comparée par Montesquieu à un animal dont les parties travaillent chacune d'un côté et suivant sa nature. Il veut que tous les membres se fassent équilibre pour qu'aucun n'opprime les autres.

² *Ensevelis*, enterrés.

³ Montesquieu trahit ici toute sa haine contre le despotisme, qui fut celle de tous les écrivains du XVIII^e siècle.

⁴ C'est bien une des deux principales causes de la ruine de Rome, qu'elle conserva, étant empire, les lois qui étaient faites pour une Cité:

la toute-puissance des comices, au premier siècle, fit autant pour la perte de ses libertés, que la toute-puissance de ses armées. Et ce sont là les deux causes que Montesquieu a voulu mettre en lumière dans ce chapitre.

⁵ Le canton de Berne. Le gouvernement de Berne a été de tous les gouvernements celui qui a le plus respecté les lois de la justice.—Sa victoire au XVIII^e siècle contre les cantons catholiques.

⁶ Elle n'y parvint pas, troublée assez fréquemment par les dissensions intestines.

point l'ouvrage d'un législateur, mais celui de la corruption même.

Rome était faite pour s'agrandir, et ses lois étaient admirables pour cela. Aussi, dans quelque gouvernement qu'elle ait été, sous le pouvoir des rois, dans l'aristocratie ou dans l'état populaire, elle n'a jamais cessé de faire des entreprises qui demandaient de la conduite,¹ et y a réussi. Elle ne s'est pas trouvée plus sage que tous les autres Etats de la terre en un jour, mais continuellement; elle a soutenu une petite, une médiocre, une grande fortune, avec la même supériorité, et n'a point eu de prospérités dont elle n'ait profité, ni de malheurs dont elle ne se soit servie.

Elle perdit sa liberté parce qu'elle acheva trop tôt son ouvrage.²

III. DE L'ESPRIT DES LOIS.

(1748).

Livre I. Des lois en général.—Livre II. Des lois qui dérivent directement de la nature des gouvernements.—Livre III. Des principes des trois gouvernements.—Livres IV et V. Que les lois de l'éducation et celle que le législateur donne doivent être relatives aux principes du gouvernement.—Livre VI. Conséquences des principes des gouvernements par rapport aux lois civiles et criminelles.—Livre VII. Idem par rapport aux lois somptuaires, au luxe et à la condition des femmes.—Livre VIII. De la corruption des principes des trois gouvernements.—Livres IX et X. Des lois dans leur rapport avec la force défensive et la force offensive.—Livres XI et XII. Des lois, qui forment la liberté politique, dans leur rapport avec la constitution et avec le citoyen.—Livre XIII. Des rapports des impôts et des revenus publics avec la liberté.—Livre XIV. Des lois dans leur rapport avec le climat.—Livres XV, XVI et XVII. Comment les lois de l'esclavage civil, de l'esclavage domestique et de la servitude politique ont des rapports avec la nature du climat.—Livre XVIII. Des lois dans leur rapport avec le terrain.—Livre XIX. Des lois dans leur rapport avec les mœurs et les manières d'une nation.—Livres XX et XXI. Des lois dans leur rapport avec le commerce.—Livres XXII et XXIII. Des lois dans leur rapport avec l'usage de la monnaie et avec le nombre des habitants.—Livres XXIV et XXV. Des lois dans leur rapport avec la religion de l'Etat.—Livre XXVI. Des lois dans leur rapport avec l'ordre des choses sur lesquelles elles statuent.—Livre XXVII. De l'origine et des révolutions des lois des Romains sur les successions.—Livre XXVIII. De l'origine et des révolutions des lois civiles chez les Français.—Livre XXIX. De la manière de composer les lois.—Livres XXX et XXXI. Théorie des lois féodales chez les Francs.

¹ C'est-à-dire le savoir de se conduire, de se diriger.

² *Ouvrage* a ici le sens du latin *opus*, œuvre.

1. EFFET DU SERMENT CHEZ UN PEUPLE VERTUEUX.

(Livre VIII, chapitre XIII).

Il n'y a point eu de peuple, dit Tite-Live, où la dissolution¹ se soit plus tard introduite que chez les Romains, et où la modération et la pauvreté aient été plus longtemps honorées.

Le serment eut tant de force chez ce peuple que rien ne l'attacha plus aux lois. Il fit bien des fois pour l'observer ce qu'il n'aurait jamais fait pour la gloire ni pour la patrie.

Quintius Cincinnatus,² consul, ayant voulu lever une armée dans la ville contre les Eques et les Volsques,³ les tribuns s'y opposèrent. «Eh bien! dit-il, que tous ceux qui ont fait serment au consul de l'année précédente marchent sous mes enseignes».⁴ En vain les tribuns s'écrièrent-ils qu'on n'était plus lié par ce serment; que, quand on l'avait fait, Quintius était un homme privé: le peuple fut plus religieux que ceux qui se mêlaient⁵ de le conduire; il n'écoula ni les distinctions ni les interprétations des tribuns.

Lorsque le même peuple voulut se retirer sur le Mont-Sacré,⁶ il se sentit retenir par le serment qu'il avait fait aux consuls de le suivre à la guerre. Il forma le dessein de les tuer: on lui fit entendre que le serment n'en subsisterait pas moins. On peut juger de l'idée qu'il avait de la violation du serment, par le crime qu'il voulait commettre.

Après la bataille de Cannes,⁷ le peuple effrayé voulut se retirer en Sicile; Scipion lui fit jurer qu'il resterait à Rome: la crainte de violer leur serment surmonta⁸ toute autre crainte. Rome était un vaisseau tenu par deux ancres dans la tempête: la religion et les mœurs.

¹ *Dissolution*, décomposition, ruine.

² Quintius Cincinnatus (V^e siècle av. J.-C.), Romain célèbre par la simplicité et l'austérité de ses mœurs, fut deux fois dictateur. Les licteurs qui allèrent lui porter les insignes de sa dignité le trouvèrent dans son champ, au delà du Tibre, conduisant lui-même sa charrue.—Cincinnatus s'était substitué en la place du consul P. Valerius, qui avait été tué, et ce sont les soldats de Valerius qu'il rappelle au drapeau. Il en avait le droit, puisque ces soldats

étaient enrôlés pour toute la campagne.

³ Anciens peuple d'Italie soumis par les Romains.

⁴ *Enseigne* a ici le sens de *drapeau* et est du genre féminin.

⁵ *Se mêler de*, avec le sens de *s'occuper de*.

⁶ Le Mont-Sacré était la colline près de Rome où se retirèrent les plébéiens en 493 et en 449 av. J.-C.

⁷ Cette bataille désastreuse pour les Romains eut lieu en 216 av. J.-C.

⁸ Vainquit.



C201801546-9880-275581

2. DE LA GUERRE.

(Livre X, chapitre II.)

9. Individuel que l'on voit de son côté
 La vie des états est comme celle des hommes : ceux-ci ont droit de tuer dans le cas de la défense naturelle ; ceux-là ont droit de faire la guerre pour leur propre conservation.

Dans le cas de la défense naturelle, j'ai droit de tuer parce que ma vie est à moi, comme la vie de celui qui m'attaque est à lui ; de même un état fait la guerre, parce que sa conservation est juste comme toute autre conservation.

Entre les citoyens, le droit de la défense naturelle n'emporte point avec lui la nécessité de l'attaque. Au lieu d'attaquer, ils n'ont qu'à recourir aux tribunaux. Il ne peuvent donc exercer le droit de cette défense que dans le cas momentané où l'on serait perdu si l'on attendait le secours des lois. Mais, entre les sociétés, le droit de la défense naturelle entraîne quelquefois la nécessité d'attaquer, lorsqu'un peuple voit qu'une plus longue paix en mettrait un autre en état de le détruire, et que l'attaque est dans ce moment le seul moyen d'empêcher cette destruction.

Il suit de là que les petites sociétés ont plus souvent le droit de faire la guerre que les grandes, parce qu'elles sont plus souvent dans le cas de craindre d'être détruites.

Le droit de la guerre dérive donc de la nécessité et du juste rigide.¹ Si ceux qui dirigent la conscience ou les conseils des princes ne se tiennent pas là,² tout est perdu ; et, lorsqu'on se fondera sur des principes arbitraires de gloire, de bienséance, d'utilité, des flots de sang inonderont la terre.

Que l'on ne parle pas surtout de la gloire du prince ; sa gloire serait son orgueil ; c'est une passion, et non pas un droit légitime.

Il est vrai que la réputation de sa puissance pourrait augmenter les forces de son état ; mais la réputation de sa justice les augmenterait tout de même.³

¹ *Rigide*, dont le sens est *sévère*, est un mot de formation savante ; le mot populaire dérivé du latin est *roide* ou *raide*.

² *Se tenir là, s'en tenir là* sig-

nifie « ne vouloir rien de plus, se borner à quelque chose ».

³ *Tout de même* avec le sens de : *de la même manière*.

3. CHARLES XII.¹*(Livre X, chap. XIII.)*

Ce prince, qui ne fit usage que de ses seules forces, déterminâ sa chute en formant des desseins qui ne pouvaient être exécutés que par une longue guerre : ce que son royaume ne pouvait soutenir.

Ce n'était pas un état qui fût dans la décadence qu'il entreprit de renverser, mais un empire naissant.² Les Moscovites se servirent de la guerre qu'il leur faisait, comme d'une école. A chaque défaite, ils s'approchaient de la victoire ; et perdant au dehors, ils apprenaient à se défendre au-dedans.

Charles se croyait le maître du monde dans les déserts de la Pologne,³ où il errait, et dans lesquels la Suède était comme répandue,⁴ pendant que son principal ennemi⁵ se fortifiait contre lui, le serrait, s'établissait sur la mer Baltique, détruisait ou prenait la Livonie.⁶

La Suède ressemblait à un fleuve dont on coupait les eaux dans sa source, pendant qu'on les détournait dans son cours.

Ce ne fit point Pultava⁷ qui perdit Charles : s'il n'avait pas été détruit dans ce lieu, il l'aurait été dans un autre. Les accidents de la fortune⁸ se réparent aisément ; mais comment parer⁹ à des événements qui naissent continuellement de la nature des choses ?

Mais la nature ni la fortune ne furent jamais si fortes¹⁰ contre lui que lui-même.

Il ne se réglait point sur la disposition actuelle des choses, mais sur un certain modèle qu'il avait pris : encore le suivit-il très mal. Il n'était point Alexandre ; mais il aurait été le meilleur soldat d'Alexandre.

¹ Sur Charles XII, voyez l'ouvrage historique du même nom de Voltaire, dont nous donnons plus loin un résumé et des fragments.

² La Russie ne commence à se manifester comme Etat consolidé que sous les Romanoff, parvenus au pouvoir en 1613.

³ Charles XII battit la Pologne en 1703, et s'étant rendu maître du pays, fit élire Stanislas Leczinski à la place d'Auguste de Saxe.

⁴ Comme disséminée.

⁵ C'est-à-dire Pierre-le-Grand,

czar de Russie, qui régna de 1682 à 1725.

⁶ La Livonie est une province baltique de la Russie. Au temps de Charles XII elle appartenait aux Suédois.

⁷ C'est-à-dire la bataille de Pultava, où Charles XII fut vaincu par Pierre-le-Grand en 1709.

⁸ Du sort.

⁹ Parer à, remédier, résister à, éviter quelque chose.

¹⁰ Acharnées.

Le projet d'Alexandre ne réussit que parce qu'il était sensé.¹ Les mauvais succès des Perses² dans les invasions qu'ils firent de la Grèce, les conquêtes d'Agésilas,³ et la retraite des dix mille,⁴ avaient fait connaître au juste⁵ la supériorité des Grecs dans leur manière de combattre, et dans le genre de leurs armes: et l'on savait bien que les Perses étaient trop grands⁶ pour se corriger.

Ils ne pouvaient plus affaiblir la Grèce par des divisions: elle était alors réunie sous un chef qui ne pouvait avoir de meilleur moyen pour lui cacher sa servitude que de l'éblouir par la destruction de ses ennemis éternels, et par l'espérance de la conquête de l'Asie.

Un empire cultivé par la nation du monde la plus industrieuse, et qui travaillait les terres par principe de religion, fertile et abondant en toutes choses, donnait à un ennemi toutes sortes de facilités pour y subsister.

On pouvait juger par l'orgueil de ces rois, toujours vainement mortifiés par leurs défaites, qu'ils précipiteraient leur chute en donnant toujours des batailles, et que la flatterie ne permettrait jamais qu'ils pussent douter de leur grandeur.

Et non seulement le projet était sage, mais il fut sagement exécuté. Alexandre, dans la rapidité de ses actions, dans le feu de ses passions mêmes, avait, si j'ose me servir de ce terme, une saillie⁷ de raison qui le conduisait, et que ceux qui ont voulu faire un roman de son histoire,⁸ et qui avaient l'esprit plus gâté que lui, n'ont pu nous dérober. Parlons-en⁹ tout à notre aise.¹⁰

¹ Sensé, conforme au bon sens.

² Ces guerres eurent lieu de 490 à 450 av. J.-C.

³ Agésilas (prononcez *s*), roi de Sparte (399 — 361 av. J.-C.) qui battit les Perses.

⁴ *La Retraite des dix-mille*, c'est le retour en Grèce, sous la conduite de Xénophon, des dix mille Grecs qui avaient combattu à Cunaxa pour Cyrus le jeune contre Artaxerxès II, en 401 av. J.-C. C'est l'*Anabase*, le chef-d'œuvre historique de Xénophon, qui traite de cette retraite.

⁵ D'une manière juste.

⁶ Trop fiers.

⁷ Une étincelle de raison.

⁸ On n'a voulu voir en Alexandre qu'une ambition effrénée, conduite par l'audace et suivie d'une chance aveugle. Montesquieu et Voltaire sont les premiers qui ont reconnu au héros macédonien ses justes mérites, en faisant de lui le conquérant le plus sensé, le plus sage, le plus modéré.

⁹ En s'emploie rarement pour les personnes.

¹⁰ A notre aise correspondrait à l'expression roumaine: «la largul nostru».

4. ALEXANDRE LE GRAND.

(Livre X, chap. XIV.)

Il ne partit qu'après avoir assuré la Macédoine contre les peuples barbares qui en étaient voisins, et achevé d'accabler¹ les Grecs; il ne se servit de cet accablement que pour l'exécution de son entreprise; il rendit impuissante la jalousie des Lacédémoniens; il attaqua les provinces maritimes; il fit suivre à son armée de terre les côtes de la mer, pour n'être point séparé de sa flotte; il se servit admirablement bien de la discipline contre le nombre; il ne manqua point de subsistance; et, s'il est vrai que la victoire lui donna tout, il fit aussi tout pour se procurer la victoire.

Dans le commencement de son entreprise, c'est-à-dire dans un temps où un échec² pouvait le renverser, il mit peu de chose au hasard:³ quand la fortune le mit au-dessus des événements, la témérité fut quelquefois un de ses moyens. Lorsque, avant son départ, il marche contre les Triballiens et les Illyriens, vous voyez une guerre comme celle que César fit depuis dans les Gaules. Lorsqu'il est de retour dans la Grèce, c'est comme malgré lui qu'il prend et détruit Thèbes:⁴ campé auprès de leur ville, il attend que les Thébains veuillent faire la paix; ils précipitent eux-mêmes leur ruine. Lorsqu'il s'agit de combattre les forces maritimes des Perses, c'est plutôt Parménion⁵ qui a de l'audace, c'est plutôt Alexandre qui a de la sagesse. Son industrie⁶ fut de séparer les Perses des côtes de la mer, et de les réduire à abandonner eux-mêmes leur marine, dans laquelle ils étaient supérieurs. Tyr était par principe attachée aux Perses, qui ne pouvaient se passer de son commerce et de sa marine; Alexandre la détruisit. Il prit l'Egypte, que Darius⁷ avait laissée dégarnie de troupes pendant qu'il rassemblait des armées innombrables dans un autre univers.⁸

Le passage du Granique⁹ fit qu'Alexandre se rendit

¹ Vaincre, ruiner.

² *Echec* (prononcez *écheh*). Le mot *échecs*, qui désigne le jeu, se prononce *échè*.

³ On dit aujourd'hui: il *laissa* peu au hasard, il *risqua* peu.

⁴ Thèbes était l'ancienne capitale de la Béotie, dont les habitants passaient pour avoir l'esprit lourd et grossier.

⁵ Parménion, général macédonien, assassiné en Médie par ordre

d'Alexandre. C'est lui qui avait conseillé à Alexandre d'accepter les offres brillantes de Darius. On connaît la réponse d'Alexandre à ce général: *et moi, si j'avais été Parménion . . .*

⁶ *Industrie* a ici le sens d'*habileté, adresse*.

⁷ Il s'agit ici de Darius III Codoman, roi des Perses (336-330 av. J.-C.)

⁸ C'est-à-dire: *en Asie*.

⁹ Petite rivière de l'Asie Mineure

maître des colonies grecques ; la bataille d'Issus¹ lui donna Tyr et l'Égypte ; la bataille d'Arbèles² lui donna toute la terre.

Après la bataille d'Issus, il laisse fuir Darius, et ne s'occupe³ qu'à affermir et à régler ses conquêtes : après la bataille d'Arbèles, il le suit de si près qu'il ne lui laisse aucune retraite dans son empire. Darius n'entre dans ses villes et dans ses provinces que pour en sortir : les marches d'Alexandre sont si rapides, que vous croyez voir l'empire de l'univers plutôt le prix de la course, comme dans les jeux de la Grèce, que le prix de la victoire.

C'est ainsi qu'il fit ses conquêtes : voyons comment il les conserva.

Il résista à ceux qui voulaient qu'il traitât⁴ les Grecs comme maîtres, et les Perses comme esclaves ; il ne songea qu'à unir les deux nations, et à faire perdre les distinctions du peuple conquérant et du peuple vaincu ; il abandonna après la conquête tous les préjugés qui lui avaient servi à la faire ; il prit les mœurs des Perses, pour ne pas désoler les Perses, en leur faisant prendre les mœurs des Grecs ; c'est ce qui fit qu'il marqua tant de respect pour la femme et pour la mère de Darius, et qu'il montra tant de continence⁵ ; c'est ce qui le fit tant regretter des Perses. Qu'est-ce que ce conquérant qui est pleuré de tous les peuples qu'il a soumis ? Qu'est-ce que cet usurpateur sur la mort duquel la famille qu'il a renversée du trône verse des larmes ? C'est un trait de cette vie dont les historiens ne nous disent pas que quelque autre conquérant se puisse vanter.

Rien n'affermir plus une conquête que l'union qui se fait des deux peuples par les mariages. Alexandre prit des femmes de la nation qu'il avait vaincue : il voulut que ceux de sa cour en prissent aussi, le reste des Macédoniens suivit cet exemple. . . .

Alexandre, qui cherchait à unir les deux peuples, songea à faire dans la Perse un grand nombre de colonies grecques : il bâtit une infinité de villes, et il cimentait si bien toutes les parties de ce nouvel empire, qu'après sa mort, dans le trouble et la confusion des plus affreuses guerres civiles, après que les Grecs se furent, pour ainsi dire, anéantis eux-mêmes, aucune province de Perse ne se révolta.

¹ et ² Anciennes villes de l'Asie Mineure.

³ *S'occuper à* marque une idée

de travail ; *s'occuper de*, une idée d'attention.

⁴ C'était le conseil d'Aristote.

⁵ Chasteté.

Pour ne point épuiser la Grèce et la Macédoine, il envoya à Alexandrie une colonie de Juifs :¹ il ne lui importait quelles mœurs eussent ces peuples, pourvu qu'ils lui fussent fidèles.

Il ne laissa pas seulement aux peuples vaincus leurs mœurs, il leur laissa encore leurs lois civiles, et souvent même les rois et les gouverneurs qu'il avait trouvés. Il mettait les Macédoniens à la tête des troupes, et les gens du pays à la tête du gouvernement; aimant mieux courir le risque de quelque infidélité particulière (ce qui lui arriva quelquefois), que d'une révolte générale. Il respecta les traditions anciennes et tous les monuments de la gloire ou de la vanité des peuples. Les rois de Perse avaient détruit les temples des Grecs, des Babyloniens et des Égyptiens; il les rétablit: peu de nations se soumirent à lui sur les autels desquelles il ne fit des sacrifices. Il semblait qu'il n'eût conquis que pour être le monarque particulier de chaque nation, et le premier citoyen de chaque ville. Les Romains conquièrent tout pour tout détruire; il voulut tout conquérir pour tout conserver; et, quelque pays qu'il parcourût, ses premières idées, ses premiers desseins furent toujours de faire quelque chose qui pût en augmenter la prospérité et la puissance. Il en trouva les premiers moyens dans la grandeur de son génie; les seconds dans sa frugalité et son économie particulière; les troisièmes, dans son immense prodigalité pour les grandes choses. Sa main se fermait pour les dépenses privées; elle s'ouvrait pour les dépenses publiques. Fallait-il régler² sa maison, c'était un Macédonien; fallait-il payer les dettes des soldats, faire part de sa conquête aux Grecs, faire la fortune³ de chaque homme de son armée, il était Alexandre.

Il fit deux mauvaises actions: il brûla Persépolis,⁴ et tua Clitus.⁵ Il les rendit célèbres par son repentir: de sorte qu'on oublia ses actions criminelles, pour se souvenir de son respect pour la vertu; de sorte qu'elles furent considérées plutôt comme des malheurs que comme des choses qui lui fussent propres; de sorte que la postérité trouve la beauté

¹ Les rois de Syrie, abandonnant le plan des fondateurs de l'empire, voulurent obliger les Juifs à prendre les mœurs des Grecs; ce qui donna à leur état de terribles secousses.

² Conduire, diriger.

³ Fortune a ici le sens de bonheur.

⁴ Persépolis fut l'une des capitales des Perses. Alexandre y incendia le palais royal en 331 av. J.-C.

⁵ Clitus (prononcez *sy*, capitaine d'Alexandre, que celui-ci tua dans un festin (328 av. J.-C.).

de son âme presque à côté de ses emportements et de ses faiblesses ; de sorte qu'il fallut le plaindre, et qu'il n'était plus possible de le haïr.

Je vais le comparer à César. Quand César voulut imiter les rois d'Asie, il désespéra les Romains pour une chose de pure ostentation¹ ; quand Alexandre voulut imiter les rois d'Asie, il fit une chose qui entraînait dans le plan de sa conquête.

VOLTAIRE

François-Marie Arouet, qui a pris le nom de *Voltaire*,² naquit en 1694 à Châtenay, village près de Paris. Il fit ses premières études chez les Jésuites. Dès son enfance il montra de brillantes qualités poétiques. A l'âge de vingt ans il refusa d'entrer dans la magistrature pour se consacrer tout entier aux lettres. Soupçonné injustement d'être l'auteur d'une satire sanglante contre le gouvernement,³ Voltaire fut mis à la Bastille.⁴ Il y resta onze mois. Le duc d'Orléans,⁵ instruit de son innocence, lui rendit sa liberté et lui accorda une gratification. « Monseigneur, lui dit Voltaire, je remercie Votre Altesse Royale de vouloir bien continuer à se charger de ma nourriture ; mais je la prie de ne plus se charger de mon logement. »

Pendant qu'il était en prison, il acheva la tragédie d'*Œdipe*, qu'il avait ébauchée à dix-sept ans, et qui fut représentée en 1718. Plusieurs autres pièces échouèrent. A la suite d'une querelle avec le chevalier de Rohan-Chabot, Voltaire fut de nouveau mis à la Bastille ; mais il en sortit quinze jours plus tard sous la condition expresse de passer aussitôt en Angleterre.

Son séjour dans ce pays dura trois ans (1726 — 1729). Il y étudia la langue, la littérature et la philosophie des Anglais. Leur philosophie surtout eut une grande influence sur l'esprit de Voltaire. C'est à Londres qu'il publia sa *Henriade*, dont une partie avait paru trois ans auparavant sous le titre de la *Ligue*. Ce poème, qui eut alors un succès immense, et qui d'un bout à l'autre respire la haine du fanatisme et la

¹ Affectation d'orgueil.

² Voltaire, selon les uns, serait un anagramme d'*Arouet l. j.* (c'est-à-dire le jeune), sous lequel il était connu dans sa première jeunesse.

³ Cette satire était intitulée « *les J'ai vu* » et se terminait par ce vers :

J'ai vu ces maux et je n'ai pas vingt ans.

⁴ La Bastille était une ancienne

prison d'Etat de Paris, construite en 1382, qui servit ensuite de lieu de détention pour les victimes du pouvoir absolu. Elle fut prise et démolie par le peuple de Paris le 14 juillet 1789. La France a choisi comme fête nationale ce jour mémorable.

⁵ Il s'agit du régent Philippe II, duc d'Orléans, qui gouverna pendant la minorité de Louis XV.

guerre aux préjugés, paraît aujourd'hui tout à fait glacé ; les belles tirades que l'auteur a consacrées à la tolérance et à l'amour de l'humanité nous laissent froids.

De retour en France, Voltaire fit jouer par les comédiens du Roi les tragédies de *Brutus*, de la *Mort de César* et de *Zaïre*, qu'il avait rapportées de son exil. La dernière surtout fit couler beaucoup de larmes. En écrivant *Zaïre*, Voltaire s'était inspiré de Shakespeare¹, et de la touchante Desdémone de l'*Othello* de ce grand dramaturge anglais, qu'il appelait un « barbare de génie ». Il publia ensuite l'*Histoire de Charles XII* (1730), un véritable chef-d'œuvre de narration historique. Jusqu'à cette époque une histoire était très souvent une compilation savante et diffuse, une énumération des faits ou un récit sèchement chronologique. Voltaire en fit un tableau de la vie et de l'esprit des peuples, des mœurs et des idées. Ce petit livre, divisé en 8 chapitres, a presque l'attrait d'un roman, et est écrit dans un style simple, élégant et précis. Il publia encore les *Lettres anglaises* ou *Lettres philosophiques*, où il s'efforçait de faire connaître à la France les Anglais, leur religion, leur gouvernement, leur philosophie et leur littérature. Le parlement condamna le livre au feu et l'auteur à un nouvel exil, auquel il put se soustraire en se cachant.

Il alla s'enfermer en Lorraine, au château de Cirey, chez son amie, la marquise du Châtelet. C'est dans cette retraite qu'il composa un grand nombre de tragédies (dont *Alzire*, *Mahomet*, *Mérope*), son *Discours sur l'Homme*, qui est un monument de la poésie française, son roman *Zadig*, et qu'il commença ses ouvrages historiques : le *Siècle de Louis XIV* et l'*Essai sur les mœurs et l'esprit des nations*, qu'il devait achever plus tard, et où il montre des qualités brillantes d'historien ; on en jugera par le fragment que nous reproduisons du dernier ouvrage. On lui reproche néanmoins d'avoir eu une connaissance médiocre de l'antiquité et d'avoir méprisé l'histoire du moyen âge, qu'il trouvait tout aussi indigne de toute recherche que l'histoire des loups et des tigres.

C'est toujours à cette époque que Voltaire commence sa correspondance avec le prince royal de Prusse, qui fut plus tard le grand Frédéric.² Après plusieurs échecs, et grâce à M-me de Pompadour Voltaire parvint aussi à être admis à l'Académie française. Il donna encore quelques nouvelles tragédies (*Sémiramis*, *Oreste*, *Rome sauvée*) ; puis, fatigué de la cour, dont il avait été nommé l'historiographe, il accepta l'invitation de Frédéric le Grand et se rendit à Berlin. Le roi le nomma chambellan, lui donna pour logis son palais de Potsdam et lui alloua 20000 francs de pension, avec la seule obligation de corriger les vers français de Sa Majesté. Mais Voltaire se brouilla bientôt avec le roi et le quitta. « Nous sommes faits, lui dit-il, pour nous admirer à distance. »

En 1758, il alla s'établir à Ferney, près de Genève, en Suisse, territoire neutre où il se crut en sûreté et où il put penser et écrire à sa guise. Aussi pendant vingt ans, les derniers de sa vie, il éblouit le monde par la variété et la hardiesse de ses productions poétiques, historiques, critiques et philosophiques. Il publia des *poésies*, des *satires*, des *épiques*, des *contes*, des *romans philosophiques*, de nouvelles *tragédies*,

¹ Williams Shakespeare (prononcez *Chekspir*) est le plus grand dramaturge de l'Angleterre et l'un de plus grands écrivains de génie de l'univers (1564 — 1616). Œuvres

principales : *Hamlet*, *Othello*, *Macbeth*, *Roméo* et *Juliette* etc. etc.

² Frédéric II, le Grand, roi de Prusse de 1740 à 1786.

des *Commentaires sur Corneille*, une œuvre de critique littéraire, l'*Histoire de la Russie sous Pierre le Grand*; donna des articles pour l'*Encyclopédie*¹ et répandit une foule de pamphlets contre ses adversaires. En même temps il entretenait la plus vaste correspondance avec plus de 800 personnes, souverains, hommes d'Etat, lettrés et savants. Il se fit encore le défenseur des grandes causes justes, en sauvant plusieurs malheureux d'une mort certaine ou en réhabilitant la mémoire de ceux qui avaient été injustement condamnés.²

A quatre-vingt-quatre ans il se décida, à la sollicitation de M-me Denis, sa nièce, d'aller à Paris pour assister à la première représentation de sa pièce *Irène*. L'accueil qu'il reçut fut un véritable triomphe. Il fut acclamé par une foule en délire et vit son buste couronné sur la scène. «Vous allez me faire mourir de joie!» cria-t-il en se montrant au public dans sa loge du Théâtre Français. Effectivement, trois jours après il mourait à la suite de la trop grande joie et des fortes émotions qu'il avait ressenties.

L'influence de Voltaire a été immense sur l'esprit de ses contemporains; au dix-neuvième siècle les disciples et les adeptes de ses idées furent tout aussi nombreux qu'au dix-huitième siècle. Ce ne fut pas seulement en France que ses idées battirent en brèche l'ancien état de choses; elles furent partout fanatiquement propagées par des partisans enthousiastes: de Pétersbourg jusqu'à Madrid, et de Madrid à Stockholm, les écrits de Voltaire furent ardemment lus. Le patriarche de Constantinople, effrayé de

¹ Pour l'*Encyclopédie*, voyez la biographie de Diderot.

² Parmi les causes célèbres défendues par Voltaire, citons les suivantes:

Jean Calas, protestant, négociant à Toulouse, fut accusé du meurtre de son fils Antoine, qu'on trouva pendu à une porte du magasin. Le malheureux père fut condamné au supplice de la roue, l'autre fils banni du territoire, les filles furent enfermées dans un couvent et la mère exposée à la misère. C'est alors que Voltaire se substitue à la famille, et pendant trois ans ne fit que travailler pour sa réhabilitation. Dans cet intervalle il ne lui échappe un sourire qu'il ne se le reproche comme un crime. Il remue ciel et terre et obtient la révision du procès. Enfin, l'innocence de ce malheureux fut reconnue.

Peu de temps après, un autre protestant, *Sirven*, fut accusé d'avoir noyé une de ses filles. En réalité, celle-ci, enlevée à la famille, avait été enfermée dans un couvent, fouettée; et la pauvre, devenant folle, s'était jetée dans un

puits. Le père fut condamné au dernier supplice. Sa famille s'enfuit à Ferney chez Voltaire. De nouveau Voltaire se met à l'œuvre. Mais cette fois, au lieu de soulever la conscience publique, il intéresse à cette cause les princes, les rois, toute l'Europe. En même temps il travaille à réhabiliter la mémoire du général *Lally* qui, accusé d'avoir laissé prendre Pondichéry aux Anglais par trahison, avait été condamné à mort et exécuté. Il obtint les deux réhabilitations, celle du dernier à la veille de sa mort. Au milieu de l'agonie dont on le réveille pour lui dire cette nouvelle, il prononça cette dernière parole: «je meurs content!»

Quinze jours après l'affaire Lally, cinq jeunes gens d'Abeville, accusés d'avoir, par un temps de pluie, gardé le chapeau sur la tête à cinquante pas d'une procession de capucins, qui traversait la campagne, furent également condamnés. Le plus âgé d'entre eux périt sur le bûcher. Les autres s'enfuirent. Alors Voltaire, pris d'une rage folle, souleva encore le monde en face de cette tragédie sanglante.

la trop grande expansion des idées voltairiennes dans l'Orient orthodoxe, lança l'anathème contre tous ceux qui lisaient les écrits de «*Musiu de Volter*,» — comme l'appelait Jenakitza Vacaresco, le poète-historien roumain du XVIII^e siècle.

Poète dramatique, Voltaire est de beaucoup inférieur à Corneille et à Racine; philosophe, bien qu'il n'ait pas créé de système, il peut être considéré comme l'égal des plus grands penseurs de son temps; historien, il est, avec Montesquieu, le créateur de l'histoire critique et de la philosophie de l'histoire. Mais c'est surtout comme prosateur que Voltaire a brillé. Il n'a point de rivaux pour la netteté, la vivacité, l'élégance et le naturel du style: c'est le style le plus clair et le plus français.

Voltaire a encore d'autres titres de gloire à la postérité. Il fut le défenseur des opprimés, le plus grand ennemi du fanatisme et de l'injustice, et le plus noble champion du grand principe de la tolérance religieuse.

I. LA HENRIADE.

(1723.)

Chant I. Après l'invocation à la Muse que Voltaire appelle «l'Auguste Vérité» — nous voyons comment Henri III¹ qui, ayant assiégé Paris, envoie secrètement son allié Henri de Bourbon,² roi de Navarre, demander du secours à Elisabeth,³ reine d'Angleterre. A cette occasion le poète nous fait une description de ce pays et de son gouvernement. — *Chant II.* Le héros raconte à la reine l'histoire des malheurs de la France; il remonte à leur origine et entre dans le détail des massacres de la Saint-Barthélemy. — *Chant III.* Il continue l'histoire des guerres civiles de France: la mort funeste de Charles IX,⁴ le règne de Henri III, les extrémités où celui-ci est réduit et sa réconciliation avec Henri de Navarre. La reine Elisabeth promet du secours. — *Chant IV.* De retour en France, le héros défait les ligueurs.⁵ Troubles et confusions horribles dans Paris. — *Chant V.* Henri III est assassiné, Henri de Navarre est reconnu roi par l'armée sous le nom de Henri IV. — *Chant VI.* Les ligueurs dans Paris choisissent un autre roi. Henri IV assiège la ville. Dans un songe Saint Louis⁶ se montre au héros. — *Chant VII.* Il transporte son esprit au ciel et aux enfers, et lui fait voir, dans le palais des destins, sa postérité et les grands hommes que la France doit produire. — *Chant VIII.* Bataille d'Ivry. Défaite des ligueurs. Clémence et valeur de Henri IV. — *Chant IX.* Description

¹ Henri III, fils de Henri II et de Catherine de Médicis, mourut assassiné par Jacques Clément 1551—1588).

² Henri de Bourbon, roi de Navarre, devenu roi de France en 1589, fut assassiné en 1610 par Ravallac. C'est le plus populaire roi qu'ait eu la France, «le seul Roi, dont le peuple français ait gardé la mémoire».

³ Elisabeth, reine d'Angleterre, régna après sa sœur, Marie Tudor, de 1558 à 1603; fit mettre à

mort Marie Stuart. Elle fut un des plus grands souverains d'Angleterre.

⁴ Charles IX (1560 — 1574). C'est lui qui permit le massacre de la Saint-Barthélemy (24 Août, 1572).

⁵ Les *ligueurs* étaient ceux qui faisaient partie de la Ligue contre les protestants.

⁶ Saint Louis ou Louis IX (1226 — 1270), entreprit la 7^e et la 8^e croisade, mourut de la peste pendant la dernière.

de l'amour du roi pour une dame; Mornay¹ lui fait oublier cet amour et le rend à l'armée.—*Chant X.* Le siège de Paris recommence. Une famine terrible désole la ville. Le roi nourrit lui-même les habitants qu'il assiège. Triomphe du roi. Paris lui ouvre ses portes et la guerre finit.

CHANT II.

DESCRIPTION DE LA NUIT DE SAINT-BARTHÉLEMY ²

.....«Après dix ans entiers de succès et de pertes
Médicis,³ qui voyait nos campagnes couvertes
D'un parti renaissant qu'elle avait cru détruit,
Lasse enfin de combattre et de vaincre sans fruit,
Voulut, sans plus tenter des efforts inutiles,
Terminer d'un seul coup les discordes civiles.
La cour de ses faveurs nous offrit les attraits;
Et n'ayant pu nous vaincre, on nous donna la paix.
Quelle paix, juste Dieu! Dieu vengeur que j'atteste!⁴
Que de sang arrosa son olive funeste!⁵
Ciel! faut-il voir ainsi les maîtres des humains⁶
Du crime à leurs sujets aplanir les chemins?

«Coligny,⁷ dans son cœur à son prince fidèle,
Aimait toujours la France en combattant contre elle :
Il chérit, il prévint l'heureuse occasion
Qui semblait de l'Etat assurer l'union.
Rarement un héros connaît la défiance:
Parmi ses ennemis il vint plein d'assurance;
Jusqu'au milieu du Louvre⁸ il conduisit mes pas.
Médicis en pleurant me reçut dans ses bras,
Me prodigua longtemps des tendresses de mère,

¹ Voltaire attribue ici à Mornay, confident de Henri IV, et fervent calviniste, surnommé «le pape des huguenots, ce qui revient à Sully, ami du prince. C'est pour se venger contre le duc de Sully, dans la cour duquel il avait été insulté par le chevalier de Rohan-Chabot que Voltaire omit de la *Henriade* le nom de son aïeul.

² Ce fut la nuit du 23 au 24 août, fête de la Saint-Barthélemy, en 1572, que s'exécuta cette sanglante tragédie qu'expose le Chant II du poème.

³ Il s'agit ici de Catherine de Médicis (1519—1589), femme de

Henri II, mère de François II, de Charles IX et de Henri III. On a affirmé que ce fut elle qui conseilla à son fils le massacre.

⁴ *Que j'atteste*, que je prends à témoin.

⁵ L'olive est le symbole de la paix.

⁶ *Les maîtres des humains*, les rois.

⁷ Coligny, amiral de France, chef du parti calviniste.

⁸ Le palais du Louvre, ancienne résidence royale, aujourd'hui transformé en musée de peinture, sculpture, etc.

Assura Coligny d'une amitié sincère,
 Voulait par ses avis se régler¹ désormais,
 L'ornait de dignités, le comblait de bienfaits,
 Montrait à tous les miens, séduits par l'espérance,
 Des faveurs de son fils la flatteuse apparence.
 Hélas! nous espérions en jouir plus longtemps.

Quelques-uns soupçonnaient ces perfides présents:
 Les dons d'un ennemi leur semblaient trop à craindre;
 Plus ils se défiaient,² plus le roi savait feindre.
 Dans l'ombre du secret, depuis peu Médicis,
 A la fourbe,³ au parjure avait formé son fils,
 Façonnait aux forfaits⁴ ce cœur jeune et facile:
 Et le malheureux prince, à ses leçons docile,
 Par son penchant⁵ féroce à les suivre excité,
 Dans sa coupable école avait trop profité.

Enfin, pour mieux cacher cet horrible mystère,
 Il me donna sa sœur,⁶ il m'appela son frère.
 O nom qui m'as trompé! vains serments! nœud fatal!
 Hymen⁷ qui de nos maux fut le premier signal!
 Tes flambeaux, que du ciel alluma la colère,
 Éclairaient à mes yeux le trépas⁸ de ma mère.
 Je ne suis point injuste, et je ne prétends pas⁹
 A Médicis encore imputer son trépas:¹⁰
 J'écarte des soupçons peut-être légitimes,
 Et je n'ai pas besoin de lui chercher des crimes.
 Ma mère enfin mourut. Pardonnez à des pleurs
 Qu'un souvenir si tendre arrache à mes deuleurs.
 Cependant tout s'apprête,¹¹ et l'heure est arrivée
 Qu'au fatal dénouement la reine a réservée.

Le signal est donné sans tumulte et sans bruit;
 C'était à la faveur¹² des ombres de la nuit.

¹ Se conduire, se diriger.

² *Se défier*, n'avoir pas confiance

³ *Fourbe*, comme substantif féminin, signifie *tromperie basse, ordinaire*.

⁴ Crimes détestables ou énormes.

⁵ Par son inclination.

⁶ Henri IV avait épousé Marguerite de Valois, sœur de Charles IX en 1572 peu de jours avant les massacres.—Le Pape s'était opposé à ce mariage.

⁷ *Hymen* (pr. *hymène*), mariage.

⁸ *Trépas* est un terme poétique pour mort.

⁹ *Je ne prétends pas*, je ne veux pas.

¹⁰ Jeanne d'Albret, mère du héros, et fille du roi de Navarre et de Marguerite de Valois, sœur de François I. Elle fut empoisonnée par ordre de Catherine de Médicis par un gantier qui lui vendit des gants empoisonnés.

¹¹ Tout se prépare.

¹² *A la faveur de*, au moyen, à l'aide de.

De ce mois malheureux l'inégale courrière¹
 Semblait cacher d'effroi sa tremblante lumière :
 Coligny languissait dans les bras du repos,
 Et le sommeil trompeur lui versait ses pavots.²
 Soudain de mille cris le bruit épouvantable
 Vient arracher ses sens à ce calme agréable :
 Il se lève, il regarde, il voit de tous côtés
 Courir des assassins à pas précipités ;
 Il voit briller partout les flambeaux et les armes,
 Son palais embrasé,³ tout un peuple en alarmes ;⁴
 Ses serviteurs sanglants dans la flamme étouffés,
 Les meurtriers en foule au carnage échauffés,
 Criant à haute voix : « Qu'on n'épargne personne ;
 C'est Dieu, c'est Médicis, c'est le roi qui l'ordonne ! »
 Il entend retentir le nom de Coligny ;
 Il aperçoit de loin le jeune Téligny,⁵
 Téligny dont l'amour a mérité sa fille,
 L'espoir de son parti, l'honneur de sa famille,
 Qui, sanglant, déchiré, traîné par des soldats,
 Lui demandait vengeance et lui tendait les bras.

Le héros malheureux, sans armes, sans défense,
 Voyant qu'il faut périr, et périr sans vengeance,
 Voulut mourir du moins comme il avait vécu,
 Avec toute sa gloire et toute sa vertu.

Déjà des assassins la nombreuse cohorte
 Du salon qui l'enferme allait briser la porte :
 Il leur ouvre lui-même, et se montre à leurs yeux
 Avec cet œil serein, ce front majestueux,
 Tel que dans les combats, maître de son courage,
 Tranquille il arrêtaient ou pressait le carnage.

A cet air vénérable, à cet auguste aspect,
 Les meurtriers surpris sont saisis de respect ;
 Une force inconnue a suspendu leur rage.
 « Compagnons, leur dit-il, achevez votre ouvrage,
 Et de mon sang glacé souillez ces cheveux blancs,
 Que le sort des combats respecta quarante ans ;
 Frappez, ne craignez rien, Coligny vous pardonne ;
 Ma vie est peu de chose, et je vous l'abandonne
 J'eusse aimé mieux la perdre en combattant pour vous ».

¹ *L'inégale courrière*, terme poétique pour désigner la lune.

² Le *pavot* est une plante à grandes fleurs d'où l'on tire l'opium.

³ *Embrasé*, incendié. Ne pas confondre avec *embrassé*.

⁴ *En alarmes*, en inquiétudes, en effroi.

⁵ Téligny avait épousé dix mois auparavant la fille de l'amiral Coligny.

Ces tigres, à ces mots, tombent à ses genoux :
 L'un, saisi d'épouvante, abandonne ses armes ;
 L'autre embrasse ses pieds, qu'il trempe¹ de ses larmes ;
 Et de ses assassins ce grand homme entouré
 Semblait un roi puissant par son peuple adoré.

Besme,² qui dans la cour attendait sa victime,
 Monte, accourt, indigné qu'on diffère³ son crime ;
 Des assassins trop lents il veut hâter les coups,
 Aux pieds de ce héros il les voit trembler tous,
 A cet objet touchant lui seul est inflexible :
 Lui seul, à la pitié toujours inaccessible,
 Aurait cru faire un crime et trahir Médicis,
 Si du moindre remords il se sentait surpris.
 A travers les soldats il court d'un pas rapide :
 Coligny l'attendait d'un visage intrépide ;
 Et bientôt dans le flanc ce monstre furieux
 Lui plonge son épée, en détournant les yeux,
 De peur que d'un coup d'œil cet auguste visage
 Ne fit⁴ trembler son bras et glaçât⁵ son courage.

Du plus grand des Français tel fut le triste sort.
 On l'insulte,⁶ on l'outrage encore après sa mort.
 Son corps percé de coups, privé de sépulture,
 Des oiseaux dévorants fut l'indigne pâture ;⁷
 Et l'on porta sa tête aux pieds de Médicis,
 Conquête digne d'elle et digne de son fils.
 Médicis la reçut avec indifférence,
 Sans paraître jouir du fruit de sa vengeance,
 Sans remords, sans plaisir, maîtresse de ses sens,
 Et comme accoutumée à de pareils présents.

« Qui pourrait cependant exprimer les ravages
 Dont cette nuit cruelle étala⁸ les images ?
 La mort de Coligny, prémices⁹ des horreurs,
 N'était qu'un faible essai de toutes leurs fureurs.
 D'un peuple d'assasins les troupes effrénées,¹⁰

¹ Qu'il mouille.

² Besme (prononcez Bème) était un allemand, domestique de la maison de Guise.

³ Qu'on retarde.

⁴ Il aurait plutôt fallu : *ne fasse*.

⁵ Pour : *ne glaçât*.

⁶ La populace traîna le corps de l'amiral par les rues et le pendit avec une chaîne de fer à un gibet. Le roi eut la cruauté d'aller

lui-même avec sa cour jouir de cet horrible spectacle.

⁷ L'indigne aliment.

⁸ Montra.

⁹ *Prémices*, dont le sens propre est « premiers produits de la terre ou du bétail », (en roumain : « *trufandale* ») est pris ici dans le sens figuré de *commencement*. — Homonyme : *prémises*.

¹⁰ Sans frein, sans retenue.

Par devoir et par zèle au carnage acharnées,
 Marchaient le fer en main, les yeux étincelants,
 Sur les corps étendus de nos frères sanglants.
 Guise¹ était à leur tête, et, bouillant de colère,
 Vengeaient sur tous les miens les mânes² de son père.
 Nevers, Gondi, Tavanne,³ un poignard à la main,
 Echauffaient les transports de leur zèle inhumain ;
 Et, portant devant eux la liste de leurs crimes,
 Les conduisaient au meurtre, et marquaient les victimes.

« Je ne vous peindrai point le tumulte et les cris,
 Le sang de tous côtés ruisselant dans Paris,
 Le fils assassiné sur le corps de son père,
 Le frère avec la sœur, la fille avec la mère,
 Les époux expirant sous leurs toits embrasés,
 Les enfants au berceau sur la pierre écrasés :
 Des fureurs des humains c'est ce qu'on doit attendre.
 Mais ce que l'avenir aura peine à comprendre,
 Ce que vous-même encore à peine vous croirez,
 Ces monstres furieux, de carnages altérés,⁴
 Excités par la voix des prêtres sanguinaires,
 Invoquaient le Seigneur en égorgeant leurs frères ;
 Et le bras tout souillé du sang des innocents,
 Osaient offrir à Dieu cet exécration encens.⁵

II. ZAÏRE.

(1732.)

ACTE I. — Zaïre, jeune esclave élevée dans la religion musulmane, mais d'origine chrétienne, confiée à sa compagne Fatime son bonheur d'être aimée du sultan Orosmane, qui veut l'épouser. Fatime lui rappelle qu'elle est encore chrétienne, et qu'un chevalier français, Nérestan, doit venir payer sa rançon. Mais Zaïre aime Orosmane. Bientôt Orosmane entre lui-même en scène ; il confirme à Zaïre son amour et la résolution de partager le trône avec elle. Zaïre déclare qu'elle répond à ses nobles sentiments. Les choses en sont là lorsqu'on annonce Nérestan, ancien prisonnier, qui apporte la rançon pour Zaïre, pour Fatime et pour dix

¹ Henri de Guise, nommé le Balafre, chef de ligueurs

² Les ombres. En mythologie les *mânes* sont les âmes des morts.

³ Le duc de Nevers, l'un des auteurs de la Barthélemy. — Albert de Gondi, maréchal de Retz, favori de la reine. — Gaspard de Tavannes (page de François 1^{er}) qui courait

dans les rues la nuit de la Saint-Barthélemy, criant : « Saignez, saignez ! la saignée est aussi bonne au mois d'août qu'au mois de mai. »

⁴ Affamés.

⁵ *Encens* (pr. *ansan*), espèce de résine aromatique qu'on brûle dans les églises.

autres chrétiens. Le sultan refuse l'argent et promet de libérer cents prisonniers, excepté Zaïre et le prince Lusignan, l'ancien roi de Jérusalem qui doit mourir dans les fers. Comme Nérestan s'étonne de cette exception, le sultan lui ordonne de quitter dès le lendemain ses États. Puis, il donne des ordres pour les préparatifs de son mariage avec Zaïre.

ACTE II.—Pour remercier Nérestan de l'intérêt qu'il lui a témoigné, Zaïre implore et obtient d'Orosmane la liberté de Lusignan; elle va elle-même lui annoncer cette heureuse nouvelle, tandis qu'Orosmane est au conseil. C'est au cours de cet entretien que Lusignan reconnaît en elle et Nérestan deux enfants qui lui ont été ravis lors du pillage de Césarée. Zaïre, en pleurs, avoue à son père la vérité fatale. A ce moment un ordre du sultan vient séparer les chrétiens.

ACTE III.—Orosmane a décidé la mise en liberté du prince Lusignan. D'autre part l'amour et la religion se disputent le cœur de Zaïre. Nérestan reparait pour lui annoncer que, succombant à tant d'émotions, leur père est sur le point d'expirer. Il ne veut pas mourir avant de savoir que sa fille restera chrétienne. L'infortunée se laisse arracher la promesse de ne point se lier à Orosmane avant d'avoir consulté un prêtre. Orosmane se présente. Il lui annonce que tout est prêt pour la cérémonie qui doit les unir à jamais. En proie à la plus vive douleur, Zaïre lui demande encore quelque heures. Il les accorde, mais le soupçon s'éveille dans son cœur torturé.

ACTE IV.—Dans une conversation avec Fatime, sa confidente, Zaïre nous trahit le combat que se livrent dans son cœur l'amour et le sentiment religieux. Elle sent toute la grandeur de son sacrifice, mais la violence de sa passion est telle qu'elle ébranle un moment sa résolution; elle est prête à tout découvrir au sultan. Mais Fatime est là pour l'en dissuader; enfin elle lui rappelle qu'un prêtre doit venir la baptiser et qu'elle a juré de garder le secret. Orosmane paraît. Il demande à connaître le secret qu'on lui cache. Zaïre le supplie d'attendre encore une journée, et elle se retire. Orosmane reste flottant entre le soupçon et l'amour, quand on lui apporte un billet saisi sur un chrétien qui cherchait à s'introduire dans le palais: c'est à Zaïre qu'il est adressé. Se croyant trahi par Zaïre, Orosmane la fait venir devant lui. Mais il ne peut tirer d'elle aucun aveu. Alors il ordonne qu'on fasse parvenir mystérieusement ce billet à Zaïre.

ACTE V.—Zaïre l'accepte et y répond favorablement. Sûr maintenant de la trahison de Zaïre, Orosmane court se venger de la perfide. Il va devant elle et lui plonge le poignard dans le sein. La punition est prompte et terrible. Nérestan, qu'on amène enchaîné, s'écrie à la vue de ce corps sanglant: *Ah! que vois-je? ah! ma sœur!* Orosmane connaît son erreur, il comprend le bonheur qu'il a perdu, et il ne lui reste plus qu'à se poignarder sur le corps de Zaïre.

ACTE II, SCÈNE III.

ZAÏRE, LUSIGNAN, CHÂTILLON, NÉRESTAN, plusieurs esclaves chrétiens.

LUSIGNAN.

Du séjour du trépas quelle voix me rappelle?
Suis-je avec des chrétiens?... Guidez mes pas tremblants.

Mes maux m'ont affaibli plus encor que mes ans.

(En s'asseyant).

Suis-je libre en effet ?

ZAÏRE.

Oui, Seigneur, oui, vous l'êtes.

CHÂTILLON.

Vous vivez, vous calmez nos douleurs inquiètes.
Tous nos tristes¹ chrétiens...

LUSIGNAN.

O jour ! ô douce voix !
Châtillon, c'est donc vous ? c'est vous que je revois !
Martyr, ainsi que moi, de la foi² de nos pères,
Le Dieu que nous servons finit-il nos misères ?³
En quels lieux sommes-nous ? Aidez mes faibles yeux.

CHÂTILLON.

C'est ici le palais qu'ont bâti vos aïeux ;
Du fils de Noradin⁴ c'est le séjour⁵ profane.

ZAÏRE.

Le maître de ces lieux, le puissant Orosmane,
Sait connaître, Seigneur, et chérir la vertu.

(En montrant Nérestan)

Ce généreux Français, qui vous est inconnu,
Par la gloire amené des rives de la France,
Venait de dix chrétiens payer la délivrance :⁶
Le soudan,⁷ comme lui, gouverné⁸ par l'honneur,
Croît, en vous délivrant, égaler son grand cœur.

LUSIGNAN.

Des chevaliers français tel est le caractère ;
Leur noblesse en tout temps me fut utile et chère.
Trop digne chevalier, quoi ! vous passez les mers
Pour soulager nos maux et pour briser nos fers ?
Ah ! parlez, à qui dois-je un service si rare ?

¹ *Tristes* a ici le sens de *malheureux*.

² De la croyance, de la religion.

³ *Misères* avec le sens de *malheurs*.

⁴ Noradin, père du sultan Orosmane.

⁵ La résidence.

⁶ La mise en liberté.

⁷ On donnait jadis le nom de *soudan* à certains princes mahométans.

⁸ Conduit, dirigé.

NÉRESTAN.

Mon nom est Nérestan ; le sort longtemps barbare,¹
 Qui dans les fers ici me mit presque en naissant,²
 Me fit quitter bientôt l'empire du croissant.³
 A la cour de Louis,⁴ guidé par son courage,
 De la guerre sous lui j'ai fait l'apprentissage ;
 Ma fortune et mon rang sont un don de ce roi,
 Si grand par sa valeur, et plus grand par sa foi.
 Je le suivis, Seigneur, au bord de la Charente,⁵
 Lorsque du fier Anglais la valeur menaçante,
 Cédant à nos efforts trop longtemps captivés,
 Satisfit en tombant aux lis qu'ils ont bravés.
 Venez, prince, et montrez au plus grand des monarques
 De vos fers glorieux les vénérables marques :
 Paris va révérer le martyr de la croix,
 Et la cour de Louis est l'asile des rois.

LUSIGNAN.

Hélas ! de cette cour j'ai vu jadis la gloire.
 Quand Philippe à Bovine⁶ enchaînait la victoire,
 Je combattais, Seigneur, avec Montmorency,
 Melun, d'Estaing, de Nesle, et ce fameux Coucy.⁷
 Mais à revoir Paris je ne dois plus prétendre :
 Vous voyez qu'au tombeau je suis prêt à descendre :
 Je vais au roi des rois⁸ demander aujourd'hui
 Le prix⁹ de tous les maux que j'ai soufferts pour lui.
 Vous, généreux témoins de mon heure dernière,
 Tandis qu'il en est temps, écoutez ma prière :
 Nérestan, Châtillon, et vous... de qui les pleurs
 Dans ces moments si chers honorent mes malheurs,

¹ Funeste.² Lorsque je fus né.³ L'empire turc.⁴ Il s'agit ici de Louis IX dit Saint-Louis.⁵ Fleuve qui se jette dans l'Atlantique.⁶ Il s'agit ici de Philippe Auguste (1165—1223) qui vainquit à Bouvines (village dans l'arrondissement de Lille) l'empereur Othon IV et ses alliés en 1214.⁷ Le Montmorency auquel Lusignan fait allusion, est Mathieu II, grand connétable de France. — Estaing (prononcez *Estain*). — Nesle(prononcez *Nèle*). — Coucy (membre d'une ancienne famille noble dont la devise était : *Roy ne suis, ne duc ne comte aussy : je suis le sire de Coucy*) périt au siège de Saint-Acre (1191) pendant la troisième croisade. — C'est ce mot de Coucy qui fit tomber l'une des pièces de Voltaire ; un personnage, ayant demandé : « Que fais-tu là, Coucy ? » une personne du parterre répondit : « *Couci, couça* ».⁸ C'est-à-dire à Dieu.⁹ Prix a ici le sens de récompense.

Madame, ayez pitié du plus malheureux père
 Qui jamais ait du ciel éprouvé la colère,
 Qui répand devant vous des larmes que le temps
 Ne peut encore tarir¹ dans mes yeux expirants.
 Une fille, trois fils, ma superbe espérance,
 Me furent arrachés dès leur plus tendre enfance :
 O mon cher Châtillon, tu dois t'en souvenir !

CHÂTILLON.



De vos malheurs encor vous me voyez frémir.

LUSIGNAN.

Prisonnier avec moi dans Césarée² en flamme,
 Tes yeux virent périr mes deux fils et ma femme.

CHÂTILLON.

Mon bras chargé de fers ne les put secourir.³

LUSIGNAN.

Hélas ! et j'étais père, et je ne pus mourir !
 Veillez du haut des cieux, chers enfants que j'implore,
 Sur mes autres enfants, s'ils sont vivants encore.
 Mon dernier fils, ma fille, aux chaînes réservés,
 Par de barbares mains pour servir conservés,
 Loin d'un père accablé furent portés ensemble
 Dans ce même sérail⁴ où le ciel nous rassemble.

CHÂTILLON.

Il est vrai, dans l'horreur de ce péril nouveau,
 Je tenais votre fille à peine en son berceau ;
 Ne pouvant la sauver, Seigneur, j'allais moi-même
 Répandre sur son front l'eau sainte du baptême,
 Lorsque les Sarrasins,⁵ de carnage fumants,
 Revinrent l'arracher à mes bras tout sanglants.
 Votre plus jeune fils, à qui les destinées
 Avaient à peine encore accordé quatre années,
 Trop capable déjà de sentir son malheur,

¹ Sécher.

² Césarée, ville de Palestine.

³ L'usage de placer le pronom régime direct devant le premier des deux verbes, était très fréquent dans les écrivains classiques du XVII^e siècle. Aujourd'hui, en vers

et en prose, on dirait : *ne put les secourir.*

⁴ Sérail (prononcez *sérâï*), palais des monarques mahométans.

⁵ Le nom de *Sarrasins* a été donné aux Arabes dans le moyen âge.

Fut dans Jérusalem ¹ conduit avec sa sœur.

NÉRESTAN.

De quel ressouvenir ² mon âme est déchirée !
A cet âge fatal j'étais dans Césarée ;
Et tout couvert de sang, et chargé de liens, ³
Je suivis en ces lieux la foule des chrétiens.

LUSIGNAN.

Vous... Seigneur !... ce sérail éleva votre enfance ?...

(En les regardant.)

Hélas ! de mes enfants auriez-vous connaissance ?
Ils seraient de votre âge, et peut-être mes yeux...
Quel ornement, madame, étranger en ces lieux ?
Depuis quand l'avez-vous ?

ZAÏRE.

Depuis que je respire,
Seigneur... Eh quoi ! d'où vient que votre âme soupire ?

LUSIGNAN.

Ah ! daignez ⁴ confier à mes tremblantes mains...

(Elle lui donne la croix.)

ZAÏRE.

De quel trouble nouveau tous mes sens sont atteints !
Seigneur, que faites-vous ?

(Il l'approche de sa bouche en pleurant.)

LUSIGNAN.

Oh ciel ! ô Providence !

Mes yeux, ne trompez point ma timide espérance ;
Serait-il bien possible ? oui, c'est elle... je voi ⁵
Ce présent qu'une épouse avait reçu de moi,
Et qui de mes enfants ornait toujours la tête,
Lorsque de leur naissance on célébrait la fête :
Je revois... je succombe à mon saisissement. ⁶

¹ Prononcez Jérusalème.

² *Ressouvenir* (prononcez *re-souvenir*), souvenir lointain.

³ De fers, de chaînes.

⁴ *Daigner*, vouloir bien.

⁵ La forme *je voi*, au lieu de *je vois*, n'est pas seulement une nécessité de la rime ; elle est la

forme primitive de la première personne du présent de l'indicatif qui, dérivée directement du latin (*video*), n'avait pas d's. La première conjugaison est la seule qui n'ait pas admis cet s.

⁶ Emotion forte et soudaine.

ZAÏRE.

Qu'entends-je ? et quel soupçon m'agite on ce moment ?
Ah, Seigneur.....

LUSIGNAN.

Dans l'espoir dont j'entrevois les charmes,
Ne m'abandonnez pas, Dieu, qui voyez mes larmes.
Dieu mort sur cette croix, et qui revis pour nous,
Parle, achève, ô mon Dieu ! ce sont là de tes coups.¹
Quoi ! Madame, en vos mains elle était demeurée :
Quoi ! tous les deux captifs, et pris dans Césarée ?

ZAÏRE.

Oui, Seigneur.

NÉRESTAN.

Se peut-il ?

LUSIGNAN.

Leur parole, leurs traits,
De leur mère en effet sont les vivants portraits.
Oui, grand Dieu ! tu le veux, tu permets que je voie !....
Dieu, ranime mes sens trop faibles pour ma joie !
Madame.... Nérestan.... Soutiens-moi, Châtillon....
Nérestan, si je dois vous nommer de ce nom,
Avez-vous dans le sein la cicatrice heureuse²
Du fer dont à mes yeux une main furieuse....

NÉRESTAN.

Oui, Seigneur, il est vrai.

LUSIGNAN.

Dieu juste ! heureux moments !

NÉRESTAN (se jetant à genoux)

Ah, Seigneur ! Zaïre !

LUSIGNAN.

Approchez, mes enfants.

¹ *Ce sont là de tes coups*, gallicisme signifiant : *je vois là tes miracles*.

² C'est-à-dire : *d'heureux souvenirs*.

NÉRESTAN.

Moi, votre fils !

ZAÏRE.

Seigneur !

LUSIGNAN.

Heureux jour qui m'éclaire !
Ma fille, mon cher fils ! embrassez votre père.

CHÂTILLON.

Que¹ d'un bonheur si grand mon cœur se sent toucher !

LUSIGNAN.

De vos bras, mes enfants, je ne puis m'arracher.
Je vous revois enfin, chère et triste² famille,
Mon fils, digne héritier... vous... hélas ! vous, ma fille !
Dissipez mes soupçons, ôtez-moi cette horreur,
Ce trouble qui m'accable au comble du bonheur.
Toi qui seul a conduit sa fortune³ et la mienne,
Mon Dieu qui me la rends, me la rends-tu chrétienne ?
Tu pleures, malheureuse, et tu baisses les yeux !
Tu te tais ! je t'entends ! ô crime ! ô justes cieux !

ZAÏRE.

Je ne puis vous tromper : sous les lois d'Orosmane...
Punissez votre fille... elle était musulmane.

LUSIGNAN.

Que la foudre en éclats ne tombe que sur moi !
Ah ! mon fils ! à ces mots j'eusse expiré sans toi.
Mon Dieu ! j'ai combattu soixante ans pour ta gloire :⁴
J'ai vu tomber ton temple et périr ta mémoire ;
Dans un cachot affreux abandonné vingt ans,
Mes larmes t'imploreraient pour mes tristes enfants ;
Et lorsque ma famille est par toi réunie,
Quand je trouve une fille, elle est ton ennemie !
Je suis bien malheureux... c'est ton père, c'est moi,
C'est ma seule prison qui t'a ravi ta foi.

¹ Combien.² Malheureux.³ Fortune dans le sens de *sort*.⁴ La tirade qui commence par ce vers, est une des plus belles de la tragédie française.

Ma fille, tendre objet de mes dernières peines,¹
 Songe au moins, songe au sang qui coule dans tes veines !
 C'est le sang de vingt rois, tous chrétiens comme moi ;
 C'est le sang des héros, défenseurs de ma loi ;
 C'est le sang des martyrs.... O fille encor trop chère !
 Sais-tu bien qu'à l'instant que son flanc mit au jour²
 Ce triste et dernier fruit d'un malheureux amour,
 Je la vis massacrer par la main forcenée,³
 Par la main des brigands à qui tu t'es donnée !
 Tes frères, ces matyrs égorgés à mes yeux,
 T'ouvrent leurs bras sanglants, tendus du haut des cieux.
 Ton Dieu que tu trahis, ton Dieu que tu blasphèmes
 Pour toi, pour l'univers, est mort en ces lieux mêmes ;
 En ces lieux où mon bras le servit tant de fois,
 En ces lieux où son sang te parle par ma voix.
 Vois ces murs, vois ce temple envahi par tes maîtres :
 Tout annonce le Dieu qu'ont vengé tes ancêtres.
 Tourne les yeux, sa tombe est près de ce palais ;
 C'est ici la montagne où, lavant nos forfaits,⁴
 Il voulut expirer sous les coups de l'impie,⁵
 C'est là que de sa tombe il rappela sa vie.
 Tu ne saurais marcher dans cet auguste lieu,
 Tu n'y peux faire un pas sans y trouver ton Dieu ;
 Et tu n'y peux rester sans renier ton père,
 Ton honneur qui te parle, et ton Dieu qui t'éclaire.
 Je te vois dans mes bras et pleurer et frémir ;
 Sur ton front pâissant Dieu met le repentir :
 Je vois la vérité dans ton cœur descendue ;
 Je retrouve ma fille après l'avoir perdue ;
 Et je reprends ma gloire et ma félicité
 En déroband⁶ mon sang à l'infidélité.

NÉRESTAN.

Je revois donc ma sœur!.... Et son âme....

ZAÏRE.

Ah ! mon père,
 Cher auteur de mes jours, parlez, que dois-je faire ?

¹ *Peines* dans le sens de *malheurs, douleurs*.

² *Mettre au jour*, faire naître.

³ Furieuse.

⁴ Crimes énormes ou détestables.

⁵ *L'impie*, l'infidèle.

⁶ *Dérober* dans le sens de *soustraire, sauver*.

LUSIGNAN.

M'ôter, par un seul mot, ma honte et mes ennuis,¹
Dire: je suis chrétienne.

ZAÏRE.

Oui.... Seigneur.... je le² suis.

LUSIGNAN.

Dieu, reçois son aveu du sein de ton empire !

III. HISTOIRE DE CHARLES XII.

(1730.)

Cette histoire, qui forme un ensemble parfaitement régulier, est divisée en huit livres. Le *premier* contient une histoire abrégée de la Suède jusqu'à l'avènement au trône de ce prince.—Le *deuxième* renferme ses premiers succès sur le Danemark, la Pologne et la Moscovie,³ et, à cette occasion, une description de la Pologne et de son gouvernement.—Le *troisième*, la suite de ces expéditions glorieuses.—Le *quatrième* décrit l'entrée de Charles XII en Russie, à la poursuite du czar Pierre le Grand, sa défaite à Pultava et son séjour en Bessarabie.—Le *cinquième* s'occupe des intrigues de Charles XII auprès de la Porte, pendant que ses Etats sont attaqués en son absence, et nous donne des détails sur l'affaire du Pruth et l'issue de la guerre turco-russe.—Dans le *sixième*, le khan des Tartares et le pacha de Bender⁴ veulent forcer Charles de partir, mais il se défend avec quarante domestiques contre toute une armée; finalement, il est pris et traité en prisonnier.—Le *septième* renferme le départ de Charles XII pour retourner dans ses Etats,⁵ son arrivée à Stralsund, ses revers et les succès de son rival Pierre le Grand.—Enfin dans le *huitième* Charles XII assiège Frédérickshall en Norvège où il est tué. Ce chapitre finit par une caractéristique du grand héros.

L'AFFAIRE DU PRUTH.

(Fragment du V^e livre).

.... Sur la nouvelle de l'armement des Turcs, il⁶ quitta Moscou; et ayant ordonné qu'on changeât le siège de Riga⁷

¹ Dans le style noble *ennui* a le sens de *malheur*.

² Le reste invariable parce qu'il remplace un adjectif (*chrétienne*). Le varie en genre et en nombre quand il tient la place d'un substantif déterminé.

³ C'est-à-dire la Russie.

⁴ Ville de la Bessarabie.

⁵ Voltaire n'a pas eu assez de documents à sa disposition pour

raconter toutes les péripéties de ce fameux voyage. Le Roi de Suède traversa la Turquie, la principauté de Valachie (Giurgevo, Bucarest qu'il évita, Pitesci où il resta quelques jours) et parcourut l'Allemagne avec une rapidité qui étonna l'Europe.

⁶ C'est-à-dire le czar.

⁷ Ville et port dans la mer Baltique appartenant aujourd'hui aux Russes.

en blocus,¹ il assembla sur les frontières de Pologne quatre-vingt mille hommes de ses troupes. Avec cette armée il prit son chemin par la Moldavie et la Valachie, autrefois le pays des Daces, aujourd'hui habité par des chrétiens grecs² tributaires du Grand-Seigneur.

La Moldavie était gouvernée alors par le prince Cantemir, grec d'origine, qui réunissait les talents des anciens Grecs, la science des lettres et celle des armes. On le faisait descendre du fameux Timur, connu sous le nom de Tamerlan. Cette origine paraissait plus belle qu'une grecque ; on prouvait cette descendance par le nom de ce conquérant. Timur, dit-on, ressemble à Témir ; le titre de Kan, que possédait Timur avant de conquérir l'Asie, se retrouve dans le nom de Cantemir : ainsi le prince Cantemir est descendant de Tamerlan. Voilà les fondements de la plupart des généalogies.³

De quelque maison que fût Cantemir, il devait toute sa fortune à la Porte ottomane. A peine avait-il reçu l'investiture de sa principauté⁴ qu'il trahit l'empereur turc, son bienfaiteur, pour le tsar,⁵ dont il espérait davantage. Il se flattait que le vainqueur de Charles XII triompherait aisément d'un vizir peu estimé, qui n'avait jamais fait la guerre, et qui avait choisi pour son Kiaia, c'est-à-dire pour son lieutenant, l'intendant des douanes de Turquie. Il comptait que tous les Grecs se rangeraient de son parti ; les patriarches grecs l'encouragèrent à cette défection.⁶ Le tsar ayant donc fait un traité secret avec ce prince⁷ et l'ayant reçu dans son armée, s'avança dans le pays et arriva, au mois de juin 1711, sur le bord septentrional du fleuve Hiérase, aujourd'hui le Pruth, près d'Yassi, capitale de la Moldavie.

Dès que le grand vizir eut appris que Pierre Alexiovitz marchait de ce côté, il quitta aussitôt son camp et, suivant

¹ On entend par *blocus* (de l'allemand *blockhaus*) l'investissement d'un port, d'une place de guerre, qui empêche toute communication des assiégés avec l'extérieur.

² Par le mot *grecs* Voltaire désigne ici les chrétiens *orthodoxes*, de religion grecque.

³ Voltaire s'est souvent moqué des faiseurs de généalogies. Ici il se moque aussi des faiseurs d'étymologies.

⁴ Cantemir avait été nommé à la place de Mavrocordato.

⁵ La forme moderne plus employée est celle de *czar*.

⁶ *Défection*, c'est l'action d'abandonner un parti auquel on appartient.

⁷ Le 13 avril 1711, à Jaroslaw en Galicie. La Moldavie devait reconnaître la souveraineté du czar, mais elle pourrait élire son hospodar et ne paierait pas de tribut aux Russes.

le cours du Danube, il alla passer ce fleuve sur un pont de bateaux, près d'un bourg nommé Saccia,¹ au même endroit où Darius fit construire autrefois le pont qui porta son nom.² L'armée turque fit tant de diligence qu'elle parut bientôt en présence des Moscovites, la rivière du Pruth entre eux.

Le tsar, sûr du prince de Moldavie, ne s'attendait pas que les Moldaves dussent lui manquer; mais, souvent, le prince et les sujets ont des intérêts très différents. Ceux-ci aimaient la domination turque, qui n'est jamais fatale qu'aux grands, et qui affecte de la douceur pour les peuples tributaires; ils redoutaient les chrétiens et surtout les Moscovites, qui les avaient toujours traités avec inhumanité. Ils portèrent toutes leurs provisions à l'armée ottomane: les entrepreneurs qui s'étaient engagés à fournir des vivres³ aux Moscovites, exécutèrent avec le grand vizir le marché même qu'ils avaient fait avec le tsar. Les Valaques, voisins des Moldaves, montrèrent aux Turcs la même affection,⁴ tant l'ancienne idée de la barbarie moscovite avait aliéné tous les esprits.⁵

Le tsar, ainsi trompé dans ses espérances, peut-être trop légèrement prises, vit tout d'un coup son armée sans vivres et sans fourrages.⁶ Les soldats désertaient par troupes, et bientôt cette armée se trouva réduite à moins de trente mille hommes près de périr de misère. Le tsar éprouvait sur le Pruth, pour s'être livré à Cantemir, ce que Charles XII avait éprouvé à Pultava⁷ pour avoir trop compté sur Mazeppa.⁸ Cependant les Turcs passent la rivière, enferment les Russes, et forment devant eux un camp retranché.⁹ Il est surprenant que le tsar ne disputa point le passage de la rivière, ou du moins qu'il ne répara pas cette faute en livrant bataille aux Turcs immédiatement après le passage, au lieu de leur donner le temps de faire périr son armée de faim et de fatigue. Il semble que ce prince fit dans cette campagne tout ce qu'il fallait pour être perdu. Il se trouva

¹ Il s'agit d'*Isacce*, petite ville et ancienne capitale de la Dobroucha.

² Dans son expédition contre les Scythes.

³ Des aliments, des provisions.

⁴ Le prince de Valachie, Brancovan, était l'ennemi acharné du prince Cantemir.

⁵ Tous les cœurs.

⁶ Toute l'herbe qui sert à l'entretien des chevaux.

⁷ Ville de Russie où Charles XII fut vaincu par Pierre le Grand en 1709.

⁸ Mazeppa, hetman des Cosaques de l'Ukraine (1644 — 1709). Allié de Charles XII, il s'empoisonna après la défaite de Pultava.

⁹ Fortifié par des redoutes.

sans provisions, ayant la rivière du Pruth derrière lui, et quarante mille Tartares qui le harcelaient continuellement à droite et à gauche. Dans cette extrémité, il dit publiquement : « Me voilà du moins¹ aussi mal que mon frère Charles était à Pultava ».

Le comte de Poniatowski, infatigable agent du roi de Suède, était dans l'armée du grand vizir avec quelques Polonais et quelques Suédois, qui tous croyaient la perte du tsar inévitable.

Dès que Poniatowski vit que les armées seraient infailliblement en présence, il le manda² au roi de Suède, qui partit aussitôt de Bender, suivi de quarante officiers, jouissant par avance du plaisir de combattre l'empereur moscovite. Après beaucoup de pertes et de marches ruineuses, le tsar, poussé vers le Pruth, n'avait pour tout retranchement que des chevaux de frise³ et des chariots : quelques troupes de janissaires et de spahis⁴ vinrent fondre sur son armée si mal retranchée ; mais ils attaquèrent en désordre, et les Moscovites se défendirent avec une vigueur que la présence de leur prince et le désespoir leur donnaient.

Les Turcs furent deux fois repoussés. Le lendemain, M. Poniatowski conseilla au grand vizir d'affamer l'armée moscovite, qui, manquant de tout, serait obligée, dans un jour, de se rendre à discrétion⁵ avec son empereur.

Le tsar a depuis avoué plus d'une fois qu'il n'avait jamais rien senti de si cruel dans sa vie que les inquiétudes qui l'agitèrent cette nuit :⁶ il roulait dans son esprit tout ce qu'il avait fait depuis tant d'années pour la gloire et le bonheur de sa nation ; tant de grands ouvrages, toujours interrompues par de guerres, allaient peut-être périr avec lui avant d'avoir été achevés ; il fallait ou être détruit par la faim ou attaquer près de cent quatre-vingt mille hommes avec des troupes languissantes, diminuées de plus de la

¹ Aujourd'hui on dirait : « au moins ».

² Il le communiqua par lettre.

³ *Le cheval de frise* est un terme de fortification qui désigne une grosse pièce de bois que traversent des pieux à pointes de fer, et qui sert pour la défense.

⁴ Les *janissaires* formaient ja-

dis l'infanterie turque, et les *spahis* la cavalerie.

⁵ *Se rendre à discrétion*, se rendre sans conditions.

⁶ « D'après les *Mémoires* de l'hetman moldave Jean Neculce, Pierre le Grand songea un moment à fuir seul avec la czarine à travers le camp turc. Tout cela est fort incertain ».

moitié, une cavalerie presque toute démontée et des fantassins¹ exténués de faim et de fatigue.²

Il appela le général Sheremetoff vers le commencement de la nuit et lui ordonna, sans balancer et sans prendre conseil, que tout fût prêt à la pointe du jour pour aller attaquer les Turcs la baïonnette au bout du fusil.

Il donna de plus ordre exprès qu'on brûlât tous les bagages, et que chaque officier ne réservât qu'un seul chariot, afin que, s'ils étaient vaincus, les ennemis ne pussent du moins profiter du butin³ qu'ils espéraient.

Après avoir tout réglé avec le général pour la bataille, il se retira dans sa tente, accablé de douleur et agité de convulsions, mal dont il était souvent attaqué, et qui redoublait toujours avec violence quand il avait inquiétude. Il défendit que personne osât de la nuit⁴ entrer dans sa tente, sous quelque prétexte que ce pût être, ne voulant pas qu'on vînt lui faire des remontrances⁵ sur une résolution désespérée, mais nécessaire, encore moins qu'on fût témoin du triste état où il se sentait.

Cependant on brûla, selon son ordre, la plus grande partie de ses bagages. Toute l'armée suivit cet exemple, quoique à regret; plusieurs enterrèrent ce qu'ils avaient de plus précieux. Les officiers généraux ordonnaient déjà la marche, et tâchaient d'inspirer à l'armée une confiance qu'ils n'avaient pas eux-mêmes; chaque soldat, épuisé de fatigue et de faim, marchait sans ardeur et sans espérance. Les femmes, dont l'armée était trop remplie, poussaient des cris qui énervaient encore les courages; tout le monde attendait, le lendemain matin, la mort ou la servitude....

On conclut qu'il fallait demander la paix aux Turcs....⁶

IV. LE SIÈCLE DE LOUIS XIV.

(1751).

L'ouvrage se compose d'une suite de trente-neuf chapitres. Le 1^{er} sert d'introduction.—Le 2^e est un tableau des Etats de l'Europe avant Louis XIV.—Les 3^e, 4^e et 5^e traitent des guerres civiles durant la minorité de Louis XIV.—Le 6^e est un exposé du gouvernement de la France sous la

¹ On appelle *fantassin* le soldat d'infanterie.

² L'armée russe était réduite à 22.000 hommes.

³ Le *butin*, c'est la proie qu'on enlève à l'ennemi.

⁴ Pendant la nuit.

⁵ Des reproches, des réprimandes.

⁶ Voyez cette même guerre, avec plus de détails, page. 53.

direction de Mazarin.—Le 7^e décrit les premiers succès du jeune roi.—Les 8^e, 9^e et 10^e contiennent la conquête de la Flandre, de la Franche-Comté et de la Hollande.—Le 11^e traite de l'évacuation de la Hollande.—Le 12^e décrit la mort de Turenne et la dernière bataille du grand Condé.—Le 13^e va depuis cette mort jusqu'à la paix de Nimègue.—Le 14^e renferme la prise de Strassbourg et le bombardement d'Alger.—Le 15^e traite des malheurs du roi Jacques d'Angleterre protégé et secouru par Louis XIV.—Le 16^e décrit les victoires des généraux du grand roi.—Le 17^e s'occupe du traité avec la Savoie et de la paix de Ryswick.—Le 18^e traite de la guerre pour la succession d'Espagne.—Le 19^e, le 20^e, le 21^e, le 22^e et le 23^e traitent des pertes de Louis XIV, et de la paix qui en suivit.—Le 24^e est un tableau de l'Europe depuis la paix d'Utrecht jusqu'à la mort de Louis XIV.—Le 25^e jusqu'au 28^e racontent des particularités et anecdotes sur le roi.—Le 29^e et le 30^e traitent du gouvernement intérieur, des finances et règlements sous le grand règne.—Le 31^e s'occupe des sciences.—Le 32^e jusqu'au 34^e parlent des beaux arts en France et en Europe.—Le 35^e jusqu'au 39^e touchent aux affaires ecclésiastiques, au calvinisme, au quietisme et aux disputes sur les cérémonies chinoises.

CONQUÊTE DE LA HOLLANDE.

PASSAGE DU RHIN.—DÉSESPOIR DES HOLLANDAIS.

(*Fragment du chapitre X*).

(13 juin 1672). Toutes les places qui bordent le Rhin et l'Issel¹ se rendirent.² Quelques gouverneurs envoyèrent leurs chefs, dès qu'ils virent seulement passer de loin un des deux escadrons français; plusieurs officiers s'enfuirent des villes où ils étaient en garnison, avant que l'ennemi fût dans leur territoire; la consternation était générale. Le prince d'Orange³ n'avait point encore assez de troupes pour paraître dès que le roi sera au-delà du Rhin. Le prince d'Orange fit faire à la hâte des lignes au-delà de ce fleuve; et, après les avoir faites, il connut l'impuissance de les garder. Il ne s'agissait plus que de savoir en quel endroit les Français voudraient faire un pont de bateaux, et de s'opposer, si on pouvait, à ce passage. En effet, l'intention du roi était de passer le fleuve sur un pont de ces petits bateaux inventés par Martinet. Des gens du pays informèrent alors le prince de Condé que la sécheresse de la saison avait formé un gué⁴ sur un bras du Rhin, auprès d'une vieille tourelle qui

¹ L'Issel est une rivière de la Hollande tributaire du Zuyderzée ou mer du sud.

² Se soumirent.

³ Le prince d'Orange, fut proclamé *stathouder* de la province le

1 juillet, dix-huit jours après le passage du Rhin par l'armée française.

⁴ Le *gué*, c'est l'endroit d'une rivière ou d'un fleuve où l'on peut passer à pied.

sert de bureau de péage¹ qu'on nomme *Toll-huys*, la *maison du péage*, dans laquelle il y avait dix-sept soldats. Le roi fit sonder ce gué par le comte de Guiche. Il n'y avait qu'environ vingt pas à nager au milieu de ce bras du fleuve, selon ce que dit dans ses lettres Pellisson,² témoin oculaire, et ce que m'ont confirmé les habitants. Cet espace n'était rien, parce que plusieurs chevaux de front rompaient le fil de l'eau très peu rapide. L'abord était aisé;³ il n'y avait de l'autre côté de l'eau que quatre à cinq cents cavaliers, et deux faibles régiments d'infanterie sans canon. L'artillerie française les foudroyait en flanc. Tandis que la maison du roi et les meilleurs troupes de cavalerie passèrent, sans risque, au nombre d'environ quinze mille hommes (12 juin 1672), le prince de Condé⁴ les côtoyait dans un bateau de cuivre. À peine quelques cavaliers hollandais entrèrent dans la rivière pour faire semblant de combattre, ils s'enfuirent l'instant d'après devant la multitude qui venait à eux. Leur infanterie mit aussitôt bas les armes et demanda la vie.⁵ On ne perdit dans le passage que le comte de Nogent et quelques cavaliers qui, s'étant écartés du gué se noyèrent; et il n'y aurait eu personne de tué dans cette journée, sans l'imprudance du jeune duc de Longueville. On dit qu'ayant la tête pleine des fumées du vin, il tira un coup de pistolet sur les ennemis qui demandaient la vie à genoux, en leur criant: *point de quartier*⁶ *pour cette canaille*. Il tua du coup⁷ un de leurs officiers. L'infanterie hollandaise désespérée reprit à l'instant ses armes, et fit une décharge dont le duc de Longueville fut tué. Un capitaine de cavalerie nommé Ossembroek,⁸ qui ne s'était point enfui avec les autres, court au prince de Condé qui montait alors à cheval en sortant de la rivière, et lui appuie son pistolet à la tête. Le prince, par un mouvement, détourna le coup,

¹ *Péage*, droit que l'on paie quelquefois pour passer un pont, etc.

² Pellisson (1624—1693), littérateur et historiographe de Louis XIV. Il passa cinq années à la Bastille. A son séjour en prison se rattache un souvenir touchant, celui d'une araignée dont le prisonnier s'était fait une sorte de compagne et qu'il avait accoutumée à venir manger jusque dans sa main.

³ Le passage était facile.

⁴ Louis II, prince de Condé, dit le Grand Condé (1621—1686), à

qui Louis XIV dut ses plus grandes victoires. Son discours funèbre fut prononcé par Bossuet. Voyez notre *Chrestomathie française* pour le XVII^e siècle.

⁵ C'est-à-dire: *d'être laissée en vie*.

⁶ *Quartier* a ici le sens de «grâce de la vie» qu'on accorde aux vaincus.

⁷ *Du coup*, au même moment.

⁸ «On prononce Ossenbrouk, l'oe fait ou chez les Hollandais.» (Note de Voltaire).

qui lui fracassa le poignet. Condé ne reçut jamais que cette blessure dans toutes ses campagnes. Les Français irrités firent main-basse¹ sur cette infanterie, qui se mit à fuir de tous côtés. Louis XIV passa sur un pont de bateaux avec l'infanterie, après avoir dirigé lui-même la marche.

Tel fut ce passage du Rhin, action éclatante et unique, célébrée alors comme un des grands événements qui dussent occuper la mémoire des hommes.² Cet air de grandeur dont le roi relevait toutes ses actions, le bonheur rapide de ses conquêtes, la splendeur de son règne, l'idolâtrie de ses courtisans, enfin le goût que le peuple et surtout les Parisiens ont pour l'exagération, joint³ à l'ignorance de la guerre où l'on est dans l'oisiveté des grandes villes; tout cela fit regarder, à Paris, le passage du Rhin comme un prodige qu'on exagérait encore. L'opinion commune était que toute l'armée avait passé ce fleuve à la nage, en présence d'une armée retranchée, et malgré l'artillerie d'une forteresse imprenable, appelée le *Tholus*. Il était très vrai que rien n'était plus imposant pour les ennemis que ce passage, et que s'ils avaient eu un corps de bonnes troupes à l'autre bord, l'entreprise était très périlleuse.⁴

... Déjà Naerden, voisine d'Amsterdam, était prise. Quatre cavaliers allant en maraude⁵ s'avancèrent jusqu'aux portes de Muiden,⁶ où sont les écluses qui peuvent inonder le pays, et qui n'est qu'à une lieue d'Amsterdam. Les magistrats de Muiden, éperdus de frayeur, vinrent présenter leurs clefs à ces quatre soldats; mais enfin, voyant que les troupes ne s'avançaient point, ils reprirent leurs clefs et fermèrent les portes. Un instant de diligence⁷ eût mis Amsterdam dans les mains du roi. Cette capitale une fois prise, non seulement la république périssait, mais il n'y avait plus de nation hollandaise, et bientôt la terre même de ce pays allait disparaître.⁸ Les plus riches familles, les plus ardentes pour

¹ *Faire main-basse sur*, tuer, massacrer.

² Quinze années après cet événement, Bossuet disait encore dans l'*Oraison funèbre du prince de Condé*: «Laissons le passage du Rhin, le prodige de notre siècle et de la vie de Louis le Grand».

³ Ajouté.

⁴ Voilà l'exacte vérité: le passage s'effectua sans difficulté, parce que Louis XIV eut l'idée de contenir par une diversion le prince

d'Orange derrière Yssel, qu'il avait cru devoir défendre, le croyant d'un accès plus aisé.

⁵ *En maraude*, correspondrait à l'expression roumaine: *după plășcă*.

⁶ Personne dans l'armée de Louis XIV ne savait l'importance de Muiden et la présence des écluses.

⁷ De hâte.

⁸ C'est-à-dire: *noyée sous les eaux*.

la liberté, se préparaient à fuir aux extrémités du monde, et à s'embarquer pour Batavia.¹ On fit le dénombrement² de tous les vaisseaux qui pouvaient faire ce voyage, et le calcul de ce qu'on pouvait embarquer. On trouva que cinquante mille familles pouvaient se réfugier dans leur nouvelle patrie. La Hollande n'eût plus existé qu'au bout des Indes orientales : ses provinces d'Europe, qui n'achètent leur blé qu'avec leurs richesses d'Asie, qui ne vivent que de leur commerce, et, si on l'ose dire, de leur liberté, auraient été presque tout à coup ruinées et dépeuplées. Amsterdam, l'entrepôt et le magasin de l'Europe, où deux cent mille hommes cultivent le commerce et les arts, serait devenue³ bientôt un vaste marais. Toutes les terres voisines demandent des frais immenses et des milliers d'hommes pour élever leurs digues ; elles eussent probablement à la fois manqué d'habitants comme de richesses, et auraient été enfin submergées,⁴ ne laissant à Louis XIV que la gloire déplorable d'avoir détruit le plus singulier et le plus beau monument de l'industrie humaine.

Au milieu de ces désordres et de ces désolations, les magistrats montrèrent des vertus qu'on ne voit guère que dans les républiques. Les particuliers qui avaient des billets de banque coururent en foule à la banque d'Amsterdam ; on craignait que l'on n'eût touché au trésor public. Chacun s'empressait de se faire payer du peu d'argent qu'on croyait pouvoir y être encore. Les magistrats firent ouvrir les caves où le trésor se conserve. On le trouva tout entier, tel qu'il avait été déposé depuis soixante ans ; l'argent même était encore noirci de l'impression du feu qui avait, quelques années auparavant, consumé l'hôtel de ville.⁵ Les billets de banque s'étaient toujours négociés jusqu'à ce temps, sans que jamais on eût touché au trésor. On paya alors avec cet argent tous ceux qui voulurent l'être. Tant de bonne foi et tant de ressources étaient d'autant plus admirables que Charles II, roi d'Angleterre, pour avoir de quoi faire la guerre aux Hollandais et fournir à ses plaisirs, non content de l'argent de la France, venait de faire banqueroute⁶ à ses sujets. Autant il était honteux à ce roi de violer ainsi la foi publique, autant il était glorieux aux magistrats d'Am-

¹ Batavia, capitale de l'île de Java.

² La liste, le calcul.

³ L'accord est fait ici avec un sujet sous-entendu : la ville d'Amsterdam.

⁴ Noyées.

⁵ Hôtel de ville, maison où siège l'autorité municipale.

⁶ Faire banqueroute, faire faillite, cesser de tenir ses engagements, de payer ses dettes.

sterdam de la garder dans un temps où il semblait permis d'y manquer.

A cette vertu républicaine ils joignirent¹ ce courage d'esprit qui prend les partis² extrêmes dans les maux sans remède. Ils firent percer les digues qui retiennent les eaux de la mer.³ Les maisons de campagne qui sont innombrables autour d'Amsterdam, les villages, les villes voisines, Leyde, Delft, furent inondés. Le paysan ne murmura pas de voir ses troupeaux noyés dans les campagnes. Amsterdam fut comme une vaste forteresse au milieu des eaux, entourée de vaisseaux de guerre, qui eurent assez d'eau pour se ranger autour de la ville. La disette⁴ fut grande chez ces peuples, ils manquèrent surtout d'eau douce: elle se vendait six sous la pinte;⁵ mais ces extrémités parurent moindres que l'esclavage.⁶ C'est une chose digne de l'observation de la postérité, que la Hollande, ainsi accablée sur terre et n'étant plus un État, demeurât encore redoutable sur la mer: c'était l'élément véritable de ces peuples.

V. ESSAI SUR LES MŒURS ET L'ESPRIT DES NATIONS.

(1756).

Cet aperçu hardi et sincère de l'histoire des nations est, peut-être, de toutes les œuvres de Voltaire la plus vraiment digne de son génie. L'introduction seule, où il passe en revue les révolutions du globe, est un chef-d'œuvre. L'ouvrage peut être considéré comme une histoire de la société et de la race humaine. Voltaire s'y occupe du monde entier, recueillant dans tous les pays et dans tous les temps les détails des changements survenus dans la société; prenant acte des grands événements arrivés parmi les hommes, racontant la vie des individus éminents, et traçant de main de maître le tableau des révolutions qui ont agité les peuples et décidé du sort des princes. Cet ouvrage, qui renferme une dizaine de volumes, est une œuvre d'histoire capitale, où l'on remarque surtout les deux principales qualités de l'historien: l'esprit de recherche le plus patient et une impartialité absolue. Mais comme Voltaire est l'ennemi irréconciliable du christianisme, il le sera aussi des hommes du moyen âge, dont il raille les erreurs, les sottises et les misères. Il ne voit pas leur effort vers la vérité, vers le bien; il ne les comprend pas, parce qu'ils sont autres que lui.

¹ Ils ajoutèrent.

² Les résolutions, les décisions.

³ Le 22 juin 1672.

⁴ La famine, le manque de vivres.

⁵ La pinte valait un peu moins d'un litre.

⁶ Cet acte de désespoir arrêta en effet Louis XIV dans ses conquêtes.

MANIÈRE D'ÉTUDIER ET D'ÉCRIRE L'HISTOIRE.

Peut-être arrivera-t-il¹ bientôt dans la manière d'écrire l'histoire ce qui est arrivé dans la physique. Les nouvelles découvertes ont fait proscrire les anciens systèmes. On voudra connaître le genre humain dans ce détail intéressant qui fait aujourd'hui la base de la philosophie naturelle. Je veux parler ici de l'histoire moderne.

On a grand soin de dire quel jour s'est donnée une bataille, on a raison. On imprime les traités, on décrit la pompe d'un couronnement, la cérémonie de la réception d'une barrette,² et même l'entrée d'un ambassadeur dans laquelle on n'oublie ni son suisse ni ses laquais. Il est bon qu'il y ait des archives de tout, afin qu'on puisse les consulter dans le besoin ; et je regarde à présent tous les gros livres comme des dictionnaires. Mais, après avoir lu trois ou quatre mille descriptions de batailles, et la teneur³ de quelques centaines de traités, j'ai trouvé que je n'étais guère plus instruit au fond. Je n'apprenais là que des événements. Je ne connais pas plus les Français et les Sarrasins⁴ par la bataille de Charles Martel,⁵ que je ne connais les Tartares et les Turcs par la victoire que Tamerlan remporta sur Bajazet...⁶

On néglige des connaissances d'une utilité plus sensible et plus durables. Je voudrais apprendre quelles étaient les forces d'un pays avant une guerre, et si cette guerre les a augmentées ou diminuées. L'Espagne a-t-elle été plus riche avant la conquête du Nouveau-Monde qu'aujourd'hui ? De combien était-elle plus peuplée du temps de Charles-Quint que sous Philippe IV ?⁷ Pourquoi Amsterdam contenait-elle à peine vingt mille âmes il y a deux cents ans ? pourquoi a-t-elle aujourd'hui deux cent quarante mille habitants ?⁸ et comment le sait-on positivement ? De combien l'Angleterre

¹ Après les expressions *peut-être*, *aussi*, *à peine*, etc. on met ordinairement le pronom personnel après le verbe.

² La *barrette* c'est le bonnet rouge des cardinaux.

³ Le texte littéral, le contenu.

⁴ Nom donné par les Français aux Arabes du Moyen âge.

⁵ Charles Martel (689—741), qui vainquit les Sarrasins à Poitiers en 732, et sauva par cette victoire la

civilisation chrétienne et l'Occident de la conquête musulmane.

⁶ Elle eut lieu en 1402.

⁷ Charles V, dit Charles-Quint (1500—1558), roi d'Espagne et empereur d'Allemagne, un des plus fameux monarques de l'histoire moderne.—Philippe IV (1621—1665), un des plus faibles rois d'Espagne.

⁸ Aujourd'hui elle compte 500000 habitants, le double de ce qu'elle avait au temps de Voltaire.

était-elle plus peuplée qu'elle ne l'était sous Henri VIII ?¹ Serait-il vrai, ce qu'on lit dans les *Lettres persanes*,² que les hommes manquent à la terre, et qu'elle est dépeuplée en comparaison de ce qu'elle était il y a deux mille ans ? Rome, il est vrai, avait plus de citoyens qu'aujourd'hui. J'avoue qu'Alexandrie et Carthage étaient de grandes villes ; mais Paris, Londres, Constantinople etc. n'existaient pas. Il y avait trois cents nations dans les Gaules, mais ces trois cents nations ne valaient la nôtre ni en nombre d'hommes ni en industrie.³ L'Allemagne était une forêt : elle est couverte de cent villes opulentes. Quoi donc ! Nous faudra-t-il regretter le temps où il n'y avait pas de grand chemin de Bordeaux à Orléans, et où Paris était une petite ville dans laquelle on s'égorgeait ? On a beau dire,⁴ l'Europe a plus d'hommes qu'alors, et les hommes valent mieux. On pourra savoir combien l'Europe est peuplée. Voilà déjà un des objets de la curiosité de quiconque étudie l'histoire en citoyen et en philosophe. Il sera bien loin de s'en tenir⁵ à cette connaissance ; il recherchera quel a été le vice radical et la vertu dominante d'une nation ; pourquoi elle a été puissante ou faible sur la terre ; comment et jusqu'à quel point elle s'est enrichie depuis un siècle ; les registres d'exportations peuvent l'apprendre. Il voudra savoir comment les arts, les manufactures se sont établis ; il suivra leur passage et leur retour d'un pays dans un autre. Les changements dans les mœurs et dans les lois seront enfin son grand objet. On saurait ainsi l'histoire des hommes, au lieu de savoir une faible partie de l'histoire des rois et des cours... Il faudrait donc, il me semble, incorporer avec art ces connaissances utiles dans le tissu des événements. Je crois que c'est la seule manière d'écrire l'histoire moderne en vrai politique et en vrai philosophe.

VI. HISTOIRE DE LA RUSSIE SOUS PIERRE LE GRAND.

Cet ouvrage, précédé d'une préface historique et critique où Voltaire nous montre sa manière d'envisager l'histoire, est divisé en deux parties : dans la *première*, l'auteur fait une description de la Russie, de sa population, de ses finances, de son armée, de ses usages, de sa religion ; il nous dépeint l'état de la Russie avant Pierre le Grand. Puis, il

¹ Henri VIII (1509—1547).

² Ouvrage de Montesquieu, dont nous avons donné un résumé et des fragments.

³ En habileté.

⁴ On a beau dire, gallicisme signifiant ici : On peut dire tout ce que l'on veut.

⁵ S'en tenir à, s'arrêter à, se contenter de.

aborde le règne de ce grand empereur, nous parle de ses expéditions, de ses voyages, de ses batailles contre Charles XII, roi de Suède, et, enfin, de ses réformes.—La *seconde* partie commence par la campagne du Pruth qui s'achève par la bataille de Stanilesci, et où Voltaire malmène injustement les princes régnants de Munténie et de Moldavie.¹ Elle traite ensuite des autres succès de Pierre le Grand, nous décrit ses nombreux voyages, ses travaux et ses établissements, sa politique et ses occupations. Elle nous fait un tableau du commerce de la Russie à cette époque et une description de ses lois et de sa religion. Enfin, elle finit par la mort du grand empereur et le couronnement de l'impératrice Catherine I, sa femme.

Pierre le Grand fut, sans contredit, un prince qui aura toujours une place remarquable dans l'histoire universelle; mais ce prince «moitié homme, moitié tigre» ne mérite pas peut-être tous les éloges dont le couvre notre auteur.

CAMPAGNE DU PRUTH.

(Fragment).

....On proclama la guerre contre les Turcs au nom des deux rois;² mais la diète de Pologne ne ratifia pas ce qu'Auguste avait promis; elle ne voulut point rompre avec les Turcs. C'était le sort du czar d'avoir dans le roi Auguste³ un allié qui ne pouvait jamais l'aider. Il eut les mêmes espérances dans la Valachie, et il fut trompé de même.

La Moldavie et la Valachie devaient secouer le joug des Turcs. Ces pays sont ceux des anciens Daces, qui, mêlés aux Gépides,⁴ inquiétèrent longtemps l'empire romain. Trajan les soumit; le premier Constantin les rendit chrétiens. La Dacie fut une province de l'empire d'Orient;⁵ mais bientôt après

¹ Les informations qu'il s'était procurées sur l'état et les relations des principautés, de Munténie et de Moldavie n'étant pas suffisantes, Voltaire commet une série d'erreurs fondamentales, et est injuste dans l'appréciation qu'il émet sur Constantin Brancovan, prince de Munténie, et sur Démètre Cantemir et son successeur Nicolas Mavrocordat, tous les deux princes de Moldavie, à l'époque de la bataille de Stanilesci et de la paix du Pruth.

² C'est-à-dire le czar et le roi de Pologne.

³ Auguste II, roi de Pologne de 1697 à 1733. C'était un prince bien doué, mais trop enclin au faste, et qui fit dire à Frédéric le Grand:

Quand Auguste avait bu, la Pologne était ivre.

On pourrait encore lui appliquer ce mot de Sganarelle: «Quand j'ai bien bu et bien mangé, je veux que tout le monde soit soûl dans ma maison».

⁴ L'invasion des Gépides est postérieure à l'occupation de la Dacie par les Romains.

⁵ Voltaire se trompe. La Dacie n'a jamais été une province de l'empire d'Orient. Les Romains l'ayant abandonnée en 274, elle fut pendant mille ans envahie par toutes sortes de peuples barbares, jusqu'à la fin du XIII^e et le commencement du XIV^e siècle lorsqu'on la retrouve constituée en deux états indépendants, la Munténie et la Valachie.

ces mêmes peuples contribuèrent à la ruine de celui d'Ocident, en servant sous les Odoacre et sous les Théodoric.¹

Ces contrées restèrent depuis annexées à l'empire grec;² et quand les Turcs eurent pris Constantinople, elles furent gouvernées et opprimées par des princes particuliers. Enfin elles ont été entièrement soumises par le padishah ou empereur ture, qui en donne l'investiture. L'hospodar ou vaïvode que la Porte choisit pour gouverner ces provinces est toujours un chrétien grec. Les Turcs ont, par ce choix, fait connaître leur tolérance, tandis que nos déclamateurs ignorants leur reprochent la persécution. Le prince que la Porte nomme est tributaire, ou plutôt fermier : elle confère cette dignité à celui qui en offre davantage, et qui fait le plus de présents au visir, ainsi qu'elle confère le patriarcat grec de Constantinople. C'est quelquefois un dragoman,³ c'est-à-dire un interprète du divan, qui obtient cette place. Rarement la Moldavie et la Valachie sont réunies au même vaïvode ; la Porte partage ces deux provinces pour en être plus sûre.⁴ Démétrius Cantemir avait obtenu la Moldavie. On faisait descendre ce vaïvode Cantemir de Tamerlan, parce que le nom de Tamerlan⁵ était Timur, que ce Timur était un kan tartare ; et du nom de Timur-kan venait, disait-on, la famille de Kantemir.

Bassaraba Brancovan⁶ avait été investi de la Valachie. Ce Bassaraba ne trouva point de généalogiste qui le fit descendre d'un conquérant tartare.⁷ Cantemir crut que le temps était venu de se soustraire à la domination des Turcs, et de se rendre indépendant par la protection du czar. Il fit précisément avec Pierre ce que Mazeppa⁸ avait fait avec Charles.⁹ Il engagea même d'abord l'hospodar de Valachie,

¹ Odoacre, chef des Hérules, qui détrôna Romulus Augustulus, le dernier empereur de Rome (476).— Sous le nom de Théodoric on connaît le grand roi des Ostrogoths d'Italie et deux rois des Visigoths d'Espagne.

² Ces contrées n'ont jamais été annexées à l'empire grec de Constantinople.

³ Aujourd'hui on dit *drogman*.

⁴ Voltaire ne dit pas mot de Mircea, d'Etienne le Grand, de Michel le Brave, et de la résistance désespérée que ces deux petits pays ont opposée aux Turcs. Notre his-

toire était encore lettre morte pour les écrivains du XVIII^e siècle.

⁵ Tamerlan est une déformation de *Timur lenk* (Timur le boiteux). Le mot *timur* lui-même (qui signifie *fer*) se prononce *temir* en ture). Il ne serait donc pas étonnant que le prince Cantemir tirât son nom de *Khan Temir* (c'est-à-dire le prince Temir).

⁶ Constantin Bassaraba Brancovan (1688—1714).

⁷ Les *Bans Sorabi*, très ancienne famille régnante dans l'Olténie, d'où les *Bassaraba*.

⁸ Voyez page 43, note 8.

⁹ Charles XII.

Bassaraba, à entrer dans la conspiration, dont il espérait recueillir tout le fruit. Son plan était de se rendre maître des deux provinces. L'évêque de Jérusalem,¹ qui était alors en Valachie, fut l'âme de ce complot. Cantemir promit au czar des troupes et des vivres, comme Mazeppa en avait promis au roi de Suède, et ne tint pas mieux sa parole.

Le général Sheremetoff s'avança jusqu'à Yassi, capitale de la Moldavie, pour voir et pour soutenir l'exécution de ces grands projets. Cantemir l'y vint trouver et en fut reçu en² prince; mais il n'agit en prince qu'en publiant un manifeste contre l'empire turc. L'hospodar de Valachie, qui démêla³ bientôt ses vues ambitieuses, abandonna son parti,⁴ et rentra dans son devoir. L'évêque de Jérusalem, craignant justement pour sa tête, s'enfuit et se cacha; les peuples de la Valachie et de la Moldavie demeurèrent fidèles à la Porte ottomane, et ceux qui devaient fournir des vivres à l'armée russe les allèrent porter⁵ à l'armée turque.

Déjà le visir⁶ Baltagi Mehemet avait passé le Danube à la tête de cent mille hommes, et marchait vers Yassi le long du Pruth, autrefois le fleuve Hiéraxe, qui tombe dans le Danube, et qui est à peu près la frontière de la Moldavie et de la Bessarabie...

Tandis que l'armée ottomane passait le Danube, le czar avançait par les frontières de la Pologne, passait le Borystène⁷ pour aller dégager le maréchal Sheremetoff, qui, étant au midi de Yassi sur les bords du Pruth, était menacé de se voir bientôt environné de cent mille Turcs et d'une armée de Tartares... Il fallut marcher au delà du Borystène par quelques déserts, traverser le Bog, et ensuite la rivière du Tiras qu'on nomme aujourd'hui Niester;⁸ après quoi l'on trouvait encore un autre désert avant d'arriver à Yassi sur les bords du Pruth...

(4 juillet). On arriva enfin à Yassi, où l'on devait établir

¹ C'est-peut-être de Chrysanthé Notharas, ancien boursier de Brancovan à Paris où il apprit l'astrologie sous la direction du célèbre Casini, et qui devint plus tard patriarche de Jérusalem, que Voltaire veut parler.

² Comme, en qualité de.

³ Devina.

⁴ Le parti de Cantemir.

⁵ Aujourd'hui on dirait: allèrent les porter.

⁶ L'orthographe *vixir* est aujourd'hui plus fréquemment employée.

⁷ Le Borystène est le nom ancien du fleuve Dnieper (prononcez *Dnipr*), qui se jette dans la mer Noire à l'Est d'Odessa.

⁸ Le Tiras est le Dniester (prononcez *Dniestr*) d'aujourd'hui, qui sépare la Bessarabie de la Russie et se jette dans la mer Noire.

des magasins. L'hospodar de Valachie, Bassaraba, renié dans les intérêts de la Porte, et feignant d'être dans ceux du czar, lui proposa la paix, quoique le grand visir ne l'en eût point chargé : on sentit le piège ; on se borna à demander des vivres qu'il ne pouvait ni ne voulait fournir. Il était difficile d'en faire venir de Pologne ; les provisions que Cantemir avait promises, et qu'il espérait en vain tirer de la Valachie, ne pouvaient arriver ; la situation devenait trop inquiétante. Un fléau dangereux se joignit à tous ces contretemps ;¹ des nuées de sauterelles couvrirent les campagnes, les dévorèrent, et les infectèrent : l'eau manquait souvent dans la marche sous un soleil brûlant et dans des déserts arides ; on fut obligé de faire porter à l'armée de l'eau dans des tonneaux...

Pierre se hâta de marcher sur la rive droite du Pruth, dès qu'il eut formé quelques magasins. Le point décisif était d'empêcher les Turcs, postés au-dessous sur la rive gauche, de passer ce fleuve, et de venir à lui. Cette manœuvre devait le rendre maître de la Moldavie et de la Valachie ; il envoya le général Janus avec l'avant-garde pour s'opposer à ce passage des Turcs ; mais ce général n'arriva que dans le temps même qu'ils passaient sur leurs pontons ; il se retira, et son infanterie fut poursuivie jusqu'à ce que le czar vînt lui-même le dégager.

L'armée du grand visir s'avança donc bientôt vers celle du czar le long du fleuve. Ces deux armées étaient bien différentes : celle des Russes n'était alors que d'environ trente-sept mille combattants. Un corps assez considérable, sous le général Renne, était au-delà des montagnes de la Moldavie sur la rivière de Sireth ; et les Turcs coupèrent la communication.

Le czar commençait à manquer de vivres, et à peine ses troupes, campées non loin du fleuve, pouvaient-elles avoir de l'eau ; elles étaient exposées à une nombreuse artillerie placée par le grand visir sur la rive gauche, avec un corps de troupes qui tirait sans cesse sur les Russes...

Pierre alors se trouva dans une plus mauvaise position que Charles XII à Pultava ; enfermé comme lui par une armée supérieure, éprouvant plus que lui la disette, et s'étant fié comme lui aux promesses d'un prince trop peu puissant pour les tenir, il prit le parti² de la retraite, et tenta d'aller choisir un camp avantageux, en retournant vers Yassi.

¹ Evénements fâcheux, malheureux.

² La décision, la résolution.

(20 Juillet). Il décampa dans la nuit; mais à peine est-il en marche, que les Turcs tombent sur son arrière-garde au point du jour. Le régiment des gardes Préobazinski arrêta longtemps leur impétuosité. On se forma: on fit des retranchements avec les chariots et le bagage. Le même jour toute l'armée turque attaqua encore les Russes. (21 juillet) Une preuve qu'ils pouvaient se défendre, quoi qu'on en ait dit, c'est qu'ils se défendirent très longtemps, qu'ils tuèrent beaucoup d'ennemis, et qu'ils ne furent point entamés...¹

Après ce rude combat, les deux armées se retranchèrent² pendant la nuit; mais l'armée russe restait toujours enfermée, privée de provisions et d'eau même. Elle était près des bords du Pruth, et ne pouvait approcher du fleuve; car sitôt que quelques soldats hasardaient d'aller puiser de l'eau, un corps de Turcs postés à la rive opposée faisait pleuvoir sur eux le plomb et le fer d'une artillerie nombreuse chargée à cartouche. L'armée turque, qui avait attaqué les Russes, continuait toujours de son côté à les foudroyer par son canon.

Il était probable qu'enfin les Russes allaient être perdus sans ressource³ par leur position, par l'inégalité du nombre, et par la disette.⁴ Les escarmouches⁵ continuaient toujours, la cavalerie du czar, presque toute démontée,⁶ ne pouvait plus être d'aucun secours, à moins qu'elle ne combattit à pied; la situation paraissait désespérée. Il ne faut que jeter les yeux sur la carte exacte du camp du czar et de l'armée ottomane, pour voir qu'il n'y eut jamais de position plus dangereuse, que la retraite était impossible, qu'il fallait remporter une victoire complète, ou périr jusqu'au dernier, ou être esclaves des Turcs.

Une suspension d'armes fut convenue pour conclure la paix.

Le visir demanda longtemps qu'on lui livrât Cantemir, comme le roi de Suède s'était fait livrer Patkul. Cantemir se trouvait précisément dans le même cas où avait été Mazeppa. Le czar avait fait à Mazeppa son procès criminel, et l'avait fait exécuter en effigie. Les Turcs n'en usèrent⁷ point ainsi; ils ne connaissent ni les procès par contumace,⁸ ni

¹ Désorganisés.

² Se fortifièrent.

³ D'une façon irrémédiable, certaine.

⁴ La famine.

⁵ *Escarmouches* correspondrait au terme roumain «hârțuiești».

⁶ Sans chevaux.

⁷ *En user*, agir, se conduire.

⁸ *Procès par contumace*, procès qui se juge en l'absence du prévenu.

les sentences publiques. Ces condamnations affichées et les exécutions en effigie sont d'autant moins en usage chez eux, que leur loi leur défend les représentations humaines, de quelque genre qu'elles puissent être. Ils insistèrent en vain sur l'extradition de Cantemir. Pierre écrivit ces propres paroles au vice-chancelier Schaffirof :

« J'abandonnerai plutôt aux Turcs tout le terrain qui s'étend jusqu'à Cursk ;¹ il me restera l'espérance de le recouvrer ;² mais la perte de ma foi est irréparable, je ne peux la violer. Nous n'avons de propre que l'honneur ; y renoncer, c'est cesser d'être monarque. »

Enfin le traité fut conclu et signé près du village nommé Falksen,³ sur les bords du Pruth.

VII. POÉSIES.

LA MORT DE M-LLE LE COUVREUR, CÉLÈBRE ACTRICE. ⁴

(1730).

Que vois-je ? quel objet ! Quoi ! ces lèvres charmantes,
Quoi ! ces yeux d'où partaient ces flammes éloquentes,
Éprouvent du trépas⁵ les livides horreurs !

Muses, Grâces, Amours, dont elle fut l'image,

O mes dieux et les siens, secourez votre ouvrage !

Que vois-je ? c'en est fait,⁶ je t'embrasse et tu meurs !

Tu meurs ; on sait déjà cette affreuse nouvelle ;

Tous les cœurs sont émus de ma douleur mortelle.

J'entends de tous côtés les beaux-arts éperdus⁷

S'écrier en pleurant, Melpomène⁸ n'est plus !

Que direz-vous, race future,⁹

Lorsque vous apprendrez la flétrissante injure

¹ Cursk ou plutôt Koursk, ville de la Russie centrale.

² Ragagner, reprendre.

³ Ce mot bizarre de *Falksen*, que Voltaire prend pour un village, est en réalité celui de *Fălciu*, le district bien connu de la Moldavie. Le village où les Russes furent battus et où l'on conclut la paix porte le nom de *Stanilescă* et se trouve dans le district de Fălciu.

⁴ Adrienne Lecouvreur (1692—1730), célèbre tragédienne française,

à qui le clergé avait, de même qu'à Molière, refusé la sépulture. Scribe et Legouvé ont rendu la vie de la grande artiste dans une pièce restée justement célèbre et qui porte son nom.

⁵ Terme poétique pour *mort*.

⁶ *C'en est fait*, gallicisme signifiant *c'est fini*.

⁷ Profondément désolés.

⁸ *Melpomène*, c'est la muse de la tragédie.

⁹ C'est-à-dire : *la postérité*.

Qu'à ces arts désolés font des hommes cruels ?

Ils privent de la sépulture

Celle qui dans la Grèce aurait eu des autels.

Quand elle était au monde,¹ ils soupiraient pour elle ;

Je les ai vus soumis, autour d'elle empressés :²

Si tôt qu'elle n'est plus, elle est donc criminelle !

Elle a charmé le monde et vous l'en punissez !

Non, ces bords désormais ne seront plus profanes ;

Ils contiennent ta cendre ; et ce triste tombeau,

Honoré par nos chants, consacré par tes mânes,³

Est pour nous un temple nouveau !

Voilà mon Saint-Denis ;⁴ oui, c'est là que j'adore

Tes talents, ton esprit, tes grâces, tes appas :

Je les aimai vivants, je les encense encore⁵

Malgré les horreurs du trépas.

Malgré l'erreur⁶ et les ingrats,

Que seuls de ce tombeau l'opprobre déshonore.

Ah ! verrai-je toujours ma faible nation,

Incertaine en ses vœux, flétrir⁷ ce qu'elle admire ;

Nos mœurs avec nos lois toujours se contredire ;

Et le Français volage endormi sous l'empire⁸

De la superstition ?

Quoi ! n'est-ce donc qu'en Angleterre

Que les mortels osent penser ?

O rivale d'Athènes, ô Londres !⁹ heureuse terre !

Ainsi que les tyrans vous avez su chasser

Les préjugés honteux qui vous livraient la guerre.¹⁰

C'est là qu'on sait¹¹ tout dire, et tout récompenser ;

Nul art n'est méprisé, tout succès a sa gloire ;

Le vainqueur de Fallard,¹² le fils de la victoire,

Le sublime Dryden,¹³ et le sage Addison,¹⁴

¹ En vie.

² Zélés, prêts à la servir.

³ Tes restes, tes ombres. En mythologie, les *mânes* étaient les âmes des morts.

⁴ C'est-à-dire : mon lieu d'adoration.

⁵ *Encenser*, au figuré : honorer d'une sorte de culte.

⁶ C'est-à-dire : l'injustice.

⁷ *Flétrir* correspondrait ici au terme roumain : « a vesteji, a înfiera ».

⁸ Sous l'autorité, sous le joug.

⁹ En poésie il est permis d'é-

crire *Athènes* et *Londres* sans s pour le besoin de la rime.

¹⁰ Qui vous faisait la guerre.

¹¹ *Savoir* a ici le sens du verbe *pouvoir*.

¹² Fallard, maréchal de France vaincu à Hochstaed (1704) par Marlborough.

¹³ Dryden (prononcez : *Draïdène*) célèbre poète anglais (1631—1701). Excella dans la poésie lyrique et satirique.

¹⁴ Addison (1672—1719), homme d'Etat et célèbre écrivain anglais.

Et la charmante Ophils¹ et l'immortel Newton,²

Ont part au temple de mémoire:³

Et Le Couvreur à Londre aurait eu des tombeaux

Parmi les beaux esprits,⁴ les rois et les héros.

Quiconque a des talents à Londre est un grand homme.

L'abondance et la liberté

Ont, après deux mille ans, chez vous ressuscité

L'esprit de la Grèce et de Rome.

Des lauriers d'Apollon⁵ dans nos stériles champs

La feuille négligée⁶ est-elle donc flétrie?⁷

Dieux! pourquoi mon pays n'est-il plus la patrie

Et de la gloire et des talents?

EPITAPHE.

Ci-gît qui toujours babilla,⁸

Sans avoir jamais rien à dire;

Dans tous les livres farfouilla⁹

Sans avoir jamais pu s'instruire;

Et beaucoup d'écrits barbouilla,¹⁰

Sans qu'on ait jamais pu les lire.

SUR M. DE FONTENELLE.¹¹

D'un nouvel univers il ouvrit la barrière;

Des mondes infinis autour de lui naissants,

Mesurés par ses mains, à son ordre croissants,

A nos yeux étonnés il traça la carrière;¹²

¹ Anne Oldfield ou Oldfields, illustre actrice anglaise, morte en 1730, fut enterrée à l'abbaye de Westminster.

² Newton (prononcez Nioutene) illustre mathématicien, physicien, astronome et philosophe anglais (1642—1727) qui a découvert les lois de la gravitation et la décomposition de la lumière.

³ Ont part au Panthéon, au temple des grands hommes. L'abbaye de Westminster de Londres, bâtie sous Henri III, renferme les tombeaux des rois et des grands hommes de l'Angleterre.

⁴ Les lettrés.

⁵ Apollon, dieu de la poésie et de la lumière.

⁶ Inversion pour: la feuille négligée des lauriers, etc.

⁷ Fanée.

⁸ *Babiller*, parler beaucoup et sans suite.

⁹ *Farfouiller*, fouiller avec désordre.

¹⁰ *Barbouiller*, mal écrire (en roumain *a mǎzgăli*).

¹¹ Fontenelle (1657—1757), écrivain de second ordre. Son grand mérite est d'avoir cherché de populariser la science, notamment l'astronomie, dans son ouvrage intitulé: *Entretiens sur la pluralité des mondes*. Il fut encore pendant 40 ans le secrétaire de l'Académie de sciences, et en cette qualité prononça les *Eloges des académiciens morts*.

¹² Inversion hardie pour: la carrière des mondes infinis....

L'ignorant l'entendit,¹ le savant l'admira :
Que voulez-vous de plus ? il fit un opéra.

EPIGRAMME.

(1719).

De Beausse et moi, criailleurs effrontés
Dans un souper clabaudions² à merveille,
Et tour à tour épluchions³ les beautés
Et les défauts de Racine et Corneille.
A piailler⁴ serons encor, je croi,⁵
Si n'eussions vu sur la double colline
Le grand Corneille et le tendre Racine
Qui se moquaient et de Beausse et de moi.

EPITAPHE.

(1732).

Ci-gît dont⁶ la suprême loi
Fut de ne vivre que pour soi.
Passant, garde-toi de la suivre;
Car on pourrait dire de toi :
Ci-gît qui ne dut jamais vivre.

EPIGRAMME.

(1736).

On dit qu'on va donner *Alzire* :⁷
Rousseau⁸ va crever de dépit,
S'il est vrai qu'encore il respire ;
Car il est mort quant à l'esprit ;

¹ Il fit aussi des tragédies, selon la mode du temps, mais très mauvaises.

² *Clabauder*, dans le style familier : *médire*.

³ *Eplucher*, relever ce qu'il peut y avoir de défectueux dans une personne, une chose.

⁴ *Piailler*, pousser de petits cris.

⁵ Au lieu de *je crois* a) pour le besoin de la rime, et b) parce que c'est l'ancienne forme qui se rapproche du latin (*Credo*).

⁶ C'est-à-dire : celui dont...

⁷ *Alzire*, représentée en 1636,

est une des meilleures tragédies de Voltaire.

⁸ Il s'agit ici de *Jean Baptiste Rousseau* (1671—1741), poète lyrique, qui manqua de vraie sincérité dans l'inspiration, et qui s'attira l'exil et le mépris de ses amis. Piron, qui lui resta seul fidèle, lui composa cette épigraphe :

Ci-gît l'illustre et malheureux Rousseau :
Le Brabant fut sa tombe et Paris son
berceau.

Voici l'abrégé de sa vie,
Qui fut trop longue de moitié :
Il fut trente ans digne d'envie
Et trente ans digne de pitié.

Et s'il est vrai que Rousseau vit
C'est du seul plaisir de médire.

A UN BAVARD.

Il faudrait penser pour écrire ;
Il vaut encore mieux effacer.
Les auteurs quelquefois ont écrit sans penser,
Comme on parle souvent sans avoir rien à dire.

EPIGRAMME.

Savez-vous pourquoi Jérémie
A tant pleuré pendant sa vie ?
C'est qu'en prophète il prévoyait,
Qu'un jour Le Franc¹ le traduirait.

EPIGRAMME.

L'autre jour au fond d'un vallon
Un serpent piqua Jean Fréron.²
Que pensez-vous qu'il arriva ?
Ce fut le serpent qui creva.

SUR L'HOMME.

Homme chétif, la vanité te point.³
Tu te fais centre : encore si c'était ligne !
Mais dans l'espace à grand'peine es-tu point.
Va, sois zéro ; ta sottise en est digne.

VIII. CORRESPONDANCE.

Ces Lettres embrassent un espace de plus de soixante années. Voltaire s'y montre tout entier avec ses qualités, ses faiblesses, sa profonde sensibilité, ses terreurs et son courage. C'est l'homme même que l'on trouve ici tel qu'il a été dans tous les moments de sa vie. La *Correspondance* de Voltaire est un des monuments impérissables de la langue française.

¹Le Franc de Pompignan (1709—1784), auteur de *Poésies sacrées*, dont Voltaire a dit :

Sacrées elles sont, car personne n'y touche.

Toutefois ce fut un homme de talent. On cite de lui une *Ode sur la mort de J.-B. Rousseau*, qui est de la haute poésie et dont les dix vers suivants sont fameux :

Le Nil a vu sur ces rivages
De noirs habitants des déserts

Insulter par leurs cris sauvages
L'astre éclatant de l'univers.
Cris impuissants ! fureurs bizarres !
Tandis que ces monstres barbares
Poussaient d'insolentes clameurs,
Le dieu, poursuivant sa carrière,
Versait des torrents de lumière
Sur ces obscurs blasphémateurs.

² Fréron (1719—1776), critique célèbre, mais froid et ironique.

³ Du verbe *poindre*, avec le sens vieilli de *piquer*.

A. M. J.-J. ROUSSEAU.¹

(A PARIS).

(30 août 1755.)

J'ai reçu, monsieur, votre nouveau livre contre le genre humain : je vous en remercie.² Vous plairez aux hommes à qui vous dites leurs vérités, mais vous ne les corrigerez pas. On ne peut peindre avec des couleurs plus fortes les horreurs de la société humaine, dont notre ignorance et notre faiblesse se promettent tant de consolations. On n'a jamais employé tant d'esprit à vouloir nous rendre bêtes ; il prend envie³ de marcher à quatre pattes quand on lit votre ouvrage. Cependant, comme il y a plus de soixante ans que j'en ai perdu l'habitude, je sens malheureusement qu'il m'est impossible de la reprendre, et je laisse cette allure⁴ naturelle à ceux qui en sont plus dignes que vous et moi. Je ne peux non plus m'embarquer pour aller trouver les sauvages du Canada : premièrement, parce que les maladies dont je suis accablé me retiennent auprès du plus grand médecin de l'Europe, et que je ne trouverai pas les mêmes secours chez les Missouris ;⁵ secondement, parce que la guerre est portée dans ce pays-là, et que les exemples de nos nations ont rendu les sauvages presque aussi méchants que nous. Je me borne à être un sauvage paisible dans la solitude que j'ai choisie,⁶ auprès de votre patrie où vous devriez être.

Je conviens avec vous que les belles lettres et les sciences ont causé quelquefois beaucoup de mal. Les ennemis du Tasse⁷ firent de sa vie un tissu de malheurs ; ceux de Galilée⁸ le firent gémir dans les prisons, à soixante-dix ans,

¹ Voltaire adressa cette lettre à J.-J. Rousseau qui lui avait envoyé ses deux *Discours* : *Si le progrès des sciences et des arts a contribué à épurer ou à corrompre les mœurs*, et *Des causes de l'inégalité parmi les hommes*.

² Les phrases qui suivent sont un chef-d'œuvre d'ironie fine.

³ C'est-à-dire : *l'envie vous prend, on a envie*.

⁴ Façon de marcher.

⁵ Un des Etats-Unis de l'Amérique du Nord, dont la capitale est Jefferson.

⁶ Voltaire se trouvait alors en Suisse. Au commencement de l'année (1775) il avait acheté le châ-

teau de Monrion, aux portes de Lausanne, et celui des Délices, sur la route de Genève à Lyon, car il faut, disait-il que les philosophes aient deux ou trois trous sous terre contre les chiens qui courent après eux. C'est probablement du château de Délices qu'il écrivait à Rousseau.

⁷ Torquato Tasso, dit le Tasse (1544—1595), illustre poète italien, auteur de l'immortel poème *Gerusalemme liberata*.

⁸ Galilée (1564 — 1642), illustre mathématicien, physicien et astronome italien, qui, le premier, avait émis que la terre tourne autour du soleil.

pour avoir connu le mouvement de la terre; et ce qu'il y a de plus honteux, c'est qu'ils l'obligèrent à se rétracter....

Si j'osais me compter parmi ceux dont les travaux n'ont eu que la persécution pour récompense, je vous ferais voir des gens acharnés à me perdre, du jour que j'ai donné la tragédie d'*Edipe*; une bibliothèque de calomnies ridicules imprimées contre moi; un frère ex-jésuite,¹ que j'avais sauvé du dernier supplice, me payant par des libelles² diffamatoires du service que je lui avais rendu; un homme, plus coupable encore, faisant imprimer mon propre ouvrage du *Siècle de Louis XIV*, avec des notes dans lesquelles la plus crasse ignorance vomit les plus infames impostures;³ un autre qui vend à un libraire quelques chapitres d'une prétendue *Histoire universelle* sous mon nom; le libraire assez avide pour imprimer ce tissu informe de bêtises,⁴ de fausses dates, de faits et de noms estropiés; et enfin, des hommes assez lâches et assez méchants pour m'imputer la publication de cette rapsodie.⁵ Je vous ferais voir la société de ce genre d'hommes inconnu à toute l'antiquité, qui, ne pouvant embrasser une profession honnête, soit de manœuvre, soit de laquais, et sachant malheureusement lire et écrire, se font courtiers⁶ de littérature, vivent de nos ouvrages, volent des manuscrits, les défigurent et les vendent.... J'ajouterais qu'en dernier lieu on a volé une partie des matériaux que j'avais rassemblés dans les archives publiques pour servir à l'*Histoire de la Guerre de 1741*, lorsque j'étais historiographe de France; qu'on a vendu à un libraire de Paris ce fruit de mon travail; qu'on se saisit à l'envi⁷ de mon bien, comme si j'étais déjà mort, et qu'on le dénature pour le mettre à l'encan.⁸ Je vous peindrais l'ingratitude, l'imposture et la rapine me poursuivant depuis quarante ans jusqu'au pied des Alpes, et jusqu'au bord de mon tombeau. Mais que concluerais-je de toutes ces tribulations?⁹ que je ne dois pas me plaindre; que Pope, Descartes, Bayle, Le Camoëns,¹⁰ et cent autres ont essuyé les mêmes injustices,

¹ Il s'agit de l'abbé de Chau-
lieu, poète, mort en 1720.

² Ecrits diffamatoires.

³ Mensonges, tromperies.

⁴ Erreurs grossières.

⁵ *Rapsodie* a ici le sens de
«mauvais ramas de sottises». Chez
les anciens ce mot signifiait des
morceaux détachés des poèmes
d'Homère.

⁶ Ce mot correspondrait au
roumain: «samsari»).

⁷ *A l'envi*, à qui mieux mieux
(en roumain: «pe întrecute»).

⁸ *Mettre à l'encan* ou à l'en-
chère, (en roumain: «a scôte la
mezat»).

⁹ Afflictions, malheurs.

¹⁰ Pope (1688 — 1744), célèbre
poète et philosophe anglais, auteur

et de plus grandes ; que cette destinée est celle de presque tous ceux que l'amour des lettres a trop séduits.

Avouez, en effet, monsieur, que ce sont là de ces petits malheurs particuliers dont à peine la société s'aperçoit. Qu'importe au genre humain que quelques frelons pillent le miel de quelques abeilles ? Les gens de lettres font grand bruit de toutes ces petites querelles ; le reste du monde ou les ignore, ou en rit.

De toutes les amertumes répandues sur la vie humaine, ce sont là les moins funestes. Les épines attachées à la littérature et à un peu de réputation ne sont que des fleurs en comparaison des autres maux qui de tous temps ont inondé la terre. Avouez que ni Cicéron, ni Varron, ni Lucrèce, ni Virgile, ni Horace,¹ n'eurent la moindre part aux proscriptions. Marius était un ignorant. Le barbare Sylla, le crapuleux² Antoine, l'imbécile Lépide,³ lisaient peu Platon et Sophocle⁴ ; et pour ce tyran sans courage, Octave-Cépias, surnommé si lâchement *Auguste*,⁵ il ne fut un détestable assassin que dans les temps où il fut privé de la société des gens de lettres.

Avouez que Pétrarque et Boccace⁶ ne firent pas naître les troubles de l'Italie ; avouez que le badinage de Marot⁷

de l'*Essai sur l'homme*. — Descartes (1596—1650), célèbre philosophe, physicien et géomètre français, auteur du *Discours sur la Méthode*, créateur de la philosophie spiritualiste qui domine toute la littérature grandiose du XVII^e siècle. — Le Camoëns (prononcezinse) (1524—1579), célèbre poète portugais, auteur des *Lusiades*, la seule grande épopée des Portugais.

¹ Cicéron (106—43 av. J.-C.), le plus grand des orateurs romains. — Varron (82—37 av. J.-C.), poète, archéologue, linguiste, appelé le plus savant des Romains. Il a tant écrit, dit Saint Augustin, qu'il serait impossible de lire ses œuvres complètes. — Lucrèce (95—51 av. J.-C.), poète, auteur du poème matérialiste *De natura rerum*. — Virgile (70—1 av. J.-C.), le plus célèbre des poètes latins, auteur de l'*Enéide*, des *Géorgiques*. — Horace (64 av. J.-C.), célèbre auteur d'*Odes*, d'*Épîtres*, de *Satires* et de l'*Art poétique*.

² Le débauché.

³ Lépide a été triumvir avec Antoine et Octave.

⁴ Platon (429—347 av. J.-C.), célèbre philosophe grec, disciple de Socrate et maître d'Aristote. C'est à son nom que se rattache l'axiome suivant : *Amicus Plato, sed magis amica veritas*, qui signifie qu'il ne suffit pas qu'une opinion, qu'une maxime soit recommandée par l'autorité d'un grand nom comme celui de Platon : qu'il faut encore qu'elle soit conforme à la vérité. — Sophocle (495—405 av. J.-C.), célèbre tragique grec, dont il nous reste sept chefs-d'œuvre : *Antigone*, *Electre*, les *Trachiniennes*, *Edipe à Colone*, *Ajax* et *Philoctète*.

⁵ Auguste, premier empereur romain (63—14 av. J.-C.).

⁶ Pétrarque (1304—1374), célèbre poète lyrique italien. — Boccace (1313—1375), poète et écrivain italien, prosateur distingué, auteur du *Décaméron* (recueil de contes).

⁷ Marot (1495 — 1544), poète français qui excella dans l'épître,

n'a pas produit la Saint-Barthélemy,¹ et que la tragédie du *Cid*² ne causa pas les troubles de la Fronde.³ Les grands crimes n'ont guère été commis que par de célèbres ignorants. Ce qui fait et fera toujours de ce monde une vallée de larmes, c'est l'insatiable cupidité et l'imdomptable orgueil des hommes, depuis Thomas Kouli-Kan,⁴ qui ne savait pas lire, jusqu'à un commis de la douane qui ne savait que chiffrer. Les lettres nourrissent l'âme, la rectifient, la consolent, elles vous servent, monsieur, dans le temps que vous écrivez contre elles; vous êtes comme Achille,⁵ qui s'emporte contre la gloire et comme le père Malebranche⁶ dont l'imagination brillante écrivait contre l'imagination.

Si quelqu'un doit se plaindre des lettres, c'est moi, puisque, dans tous les temps et dans tous les lieux, elles ont servi à me persécuter. Mais il faut les aimer malgré l'abus qu'on en fait, comme il faut aimer la société, dont tant d'hommes méchants corrompent les douceurs; comme il faut aimer sa patrie, quelques⁷ injustices qu'on y essuie;⁸ comme il faut aimer et servir l'Être suprême, malgré les superstitions et le fanatisme qui déshonorent si souvent son culte.⁹

M. Chapuis m'apprend que votre santé est bien mauvaise; il faudrait la venir rétablir¹⁰ dans l'air natal, jouir de la liberté, boire avec moi du lait de nos vaches, et brouter nos herbes.¹¹

Je suis très philosophiquement et avec la plus tendre estime, etc.

dans l'épigramme, et dans le *rondeau*.

¹ La nuit du 24 août 1572 où eut lieu à Paris surtout le massacre des Protestants par les Catholiques.

² Première grande tragédie de Corneille, qui est l'avènement de la haute tragédie en France.

³ On a donné le nom de *Fronde* à la guerre civile qui eut lieu en France pendant la minorité de Louis XIV (1643—1653).

⁴ Ce Khan, qui mangeait dans des couverts en bois, faisait annoncer par des hérauts au monde entier toutes les fois qu'il se mettait à table.

⁵ Héros grec qui défait les Troyens.

⁶ Malebranche (1638 — 1715),

métaphysicien français, styliste brillant, auteur de la *Recherche de la vérité*.

⁷ Quelques a ici le sens de *quelque soient* les injustices etc.

⁸ *Essuyer* dans le sens d'*endurer*.

⁹ Comme l'on voit, Voltaire n'a pas été l'athée acharné qu'on a voulu voir en lui.

¹⁰ Aujourd'hui on dirait: *venir la rétablir*. L'emploi du pronom devant le premier verbe est une réminiscence du XVII^e siècle.

¹¹ Voltaire était très hospitalier. Il avait aussi offert sa maison à Diderot (voyez la lettre de celui-ci adressée à Voltaire). D'ailleurs il y accueillait tout ceux des écrivains qui étaient persécutés ou se trouvaient dans la misère.

Un jour, l'Académie de Dijon mit au concours la fameuse question : *Si le progrès des sciences et des arts a contribué à corrompre ou à épurer les mœurs?* Ce fut un éclair dans la vie de Rousseau. Tout ce qui s'agitait dans son esprit de pensées tumultueuses prit une forme concrète; toutes les amertumes de son cœur débordèrent. Il écrivit le *Discours*, dans lequel il démontra avec une éloquence irrésistible que les sciences et les arts ont corrompu les mœurs et la société. Il devint célèbre du jour au lendemain. Le travail qui suivit, *De l'origine et des causes de l'inégalité parmi les hommes* poussa plus loin encore la démonstration de la même thèse avec plus d'apreté et de chaleur éloquente. Ces deux travaux s'appuient l'un sur l'autre, et développent, sous deux aspects différents, une même pensée. Tous les philosophes ne parlaient que de lumières, de progrès et du perfectionnement de la société. Rousseau, lui, condamnait et les sciences et la société. Il regrette la simplicité des peuples primitifs; il préfère l'état sauvage à la civilisation; il hait les progrès accomplis par l'humanité dans le courant des siècles; et condamne le genre humain d'avoir établi la propriété, l'inégalité. Ces idées, nouvelles pour son temps, étonnèrent le public. Voltaire même en fut choqué; il prit en aversion ce *barbare éloquent*, qui faisait la guerre à la civilisation, et lui manifesta hautement son mécontentement.¹

M-me d'Epinay,² grande admiratrice de l'écrivain, fit construire pour lui l'Ermitage, jolie retraite dans la vallée de Montmorency.³ C'est là qu'il écrivit à d'Alembert sa *Lettre sur les spectacles*, où il se déclare ennemi du théâtre, et la *Nouvelle Héloïse* ou *Julie*, roman en forme de lettres, cri douloureux d'un cœur enflammé, qui se voit obligé à mettre un frein à sa passion. Ce roman publié en 1760, eut un succès inouï. A Paris, on se l'arrachait. Toutes les âmes en furent profondément remuées. Néanmoins, comme œuvre d'art, il a de grands défauts : l'intrigue est mal conduite, l'ordonnance défectueuse, les personnages sont presque tous exagérés et prêcheurs.

Brouillé avec sa bienfaitrice, Rousseau quitta l'Ermitage, et vint habiter une maisonnette à Montmorency. C'est dans ce temps qu'il commença à se croire persécuté par tout le monde. Une année après, en 1672, il publia deux ouvrages remarquables, l'un politique et l'autre philosophique, le *Contrat social* et *Emile*. Dans le premier, il posait le principe de la souveraineté du peuple, proclamant une égalité absolue et fondant la société sur un pacte imaginaire. Cet ouvrage, qui renferme quelques erreurs dangereuses à côté de grandes vérités, reste un des monuments les plus considérables du XVIII^e siècle. C'est le livre de l'égalité, comme l'*Esprit des lois*, de Montesquieu, est le livre de la liberté politique. Dans l'*Emile*, Rousseau nous donne un traité d'éducation, conçu dans un but idéal et général. Il savait très bien qu'on ne peut pas changer la société rien qu'en changeant les lois; mais il était convaincu qu'on peut changer l'homme par l'éducation. Il prend donc l'enfant à partir du premier âge et le dirige d'après les plus saines notions morales et sociales. En fait de religion, Rousseau se déclare pour la religion naturelle, celle qui résulte de la nature morale de l'homme. Le chapitre où elle est développée, sous le titre de *Profession de foi du Vicaire savoyard*, est un des mo-

¹ Voyez la lettre admirable, que Voltaire a adressée à cette occasion à Rousseau, qui lui avait envoyé ces *Discours*.

² Mme d'Epinay, femme instru-

ite et distinguée, qui a laissé des *Mémoires* intéressants.

³ Dans le village du même nom, pas loin de Versailles.

numents impérissables de la pensée humaine. Enfin, la dernière partie de l'ouvrage, intitulée *Sophie*, est consacrée à l'éducation de la femme. Tous les grands pédagogues du temps (Bassedow, Pestalozzi, Frœbel) s'inspireront de ce fameux livre, et la pédagogie moderne y a fait et y fera le plus d'emprunts.

Ce livre, que l'immortel Goethe¹ appelle «das Naturevangelium der Erziehung»,² excita contre l'auteur les foudres du clergé et du gouvernement. Rousseau fut condamné à la prison par un arrêt du parlement³ de Paris. Il dut fuir. Réfugié en Suisse, d'où il fut chassé, puis en Angleterre, sa raison se troubla. En 1770 il rentra en France, mais revêtu d'un costume arménien, qui l'exposait à la curiosité publique. Le pouvoir l'y laissait tranquille, et il vécut retiré, écrivant ses *Confessions*, où, avec un art infini, il raconte sa vie, ses misères, ses sentiments, en disant de lui-même, en toute sincérité, tout le bien et tout le mal qu'on en peut dire, révélant ses fautes les plus cachées comme ses plus secrètes pensées.

En 1778, Rousseau accepta une retraite à Ermenonville.⁴ Deux mois après s'y être établi, il mourut subitement, à l'âge de 66 ans. Ses cendres reposent aujourd'hui au Panthéon, en vertu d'un décret de la Convention nationale de 1793.

L'influence des écrits de Rousseau, au point de vue politique, a été immense sur son siècle et l'est encore sur le nôtre. A mesure que la Révolution usait les systèmes et dépassait Montesquieu et Voltaire, Rousseau triomphait. Il a gouverné avec Robespierre.⁵ Depuis un siècle, tous les progrès de la démocratie, égalité, suffrage universel, écrasement des minorités, la guerre à la richesse, à la propriété, toutes les conquêtes, toutes les agitations de la masse qui travaille et qui souffre ont été dans le sens de son œuvre. Le temps a fait justice des nombreuses erreurs que Rousseau a propagées à côté des grandes et immortelles vérités.

D'autre part, en littérature, par la magie de son style pittoresque, par l'éloquence de ses pensées, et par la peinture admirable qu'il a faite de la nature, il occupe une des places les plus importantes parmi les grands écrivains du XVIII^e siècle.

I. LA NOUVELLE HÉLOÏSE ou JULIE.

Le sujet de ce roman est simple. De même qu'Abélard⁶ a aimé Héloïse, Saint-Preux aime Julie d'Etange, son écolière. Julie ne peut épouser un roturier, et sur l'ordre de son père, elle donne sa main à M. de Volmar. Désespéré, Saint-Preux parcourt le monde. Mais Volmar le rappelle et lui offre sa maison et son amitié. Les deux amants se revoient et, bien que tentés, ils ne succombent pas. Julie meurt victime de

¹ Goethe (1749—1832), le plus grand des poètes allemands.

² L'Évangile naturel de l'Éducation.

³ Par une sentence du parlement. Le parlement était alors la cour souveraine de justice.

⁴ Village de l'Oise, pas loin de Paris.

⁵ Robespierre (1758 — 1794),

réigna par la terreur pendant la Convention, établit le culte de la Raison, fit périr beaucoup de victimes et périt lui-même sur l'échafaud.

⁶ Abélard (1079—1142), théologien et philosophe, fameux par sa passion pour Héloïse et pour ses infortunes.

son dévouement maternel, et recommande à Saint-Preux ses enfants et son mari.

On reproche, entre autres, à ce roman si touffu, des répétitions et des digressions qui fatiguent. On y trouve, par exemple, des dissertations sur l'assistance des mendiants, sur l'éducation des enfants, sur les devoirs du père de famille, sur l'économie domestique et sur l'agriculture. On y trouve encore un éloge de la musique italienne, un blâme du duel, un plaidoyer admirable pour et contre le suicide, qui arracha à Voltaire un cri d'admiration. En un mot, il y a un peu trop de philosophie dans ce roman.

1. SUR LE DUEL.

(I-ère partie, lettre LVII.)

Qu'y a-t-il de commun entre la gloire d'égorger un homme et le témoignage d'une âme droite? et quelle prise¹ peut avoir la vaine opinion d'autrui sur l'honneur véritable dont toutes les racines sont au fond du cœur? Quoi! les vertus qu'on a réellement périssent-elles sous les mensonges d'un calomniateur? Les injures d'un homme ivre prouvent-elles qu'on les mérite? et l'honneur du sage serait-il à la merci² du premier brutal qu'il peut rencontrer? Me direz-vous qu'un duel témoigne³ qu'on a du cœur⁴ et que cela suffit pour effacer la honte ou le reproche de tous les autres vices? Je vous demanderai quel honneur peut dicter une pareille décision, et quelle raison peut la justifier. A ce compte,⁵ un fripon n'a qu'à se battre pour cesser d'être un fripon; les discours⁶ d'un menteur deviennent des vérités sitôt qu'ils sont soutenus à la pointe de l'épée; et si l'on vous accusait d'avoir tué un homme, vous en iriez tuer un second pour prouver que cela n'est pas vrai. Ainsi vertu, vice, honneur, infamie, vérité, mensonge, tout peut tirer son être de l'événement d'un combat; une salle d'armes est le siège⁷ de toute justice; il n'y a d'autres droits que la force; d'autre raison que le meurtre; toute la réparation due à ceux qu'on outrage est de les tuer, et toute offense est également⁸ bien lavée dans le sang de l'offenseur ou de l'offensé. Dites, si les loups savaient raisonner, auraient-ils d'autres maximes?...

¹ C'est-à-dire, *influence, action.*

² *Etre à la merci de*, être à la discrétion, à la volonté de quelqu'un.

³ Prouve.

⁴ Dans le sens de *courage.*

⁵ *A ce compte*, à ce point de vue.

⁶ Les paroles.

⁷ La résidence.

⁸ D'une façon égale.

Les plus vaillants hommes de l'antiquité songèrent-ils jamais à venger leurs injures personnelles par des combats particuliers? César envoya-t-il un cartel à Caton, ou Pompée à César, pour tant d'affronts réciproques? et le plus grand capitaine de la Grèce¹ fut-il déshonoré pour s'être laissé menacer du bâton? D'autres temps, d'autres mœurs, je le sais; mais n'y en a-t-il que de bonnes? et n'oserait-on s'enquérir² si les mœurs d'un temps sont celles qu'exige le solide honneur? Non, cet honneur n'est point variable; il ne dépend ni des temps, ni des lieux, ni des préjugés; il ne peut ni passer, ni renaître; il a sa source éternelle dans le cœur de l'homme juste et dans la règle inaltérable de ses devoirs. Si les peuples les plus éclairés, les plus braves, les plus vertueux de la terre n'ont point connu le duel, je dis qu'il n'est pas une institution de l'honneur, mais une mode affreuse et barbare, digne de sa féroce origine. Reste à savoir si, quand il s'agit de sa vie ou de celle d'autrui, l'honnête homme se règle³ sur la mode, et s'il n'y a pas alors plus de vrai courage à la braver qu'à la suivre. Que ferait, à votre avis, celui qui s'y veut asservir, dans les lieux où règne un usage contraire? A Messine ou à Naples, il irait attendre son homme au coin d'une rue et le poignarder par derrière. Cela s'appelle être brave dans ce pays-là: et l'honneur n'y consiste pas à se faire tuer par son ennemi; mais à le tuer lui-même.

Gardez-vous donc de confondre le nom sacré de l'honneur avec ce préjugé féroce qui met toutes les vertus à la pointe d'une épée, et n'est propre qu'à faire de braves scélérats...

Rentrez donc en vous-même,⁴ et considérez s'il vous est permis d'attaquer de propos délibéré⁵ la vie d'un homme, d'exposer la vôtre, pour satisfaire une barbare et dangereuse fantaisie qui n'a nul fondement raisonnable, et si le triste souvenir du sang versé dans une pareille occasion peut cesser de crier vengeance au fond du cœur de celui qui l'a fait couler. Connaissez-vous aucun⁶ crime égal à l'homicide volontaire? et si la base de toutes les vertus est l'humanité,

¹ Thémistocle, à la veille de la fameuse bataille de Salamine.

² S'informer.

³ Se conduit selon la mode.

⁴ Rentrer en soi-même, réfléchir.

⁵ De propos délibéré, avec intention.

⁶ Aucun est pris ici affirmativement et garde son sens primitif de quelque (en roumain: *vre un*). Il en est de même de personne, rien, jamais, etc.

que penserons-nous de l'homme sanguinaire et dépravé qui l'ose¹ attaquer dans la vie de son semblable?... Avez-vous oublié que le citoyen doit sa vie à la patrie, et n'a pas le droit d'en disposer sans le congé² des lois, à plus forte raison³ contre leur défense? Vous n'osez sacrifier le ressentiment⁴ au devoir, à l'estime, à l'amitié, de peur qu'on ne vous accuse de craindre la mort? Pesez les choses, mon bon ami, et vous trouverez bien plus de lâcheté dans la crainte de ce reproche que dans celle de la mort même...

Quand il serait vrai qu'on se fait mépriser en refusant de se battre, quel mépris est le plus à craindre, celui des autres en faisant bien, ou le sien propre en faisant mal? Croyez-moi, celui qui s'estime véritablement lui-même est peu sensible à l'injuste mépris d'autrui, et ne craint que d'en être digne; car le bon et l'honnête ne dépendent point du jugement des hommes, mais de la nature des choses; et quand toute la terre approuverait l'action que vous allez faire, elle n'en serait pas moins honteuse. Mais il est faux qu'à s'en abstenir par vertu l'on se fasse mépriser. L'homme droit, dont toute la vie est sans tache et qui ne donna jamais aucun signe de lâcheté, refusera de souiller⁵ sa main d'un homicide, et n'en sera que plus honoré. Toujours prêt à servir la patrie, à protéger le faible, à remplir les devoirs les plus dangereux, et à défendre, en toute rencontre⁶ juste et honnête, ce qui lui est cher, au prix de son sang, il met dans ses démarches cette inébranlable fermeté qu'on n'a point sans le vrai courage. Dans la sécurité de sa conscience, il marche la tête levée, il ne fuit ni ne cherche son ennemi; on voit aisément qu'il craint moins de mourir que de mal faire, et qu'il redoute le crime et non le péril. Si les vils⁷ préjugés s'élèvent un instant contre lui, tous les jours de son honorable vie sont autant de témoins qui les récuse⁸nt, et dans une conduite si bien liée,⁹ on juge d'une action sur toutes les autres.

Mais savez-vous ce qui rend cette modération si pénible à un homme ordinaire? C'est la difficulté de la soutenir dignement; c'est la nécessité ensuite de ne commettre aucune action blâmable. Car si la crainte de mal faire ne le re-

¹ Pour ose l'attaquer. Réminiscence du XVII^e siècle.

² C'est-à-dire : sans la permission des lois.

³ A plus forte raison, d'autant plus.

⁴ La colère.

⁵ Profaner, salir.

⁶ En toute circonstance.

⁷ Ordinaires, bas.

⁸ Qui les rejettent.

⁹ Réglée.

tient pas dans ce dernier cas, pourquoi l'aurait-elle retenu dans l'autre, où l'on peut supposer un motif plus naturel ? On voit bien alors que ce refus ne vient pas de vertu, mais de lâcheté ; et l'on se moque avec raison d'un scrupule qui ne vient que dans le péril. N'avez-vous point remarqué que les hommes si ombrageux¹ et si prompts à provoquer les autres sont, pour la plupart, de très malhonnêtes gens qui, de peur qu'on n'ose leur montrer ouvertement le mépris qu'on a pour eux, s'efforcent de couvrir de quelques affaires d'honneur l'infamie de leur vie entière ? Mon ami, laissez battre ces gens-là. Rien n'est moins honorable que cet honneur dont ils font si grand bruit ; ce n'est qu'une mode insensée, une fausse imitation de vertu, qui se pare² des plus grands crimes. L'honneur d'un homme n'est point au pouvoir d'un autre : il est en lui-même et non dans l'opinion du peuple ; il ne se défend ni par l'épée ni par le bouclier, mais par une vie intègre et irréprochable, et ce combat vaut bien³ l'autre en fait de courage.

2. CONTRE LE SUICIDE.

(I-ère partie, lettre XXII).

Jeune homme, un aveugle transport⁴ t'égaré : sois plus discret, ne conseille point en demandant conseil : j'ai connu d'autres maux que les tiens. J'ai l'âme ferme ; je suis Anglais.⁵ Je sais mourir ; car je sais vivre, souffrir en homme. J'ai vu la mort de près, et la regarde avec trop d'indifférence pour l'aller chercher.⁶

...Je ne veux te demander qu'une seule chose : toi qui crois Dieu existant, l'âme immortelle et la liberté de l'homme, tu ne penses pas, sans doute, qu'un être intelligent reçoive un corps et soit placé sur la terre au hasard seulement pour vivre, souffrir et mourir ? Il y a bien peut-être à la vie humaine un but, une fin, un objet moral ?

Mais laissons les maximes générales, dont on fait souvent beaucoup de bruit sans jamais en suivre aucune...

Il t'est donc permis, selon toi, de cesser de vivre ? La

¹ Soupçonneux.

² Qui s'orne.

³ A la même valeur, est aussi convenable que.

⁴ Violence, colère.

⁵ Volmar, l'auteur de cette lettre et mari de Julie, était Anglais.

⁶ Aujourd'hui on dirait plutôt : pour aller le chercher.

preuve en est singulière,¹ c'est que tu as envie de mourir. Voilà certes un argument fort commode pour les scélérats ; ils doivent être bien obligés des armes que tu leur fournis ; il n'y aura plus de forfaits² qu'ils ne justifient par la tentation de les commettre ; et dès que la violence de la passion l'emportera sur³ l'horreur du crime, dans le désir de mal faire ils en trouveront aussi le droit.

Il t'est donc permis de cesser de vivre ? Je voudrais bien savoir si tu as commencé. Quoi ! fus-tu placé sur la terre pour n'y rien faire ! Le ciel ne t'imposa-t-il point avec la vie une tâche pour la remplir ? Si tu as fait ta journée avant le soir, repose-toi le reste du jour, tu le peux ; mais voyons ton ouvrage. Quelle réponse tiens-tu prête au juge suprême qui te demandera compte de ton temps ? Parle, que lui diras-tu ?... Malheureux ! trouve-moi ce juste qui se vante d'avoir vécu, que j'apprenne de lui comment il faut avoir porté⁴ la vie pour être en droit de la quitter.

Tu comptes les maux de l'humanité ; tu ne rougis pas d'épuiser les lieux communs⁵ cent fois rabattus,⁶ et tu dis, La vie est un mal. Mais regarde, cherche dans l'ordre des choses si tu y trouves quelques biens qui ne soient point mêlés de maux. Est-ce donc à dire qu'il n'y ait aucun bien dans l'univers et peux-tu confondre ce qui est mal par sa nature avec ce qui ne souffre le mal que par accident ?⁷ Tu l'as dit toi-même, la vie passive de l'homme n'est rien, et ne regarde qu'un corps dont il sera bientôt délivré ;⁸ mais sa vie active et morale, qui doit influencer sur tout son être, consiste dans l'exercice de sa volonté. La vie est un mal pour le méchant qui prospère, et un bien pour l'honnête homme infortuné ;⁹ car ce n'est pas une modification passagère, mais son rapport avec son objet, qui la rend bonne ou mauvaise...

Tu t'ennuies de vivre, et tu dis, La vie est un mal. Tôt ou tard tu seras consolé, et tu diras, La vie est un bien. Tu diras plus vrai sans mieux raisonner ; car rien n'aura changé que toi. Change donc dès aujourd'hui ; et puisque c'est dans la mauvaise disposition de ton âme qu'est tout le mal, corrige tes affections dérégées,¹⁰ et ne brûle pas ta maison pour n'avoir pas la peine¹¹ de la ranger.

¹ Bizarre.

² Crimes détestables, énormes.

³ L'emporter sur, avoir la supériorité sur quelqu'un, le vaincre.

⁴ C'est-à-dire : supporté.

⁵ On entend par *lieux communs* les idées générales, communes.

⁶ Souvent répétées ou employées.

⁷ Par hasard.

⁸ Libéré.

⁹ Malheureux.

¹⁰ Débauchées, sans frein.

¹¹ Pour ne pas te donner la peine.

Je souffre, me dis-tu; dépend-il¹ de moi de ne plus souffrir? D'abord c'est changer l'état de la question; car il ne s'agit pas de savoir si tu souffres, mais c'est un mal pour toi de vivre. Passons. Tu souffres, tu dois chercher à ne plus souffrir. Voyons s'il est besoin de mourir pour cela.

Considère un moment le progrès naturel des maux de l'âme directement opposé au progrès des maux du corps, comme les deux substances sont opposées par leur nature. Ceux-ci s'invétèrent,² s'empirent,³ vieillissent et détruisent enfin cette machine mortelle. Les autres, au contraire, altérations⁴ externes et passagères d'un être immortel et simple, s'effacent insensiblement et le laissent dans sa forme originelle⁵ que rien ne saurait⁶ changer. La tristesse, l'ennui, les regrets, le désespoir, sont des douleurs plus durables qui ne s'enracinent jamais dans l'âme; et l'expérience dément toujours ce sentiment d'amertume qui nous fait regarder nos peines comme éternelles. Je dirai plus, je ne puis croire que les vices qui nous corrompent nous soient plus inhérents que nos chagrins; non seulement je pense qu'ils périssent avec le corps qui les occasionne, mais je ne doute pas qu'une plus longue vie ne pût suffire pour corriger les hommes, et que plusieurs siècles de jeunesse ne nous apprissent qu'ils n'y a rien de meilleur que la vertu.

Quoi qu'il en soit, puisque la plupart de nos maux physiques ne font qu'augmenter sans cesse, de violentes douleurs du corps, quand elles sont incurables, peuvent autoriser un homme à disposer de lui; car toutes ses facultés étant aliénées⁷ par la douleur, et le mal étant sans remède, il n'a plus l'usage ni de sa volonté ni de sa raison: il cesse d'être homme avant de mourir, et ne fait, en s'ôtant la vie, qu'achever de quitter un corps qui l'embarrasse et où son âme n'est déjà plus.

Mais il n'en est pas ainsi des douleurs de l'âme, qui, pour vives qu'elles soient,⁸ portent toujours leur remède avec elles. En effet, qu'est-ce qui rend un mal quelconque intolérable? c'est sa durée. Les opérations de la chirurgie sont communément⁹ beaucoup plus cruelles que les souffrances

¹ Prononcez: *dépend-il*.

² Vieillissent.

³ Deviennent pires.

⁴ Modifications.

⁵ *Originelle*, primitive. Ne pas confondre avec *originale*.

⁶ *Saurait* dans le sens de *pourrait*.

⁷ Rendues folles.

⁸ C'est-à-dire: *quelque vives qu'elles soient* (en roumain: «*ori cât de vii ar fi*»).

⁹ Ordinairement, habituellement.

qu'elles guérissent, mais la douleur du mal est permanente, celle de l'opération passagère, et l'on préfère celle-ci. Qu'est-il donc besoin d'opération pour des douleurs qu'éteint leur propre durée, qui seule les rendrait insupportables? Est-il raisonnable d'appliquer d'aussi violents remèdes aux maux qui s'effacent deux-mêmes? Pour qui¹ fait cas de la constance et n'estime les ans² que le peu qu'ils valent, de deux moyens de se délivrer des mêmes souffrances, lequel doit être préféré de la mort ou du temps?³ Attends, et tu seras guéri. Que demandes-tu davantage?

Ah! c'est ce qui redouble mes peines⁴ de songer qu'elles finiront? Vain sophisme de la douleur: bon mot sans raison, sans justesse, et peut-être sans bonne foi. Quel absurde motif de désespoir que l'espoir de terminer sa misère!⁵ Même en supposant ce bizarre sentiment, qui n'aimerait mieux aigrir un moment la douleur présente par l'assurance de la voir finir, comme on sacrifie une plaie pour la faire cicatriser? et quand la douleur aurait un charme qui nous ferait aimer à souffrir, s'en priver en s'ôtant la vie n'est-ce pas faire à l'instant même tout ce qu'on craint de l'avenir?

Penses-y⁶ bien, jeune homme; que sont dix, vingt, trente ans, pour un être immortel? La peine et le plaisir passent comme une ombre; la vie s'écoule en un instant, elle n'est rien par elle-même, son prix dépend de son emploi. Le bien seul qu'on a fait demeure, et c'est par lui qu'elle est quelque chose.

Ne dis donc plus que c'est un mal pour toi de vivre, puisqu'il dépend de toi seul que ce soit un bien, et que si c'est un mal d'avoir vécu, c'est une raison de plus pour vivre encore. Ne dis pas non plus qu'il t'est permis de mourir, car autant vaudrait dire qu'il t'est permis de n'être pas homme, qu'il t'est permis de te révolter contre l'auteur de ton être, et de tromper ta destination. Mais en ajoutant que ta mort ne fait de mal à personne, songes-tu que c'est à ton ami que tu l'oses dire?....

¹ C'est-à-dire: pour *celui* qui fait cas.

² C'est-à-dire: le *nombre des* ans.

³ Quand il s'agit de marquer la préférence entre deux personnes ou choses, on répète la préposition de devant chacune d'elles.

⁴ Nos douleurs.

⁵ Son malheur.

⁶ Les verbes de la 1^{re} conjugaison, à la 2^e personne de l'impératif, ne gardent pas la lettre *s*. Cet *s* reparait pourtant devant *y* et *en*. (*Vas-y, chantes-en* une partie).

Tu parles des devoirs du magistrat et du père de famille, et parce qu'ils ne te sont pas imposés, tu te crois affranchi¹ de tout et la société à qui tu dois ta conservation, tes talents, tes lumières; la patrie à qui tu appartiens, les malheureux qui ont besoin de toi, ne leur dois-tu rien? O! l'exact dénombrement² que tu fais! parmi les devoirs que tu comptes, tu n'oublies que ceux d'homme et de citoyen. Où est ce vertueux patriote qui refuse de vendre son sang à un prince étranger parce qu'il ne doit le verser que pour son pays, et qui veut maintenant le répandre en désespéré contre l'expresse défense des lois? Les lois, les lois, jeune homme! le sage les méprise-t-il? Socrate innocent, par respect pour elles, ne voulut pas sortir de prison;³ tu ne balances⁴ point à les violer pour sortir injustement de la vie, et tu demandes, Quel mal fais-je?

Tu veux t'autoriser⁵ par des exemples; tu m'oses nommer des Romains! Toi, des Romains! il t'appartient bien d'oser prononcer ses noms illustres! Dis-moi, Brutus⁶ mourut-il en amant désespéré? et Caton⁷ déchira-t-il ses entrailles pour sa maîtresse? Homme petit et faible, qu'y a-t-il entre Caton et toi? montre-moi la mesure commune de cette âme sublime et de la tienne. Téméraire, ah! tais-toi. Je crains de profaner son nom par son apologie.⁸ A ce nom saint et auguste, tout ami de la vertu doit mettre le front dans la poussière, et honorer en silence la mémoire du plus grand des hommes.

Que⁹ les exemples sont mal choisis! et que tu juges bassement des¹⁰ Romains, si tu penses qu'ils se crussent en droit de s'ôter la vie aussitôt qu'elle leur était à charge! Regarde les beaux temps de la République, et cherche si tu y verras un seul citoyen vertueux se délivrer ainsi du poids de ses devoirs, même après les plus cruelles infor-

¹ Libéré, délivré.

² Calcul.

³ Il a préféré boire la ciguë, à laquelle on l'avait condamné. Le grand mérite de cet illustre philosophe (468—339 av. J.-C.) est d'avoir conclu que la seule connaissance nécessaire à l'homme est celle de ses devoirs.

⁴ Tu n'hésites point.

⁵ Tu veux t'appuyer sur des exemples.

⁶ Brutus (86 — 42) av. J. C.),

poursuivi par Antoine et Octave, et désespérant du salut de la République, se jeta sur une épée que lui tendit un de ses amis.

⁷ Caton d'Utique (95—46 av. J.-C.), le défenseur de la liberté contre César; il se perça de son épée après la défaite du Thapsus.

⁸ *Apologie*, discours ou écrit justificatif et laudatif.

⁹ Combien.

¹⁰ Avec bassesse.

tunes. Régulus¹ retournant à Carthage prévint-il² par sa mort les tourments qui l'attendaient? Que n'eût point donné Posthumius³ pour que cette ressource lui fût permise aux Fourches Caudines? Quel effort de courage le sénat même n'admira-t-il pas dans le consul Varron⁴ pour avoir pu survivre à sa défaite. Par quelle raison tant de généraux se laissèrent-ils volontairement livrer aux ennemis, eux à qui l'ignominie était si cruelle, et à qui il en coûtait si peu de mourir?⁵ C'est qu'ils devaient à la patrie leur sang, leur vie et leurs derniers soupirs, et que la honte ni les revers⁶ ne les pouvaient détourner de ce devoir sacré. Mais quand les lois furent anéanties, et que l'état fut en proie à des tyrans, les citoyens reprirent leur liberté naturelle et leurs droits sur eux-mêmes. Quand Rome ne fut plus, il fut permis à des Romains de cesser d'être: ils avaient rempli leurs fonctions sur la terre; ils n'avaient plus de patrie; ils étaient en droit de disposer d'eux, et de rendre à eux-mêmes la liberté qu'ils ne pouvaient plus rendre à leur pays. Après avoir employé leur vie à servir Rome expirante et à combattre pour les lois, ils moururent vertueux et grands comme ils avaient vécu; et leur mort fut encore un tribut à la gloire du nom romain afin qu'on ne vît dans aucun d'eux le spectacle indigne de vrais citoyens servant un usurpateur.

Mais toi, qui es-tu? qu'as-tu fait? Crois-tu t'excuser sur ton obscurité?⁷ ta faiblesse t'exempte-t-elle⁸ de tes devoirs? et pour n'avoir ni nom ni rang dans ta patrie, en es-tu moins soumis à ses lois? Il te sied bien d'oser parler de mourir, tandis que tu dois l'usage de ta vie à tes semblables. Apprends qu'une mort telle que tu la médites est honteuse et furtive; c'est un vol fait au genre humain. Avant de la quitter, rends-lui ce qu'il a fait pour toi. Mais je ne tiens à rien... je suis inutile au monde... Philosophe d'un jour! ignores-tu que tu ne saurais⁹ faire un pas sur la terre sans y trouver quelque devoir à remplir; et que tout homme est utile à l'humanité par cela seul qu'il existe?

¹ Régulus, consul en 267 et 256 av. J. C.; il fut un des plus sublimes patriotes.

² Evita-t-il.

³ Posthumius subit avec son armée le terrible affront des Fourches-Caudines, pendant la guerre contre les Samnites.

⁴ Le consul Varron qui avait

livré et perdu la bataille de Cannes contre Annibal en 216 av. J.-C.

⁵ Les généraux commandants à Capoue pendant les guerres puniques.

⁶ Ni les malheurs.

⁷ Ton peu de mérite.

⁸ Exempter, affranchir, libérer.

⁹ Dans le sens de *pourrait*.

Ecoute-moi, jeune insensé : tu m'es cher, j'ai pitié de tes erreurs. S'il te reste au fond du cœur le moindre sentiment de vertu, viens, que je t'apprenne à aimer la vie. Chaque fois que tu seras tenté d'en sortir, dis en toi-même : « Que je fasse encore une bonne action avant de mourir. » Puis va chercher quelque indigent¹ à secourir, quelque infortuné² à consoler, quelque opprimé à défendre... Si cette considération te retient aujourd'hui, elle te retiendra encore demain, après-demain, toute ta vie. Si elle ne te retiens pas, meurs : tu n'es qu'un méchant.

II. LE CONTRAT SOCIAL.

(1762).

Montesquieu n'a parlé que des lois positives. Il fallait aller à la source même des lois, remonter à cette première convention expresse ou tacite qui lie toutes les sociétés. Le *Contrat social* est comme le portique et le premier chapitre de l'*Esprit des lois*. En voici d'ailleurs le contenu :

Livre I^{er}. Chap. 1. Sujet du premier livre. Chap. 2. Des premières sociétés. Chap. 3. Du droit du plus fort. Chap. 4. De l'esclavage. Chap. 5. Qu'il faut toujours remonter à une première convention. Chap. 6. Du pacte social. Chap. 7. Du souverain. Chap. 8. De l'état civil. Chap. 9. Du domaine réel.—Livre II. Chap. 1 et 2. Que la souveraineté est inaliénable et indivisible. Chap. 3. Que la volonté générale peut errer. Chap. 4. Des bornes du pouvoir souverain. Chap. 5. Du droit de vie et de mort. Chap. 6. De la loi. Chap. 7. Du législateur. Chap. 8, 9 et 10. Du peuple. Chap. 11. Des divers systèmes de législations. Chap. 12. Divisions des lois.—Livre III. Chap. 1. Du gouvernement en général. Chap. 2. Du principe qui constitue les diverses formes du gouvernement. Chap. 3. Division des gouvernements. Chap. 4. De la démocratie. Chap. 5. De l'aristocratie. Chap. 6. De la monarchie. Chap. 7. Des gouvernements mixtes. Chap. 8. Que toute forme de gouvernement n'est pas propre à tout pays. Chap. 9. Des signes d'un bon gouvernement. Chap. 10. De l'abus du gouvernement et de sa pente à dégénérer. Chap. 11. De la mort du corps politique. Chap. 12, 13 et 14. Comment se maintient l'autorité souveraine. Chap. 15. Des députés ou représentants. Chap. 16. Que l'institution du gouvernement n'est point un contrat. Chap. 17. De l'institution du gouvernement. Chap. 18. Moyens de prévenir les usurpations du gouvernement.—Livre IV. Chap. 1. Que la volonté générale est indestructible. Chap. 2. Des suffrages. Chap. 3. Des élections. Chap. 4. Des comices romains. Chap. 5. Du tribunat. Chap. 6. De la dictature. Chap. 7. De la censure. Chap. 8. De la religion civile. Chap. 9. Conclusion.

¹ Pauvre, nécessiteux.

² Malheureux.

1. DU PACTE SOCIAL.

(Livre I, chap. 6).

Je suppose les hommes parvenus à ce point où les obstacles qui nuisent à leur conservation dans l'état de nature¹ l'emportent² par leur résistance sur les forces que chaque individu peut employer pour se maintenir dans cet état. Alors cet état primitif ne peut plus subsister, et le genre humain périrait s'il ne changeait sa manière d'être.

Or, comme les hommes ne peuvent engendrer³ de nouvelles forces, mais seulement nuire et diriger celles qui existent, ils n'ont plus d'autre moyen pour se conserver, que de former, par agrégation, une somme de forces qui puisse l'emporter sur la résistance, de les mettre en jeu⁴ par un seul mobile, et de les faire agir de concert.⁵

Cette somme de forces ne peut naître que du concours de plusieurs ; mais la force et la liberté de chaque homme étant les premiers instruments de sa conservation, comment les engagera-t-il sans se nuire, sans négliger les soins qu'il se doit ? Cette difficulté, ramenée à mon sujet, peut s'énoncer en ces termes :

« Trouver une forme d'association qui défende et protège de toute la force commune la personne et le bien de chaque associé, et par laquelle chacun, s'unissant à tous, n'obéisse pourtant qu'à lui-même, et reste aussi libre qu'auparavant. » Tel est le problème fondamental dont le Contrat social donne la solution.

Les clauses de ce contrat sont tellement déterminées par la nature de l'acte, que la moindre modification les rendrait vaines et de nul effet ; en sorte que, bien qu'elles n'aient peut-être jamais été formellement énoncées, elles sont partout les mêmes, partout tacitement admises et reconnues, jusqu'à ce que, le pacte social étant violé, chacun rentre alors dans ses premiers droits et reprenne sa liberté naturelle en perdant la liberté conventionnelle pour laquelle il y renonça.

Ces clauses, bien entendues, se réduisent toutes à une seule, savoir :⁶ l'aliénation⁷ totale de chaque associé avec tous ses droits à toute la communauté ; car, premièrement,

¹ C'est-à-dire : l'état primitif.

² L'emporter sur, avoir la supériorité sur, triompher sur.

³ Créer, faire naître.

⁴ Mettre en action.

⁵ De concert, avec ensemble.

⁶ Savoir ou à savoir, c'est-à-dire.

⁷ La cession.

chacun se donnant tout entier, la condition est égale pour tous, nul n'a intérêt de la rendre onéreuse aux autres.

De plus, l'aliénation se faisant sans réserve, l'union est aussi parfaite qu'elle peut l'être, et nul associé n'a plus rien à réclamer : car, s'il restait quelques droits aux particuliers, comme il n'y aurait aucun supérieur commun qui pût prononcer entre eux et le public, chacun, étant en quelque point son propre juge, prétendrait bientôt l'être en tout ; l'état de nature subsisterait, et l'association deviendrait nécessairement tyrannique ou vaine.

Enfin, chacun se donnant à tous ne se donne à personne ; et, comme il n'y a pas un associé sur lequel on n'acquière¹ le même droit qu'on lui cède sur soi, on gagne l'équivalent de tout ce qu'on perd, et plus de force pour conserver ce qu'on a.

Si donc on écarte du pacte social ce qui n'est pas de son essence, on trouvera qu'il se réduit aux termes suivants : «Chacun de nous met en commun sa personne et toute sa puissance sous la suprême direction de la volonté générale, et nous recevons en corps chaque membre comme partie indivisible du tout.»²

A l'instant, au lieu de la personne particulière de chaque contractant, cet acte d'association produit un corps moral et collectif, composé d'autant de membres que l'assemblée a de voix, lequel reçoit de ce même acte son unité, son *moi* commun, sa vie et sa volonté. Cette personne publique, qui se forme ainsi par l'union de toutes les autres, prenait autrefois le nom de *cité* , et prend maintenant celui de *république* , ou de *corps politique* , lequel est appelé par ses membres *état* , quand il est passif ; *souverain* , quand il est actif ; *puissance* , en le comparant à ses semblables. A l'égard des associés, ils prennent, collectivement le nom de *peuple* , et s'appellent en particulier *citoyens* , comme participants à l'autorité souveraine, et *sujets* , comme soumis aux lois de l'Etat. Mais ces termes se confondent souvent et se prennent l'un pour l'autre ; il suffit de les savoir distinguer quand ils sont employés dans toute leur précision.

2. DE LA LOI.

(Livre II, chap 6.)

Par le pacte social, nous avons donné l'existence et la vie au corps politique ; il s'agit maintenant de lui donner

¹ *Acquérir*, obtenir.

² C'est là l'idée principale qui

sert de fondement à toutes les théories de Rousseau.

le mouvement et la volonté par la législation. Car l'acte primitif par lequel ce corps se forme et s'unit ne détermine rien encore de ce qu'il doit faire pour se conserver.

Ce qui est bien et conforme à l'ordre est tel par la nature des choses et indépendamment des conventions humaines. Toute justice vient de Dieu, lui seul en est la source; mais si nous savions la recevoir de si haut, nous n'aurions besoin ni de gouvernement ni de lois. Sans doute il est¹ une justice universelle, émanée de la raison seule; mais cette justice, pour être admise entre nous, doit être réciproque. A considérer humainement les choses, faute de² sanction naturelle, les lois de la justice sont vaines parmi les hommes; elles ne font que le bien du méchant et le mal du juste, quand celui-ci les observe avec tout le monde, sans que personne les observe avec lui. Il faut donc des conventions pour unir les droits aux devoirs et ramener la justice à son objet. Dans l'état de nature, où tout est commun, je ne dois rien à ceux à qui je n'ai rien promis; je ne reconnais pour être à autrui que ce qui m'est inutile. Il n'en est pas ainsi dans l'état civil, où tous les droits sont fixés par la loi.

Mais qu'est-ce donc enfin qu'une loi? Tant qu'on se contentera de n'attacher à ce mot que des idées métaphysiques, on continuera de raisonner sans s'entendre; et quand on aura dit ce que c'est qu'une loi de la nature, on n'en saura pas mieux ce que c'est qu'une loi de l'Etat.

J'ai déjà dit qu'il n'y avait point de volonté générale sur un objet particulier. En effet, cet objet particulier est dans l'Etat ou hors de l'Etat: une volonté qui lui est étrangère n'est point générale par rapport à lui, et si cet objet est dans l'Etat, il en fait partie; alors il se forme entre le tout et sa partie une relation qui en fait deux êtres séparés, dont la partie est l'un, et le tout moins cette même partie est l'autre. Mais le tout moins une partie n'est point le tout, et tant que ce rapport subsiste, il n'y a plus de tout, mais deux parties inégales; d'où il suit que la volonté de l'une n'est pas non plus générale par rapport à l'autre.

Mais quand tout le peuple statue sur tout le peuple, il ne considère que lui-même; et s'il se forme alors un rapport, c'est de l'objet entier sous un point de vue à l'objet entier sous un autre point de vue, sans aucune division du tout. Alors, la matière sur laquelle on statue est générale

¹ L'impersonnel *il est* a la valeur de: *il y a, il existe.*

² *Faute de*, en l'absence de, comme il n'y a pas de.

comme la volonté qui statue. C'est cet acte que j'appelle une loi.

Quand je dis que l'objet des lois est toujours général, j'entends que la loi considère les sujets en corps en les actions comme abstraites, jamais un homme comme individu, ni une action particulière. Ainsi, la loi peut bien statuer qu'il y aura des privilèges, mais elle n'en peut donner nommément¹ à personne; la loi peut faire plusieurs classes de citoyens, assigner même les qualités qui donneront droit à ces classes, mais elle ne peut nommer tels et tels pour y être admis; elle peut établir un gouvernement royal et une succession héréditaire, mais elle ne peut élire un roi ni nommer une famille royale: en un mot, toute fonction qui se rapporte à un objet individuel n'appartient point à la puissance législative.

Sur cette idée, on voit à l'instant qu'il ne faut plus demander à qui il appartient de faire des lois, puisqu'elles sont des actes de la volonté générale; ni si le prince est au-dessus des lois, puisqu'il est membre de l'Etat, ni si la loi peut être injuste, puisque nul n'est injuste envers lui-même; ni comment on est libre et soumis aux lois, puisqu'elles ne sont que des registres de nos volontés.

On voit encore que la loi réunissant l'universalité de la volonté et celle de l'objet, ce qu'un homme, quel qu'il puisse être, ordonne de son chef² n'est point une loi; ce qu'ordonne même le souverain sur un objet particulier n'est pas non plus une loi, mais un décret; ni un acte de souveraineté, mais de magistrature....

Les lois ne sont proprement que les conditions de l'association civile. Le peuple soumis aux lois en doit être l'auteur: il n'appartient qu'à ceux qui s'associent de régler les conditions de la société; mais comment les régleront-ils? Sera-ce d'un commun accord, par une inspiration sublime? Le corps politique est-il un organe pour énoncer ses volontés? Qui lui donnera la prévoyance nécessaire pour en former les actes et les publier d'avance, ou comment les prononcera-t-il au moment du besoin? Comment une multitude aveugle, qui souvent ne sait ce qu'elle veut parce qu'elle sait rarement ce qui lui est bon, exécuterait-elle d'elle-même une entreprise aussi grande, aussi difficile, qu'un système de législation? De lui-même, le peuple veut toujours le

¹ *Nommément*, d'une manière spéciale.

² *De son chef*, de son propre autorité.

bien ; mais, de lui-même, il ne le voit pas toujours. La volonté générale est toujours droite; mais le jugement qui la guide n'est pas toujours éclairé. Il faut lui faire voir les objets tels qu'ils doivent lui paraître; lui montrer le bon chemin qu'elle cherche, la garantir de la séduction des volontés particulières, rapprocher à ses yeux les lieux et les temps, balancer l'attrait des avantages présents et sensibles, par le danger des maux éloignés et cachés. Les particuliers, voient le bien qu'ils rejettent, le public veut le bien qu'il ne voit pas. Tous ont également besoin de guides; il faut obliger les uns à conformer leurs volontés à leur raison; il faut apprendre au peuple à connaître ce qu'il veut. Alors, des lumières publiques résulte l'union de l'entendement et de la volonté dans le corps social; de là, l'exact concours¹ des parties, et enfin la plus grande force du tout. Voilà d'où naît la nécessité d'un législateur.

III. EMILE ou DE L'ÉDUCATION.

(1762).

Cet ouvrage se divise en cinq livres. Les quatre premiers sont consacrés à l'éducation de l'élève idéal de Rousseau : depuis sa naissance jusqu'à l'âge de cinq ans, de cinq à douze ans, de douze à quinze ans, de quinze à vingt ans.—Jusqu'à l'âge de cinq ans, l'enfant reste aux soins de sa mère, qui doit l'allaiter elle-même et conduire ses premiers pas. Puis il passe aux mains du père. Mais, comme celui-ci doit vaquer à ses affaires, il confie cette tâche à un gouverneur.—Emile a cinq ans. Il reste dans l'état de nature et ne reçoit aucune espèce de leçon théorique; il s'instruit de lui-même, par l'expérience, par des exemples; il n'apprend rien par cœur; on lui enseigne à lire, mais il ne lira pas. Il exerce librement son corps, sa voix, ses jambes: il est toujours en mouvement. Plus il sera fort, plus il deviendra judicieux.—Emile a douze ans. Le temps des études est venu pour lui; mais, comme auparavant, il apprend des choses et non des mots: il ne lit qu'un seul livre: *Robinson Crusoé*. C'est par la pratique qu'il s'assimile des connaissances; il parcourt les ateliers, il apprend même un métier. Il sait peu, mais il sait bien; il a l'esprit ouvert; il est laborieux, il pourrait gagner sa vie; il ne compte que sur lui seul.—Emile a quinze ans. C'est l'époque de l'adolescence, des passions naissantes. Il faut guider sa sensibilité, lui mettre dans la main de bons livres et surtout Plutarque; ² exciter chez lui la pitié, la reconnaissance, la bienveillance. C'est alors que son gouverneur lui enseigne l'existence de Dieu et la religion naturelle, et qu'il s'efforce de lui calmer les sens par une occupation qui le passionne et le prene

¹ L'exacte collaboration.

² Voyez page 70, note 5.

tout entier; il le rend sensible aux beautés de l'éloquence et de la poésie, lui fait lire Démosthène l'orateur et Cicéron l'avocat,¹ et enfin il lui montre les «égouts» de la fausse littérature contemporaine. A vingt ans il lui cherche une compagne et la trouve au fond d'une province.—Le cinquième et dernier livre, intitulé *Sophie*, traite de l'éducation de la jeune fille.

NÉCESSITÉ D'APPRENDRE UN MÉTIER.

(*Livre III*).

L'homme et le citoyen, quel qu'il soit, n'a d'autre bien à mettre dans la société que lui-même, tous ses autres biens y sont malgré lui²; et quand un homme est riche, ou il ne jouit pas de sa richesse, ou le public en jouit aussi. Dans le premier cas il vole aux autres ce dont il se prive; et dans le second il ne leur donne rien. Ainsi la dette sociale lui reste tout entière tant qu'il ne paie que de son bien. Mais mon père, en le gagnant, a servi la société.... Soit; il a payé sa dette, mais non pas la vôtre. Vous devez plus aux autres que si vous fussiez né sans bien, puisque vous êtes né favorisé. Il n'est point juste que ce qu'un homme a fait pour la société en décharge un autre de ce qu'il lui doit; car chacun, se devant tout entier, ne peut payer que pour lui, et nul père ne peut transmettre à son fils le droit d'être inutile à ses semblables: or c'est pourtant ce qu'il fait, selon vous, en lui transmettant ses richesses, qui sont la preuve et le prix³ du travail. Celui qui mange dans l'oisiveté⁴ ce qu'il n'a pas gagné lui-même, le vole: et un rentier que l'état paie pour ne rien faire ne diffère guère, à mes yeux, d'un brigand qui vit aux dépens des passants. Hors de la société, l'homme isolé, ne devant rien à personne, a droit de vivre comme il lui plaît; mais dans la société, où il vit nécessairement aux dépens des autres il leur doit en travail le prix de son entretien; cela est sans exception. Travailler est donc un devoir indispensable à l'homme social. Riche ou pauvre, puissant ou faible, tout citoyen oisif est un fripon.

Or, de toutes les occupations qui peuvent fournir la subsistance à l'homme, celle qui le rapproche le plus de l'état

¹ Démosthène (385—322 av. J.-C.), le plus grand des orateurs grecs, qui prononça les fameuses *Philippiques* et les *Olynthiennes*. Cicéron (107—43 av. J.-C.), le plus

célèbre des orateurs et des avocats romains.

² Sans sa volonté.

³ La récompense.

⁴ La paresse.

de nature est le travail des mains : de toutes les conditions la plus indépendante de la fortune¹ et des hommes est celle de l'artisan.² L'artisan ne dépend que de son travail ; il est libre, aussi libre que le laboureur est esclave ; car celui-ci tient à son champ, dont la récolte est à la discrétion d'autrui. L'ennemi, le prince, un voisin puissant, un procès, lui peut enlever ce champ ; par ce champ on peut le vexer en mille manières : mais par tout où l'on veut vexer l'artisan, son bagage est bientôt fait ;³ il emporte⁴ ses bras et s'en va. Toutefois l'agriculture est le premier métier de l'homme : c'est le plus honnête, le plus utile, et par conséquent le plus noble qu'il puisse exercer. Je ne dis pas à Emile, Apprends l'agriculture ; il la sait. Tous les travaux rustiques lui sont familiers ; c'est par eux qu'il a commencé ; c'est à eux qu'il revient sans cesse. Je lui dis donc, Cultive l'héritage de tes pères. Mais si tu perds cet héritage, ou si tu n'en as point, que faire ? Apprends un métier.

Un métier à mon fils ! mon fils artisan ! Monsieur, y pensez-vous ? J'y pense mieux que vous, madame, qui voulez le réduire à ne pouvoir jamais être qu'un lord, un marquis, un prince, et peut-être un jour moins que rien : moi, je lui veux donner un rang qu'il ne puisse perdre ; un rang qui l'honore dans tous les temps, je veux l'élever à l'état d'homme ; et, quoi que vous en puissiez dire, il aura moins d'égaux à ce titre⁵ qu'à tous ceux qu'il tiendra de vous.

La lettre tue, et l'esprit vivifie. Il s'agit moins d'apprendre un métier pour savoir un métier, que pour vaincre les préjugés qui le méprisent. Vous ne serez jamais réduit à travailler pour vivre. Eh ! tant pis, tant pis pour vous ! Mais n'importe ; ne travaillez point par nécessité, travaillez par gloire. Abaissez-vous à l'état d'artisan pour être au-dessus du vôtre. Pour vous soumettre la fortune et les choses, commencez par vous en rendre indépendant. Pour régner par l'opinion, commencez par régner sur elle.

Souvenez-vous que ce n'est point un talent que je vous demande ; c'est un métier, un vrai métier, un art purement mécanique, où les mains travaillent plus que la tête, et qui ne mène point à la fortune, mais avec lequel on peut s'en passer.⁶ Dans des maisons fort au-dessus du danger de manquer de pain,⁷ j'ai vu des pères pousser la prévoyance

¹ De la chance.

² Celui qui a un métier.

³ C'est-à-dire : il est toujours prêt à partir.

⁴ Il prend avec lui.

⁵ En cette qualité.

⁶ S'en priver.

⁷ De ne pas avoir de pain.

jusqu'à joindre¹ au soin d'instruire leurs enfants celui de les pourvoir² de connaissances dont, à tout événement, ils pussent tirer parti pour vivre. Ces pères prévoyants croient beaucoup faire; ils ne font rien, parce que les ressources qu'ils pensent ménager à leurs enfants dépendent de cette même fortune au-dessus de laquelle ils les veulent mettre. En sorte qu'avec tous ces beaux talents, si celui qui les a ne se trouve dans des circonstances favorables pour en faire usage, il périra de misère comme s'il n'en avait aucun.

Dès qu'il est question de manège,³ et d'intrigues, autant vaut⁴ les employer à se maintenir dans l'abondance qu'à regagner, du sein de la misère, de quoi remonter⁵ à son premier état. Si vous cultivez des arts dont le succès tient à la réputation de l'artiste; si vous vous rendez propre⁶ à des emplois⁷ qu'on n'obtient que par le labeur, que vous servira tout cela, quand, justement dégoûté du monde, vous dédaignerez⁸ les moyens sans lesquels on n'y peut réussir? Vous avez étudié la politique et les intérêts des princes: voilà qui va fort bien;⁹ mais que ferez-vous de ces connaissances, si vous ne savez parvenir aux ministres, aux femmes de la cour, aux chefs des bureaux; si vous n'avez le secret de leur plaire, si tous ne trouvent en vous le fripon qui leur convient. Vous êtes architecte ou peintre: soit; mais il faut faire connaître votre talent. Pensez-vous aller de but en blanc¹⁰ exposer un ouvrage au salon?¹¹ Oh! qu'il n'en va¹² pas ainsi! Il faut être de l'Académie;¹³ il y faut même être protégé pour obtenir au coin d'un mur quelque place obscure. Quittez-moi la règle¹⁴ et le pinceau; prenez un fiacre,¹⁵ et courez de porte en porte: c'est ainsi qu'on acquiert la célébrité. Or, vous devez savoir que toutes ces illustres portes ont des suisses¹⁶ ou des portières qui n'entendent que par geste,¹⁷ et dont les oreilles sont dans leurs

¹ A ajouter.

² De les doter.

³ *Manège*, manière d'agir détournée, ruse.

⁴ Il est tout aussi convenable.

⁵ Retourner.

⁶ Aptes.

⁷ Fonctions.

⁸ Vous mépriserez.

⁹ *Voilà qui va fort bien*, gallicisme équivalant à *fort bien*.

¹⁰ *Aller de but en blanc*, aller brusquement.

¹¹ Par *salon*, on entend ici l'ex-

position de tableaux, etc. qui a lieu chaque année.

¹² Oh, mais cela ne va pas ainsi.

¹³ C'est-à-dire de l'académie des beaux-arts.

¹⁴ Instrument à tirer des lignes droites.

¹⁵ Une voiture de place.

¹⁶ Le *suisse*, c'était un domestique chargé de garder la porte d'un *hôtel* (grande demeure particulière).

¹⁷ C'est-à-dire: *quand on leur donne de l'argent*.

main.¹ Voulez-vous enseigner ce que vous avez appris, et devenir maître de géographie, ou de mathématiques, ou de langues, ou de musique, ou de dessin, pour cela même il faut trouver des écoliers, par conséquent des prôneurs.² Comptez qu'il importe plus³ d'être charlatan qu'habile, et que, si vous ne savez de métier que le vôtre, jamais vous ne serez qu'un ignorant.

Voyez donc combien toutes ces brillantes ressources sont peu solides, et combien d'autres ressources vous sont nécessaires pour tirer parti⁴ de celles-là. Et puis, que deviendrez-vous dans ce lâche abaissement? Les revers,⁵ sans vous instruire, vous avilissent; jouet plus que jamais de l'opinion publique, comment vous éleverez-vous au-dessus des préjugés, arbitres de votre sort? Comment mépriserez-vous la bassesse et les vices dont vous avez besoin pour subsister? Vous ne dépendiez que des richesses, et maintenant vous dépendez des riches; vous n'avez fait qu'empirer⁶ votre esclavage et le surcharger de votre misère. Vous voilà pauvre sans être libre; c'est le pire état où l'homme puisse tomber.

Mais, au lieu de recourir pour vivre à ces hautes connaissances qui sont faites pour nourrir l'âme et non le corps, si vous recourez, au besoin, à vos mains et à l'usage que vous en savez faire, toutes les difficultés disparaissent, tous les manèges⁷ deviennent inutiles; la ressource est toujours prête au moment d'en user; la probité, l'honneur ne sont plus un obstacle à la vie: vous n'avez plus besoin d'être lâche et menteur devant les grands, souple et rampant devant les fripons, vil⁸ complaisant de tout le monde, emprunteur ou voleur, ce qui est à peu près la même chose quand on n'a rien: l'opinion des autres ne vous touche point; vous n'avez à faire votre cour à personne, point de sot à flatter, point de suisse à fléchir, point de courtisane à payer, et, qui pis est, à encenser.⁹ Que des coquins mènent les grandes affaires, peu vous importe: cela ne vous empêchera pas, vous, dans votre vie obscure, d'être honnête homme et d'avoir du pain. Vous entrez dans la première

¹ C'est-à-dire : *et qui n'écoulent que le son de l'argent.*

² C'est-à-dire des personnes qui font d'ennuyeux reproches.

³ Sachez qu'il est plus important, préférable.

⁴ *Tirer parti*, tirer profit.

⁵ Les événements malheureux.

⁶ Rendre pire.

⁷ Voyez page 90, note 3.

⁸ Ordinaire, abject.

⁹ *Encenser*, au figuré : donner des louanges outrées, exagérées.

boutique du métier que vous avez appris. Maître, j'ai besoin d'ouvrage. Compagnon,¹ mettez-vous là, travaillez. Avant que l'heure du dîner soit venue, vous avez gagné votre dîner : si vous êtes diligent et sobre, avant que huit jours se passent, vous aurez de quoi vivre huit autres jours : vous aurez vécu libre, sain, vrai, laborieux, juste. Ce n'est pas perdre son temps que d'en gagner ainsi.

IV. LES CONFESSIONS.

Le première moitié de cet ouvrage fut écrit en 1766 et 1767, pendant le séjour de l'auteur en Angleterre, la dernière de 1768 à 1770, en France. Rousseau s'arrête dans la description des événements de sa vie, à l'année 1766, au moment de son départ pour l'Angleterre. Pour ce qui concerne le contenu de ces *Confessions*, voici ce qu'en dit l'auteur lui même au début de son ouvrage :

« Je forme une entreprise qui n'eut jamais d'exemple,² et dont l'exécution n'aura point d'imitateurs. Je veux montrer à mes semblables un homme dans toute la vérité de la nature, et cet homme, ce sera moi.... Je sens mon cœur et je connais les hommes. Je ne suis fait comme aucun de ceux que j'ai vus ; j'ose croire n'être fait comme aucun de ceux qui existent. Si je ne vauds pas mieux, au moins je suis autre. Si la nature a bien ou mal fait de briser le moule dans lequel elle m'a jeté, c'est ce dont on ne peut juger qu'après m'avoir lu. Que la trompette du jugement dernier sonne quand elle voudra ; je viendrai, ce livre à la main, me présenter devant le souverain juge. Je dirai hautement : « Voilà ce que j'ai fait, ce que j'ai pensé, ce que je fus ». J'ai dit le bien et le mal avec la même franchise ; je n'ai rien tu de mauvais, rien ajouté de bon, et s'il m'est arrivé d'employer quelque ornement indifférent, ce n'a jamais été que pour remplir un vide occasionné par mon défaut de mémoire ? » Rousseau ajoute « Etre éternel, rassemble autour de moi l'innombrable foule de mes semblables ; qu'ils écoutent mes *Confessions*, qu'ils gémissent de mes iniquités, qu'ils rougissent de mes misères. Que chacun d'eux découvre à son tour son cœur au pied de ton trône avec la même sincérité, et puis qu'un seul te dise, s'il l'ose : *Je fus meilleur que cet homme-là* ».

L'ouvrage ne parut qu'après la mort de Rousseau.

¹ Ouvrier qui travaille pour un maître.

² Plusieurs avant Rousseau l'avaient traité. Il y a au moins quatre personnages historiques qui ont essayé, comme lui, de se peindre au naturel : ce sont Saint-Augustin dans l'antiquité ; dans les temps modernes Montaigne, Cardan et le cardi-

nal de Retz. Saint-Augustin est le seul qui vaille Rousseau par le génie et la franchise. Montaigne aime à embellir. Cardan est un charlatan cynique. Quant au cardinal de Retz ses *Mémoires* sont plutôt un défi à l'opinion publique que des confessions sincères.

1. L'AQUEDUC.

(I-ère partie, livre 1).

Il y avait, hors la porte de la cour, une terrasse à gauche en entrant, sur laquelle on allait souvent s'asseoir l'après-midi, mais qui n'avait point d'ombre. Pour lui en donner, M. Lamercier y fit planter un noyer. La plantation de cet arbre se fit avec solennité :¹ les deux pensionnaires² en furent les parrains ; et, tandis qu'on comblait le creux,³ nous tenions l'arbre chacun d'une main avec des chants de triomphe. On fit pour l'arroser une espèce de bassin tout autour du pied. Chaque jour, ardents⁴ spectateurs de cet arrosement, nous nous confirmions, mon cousin et moi, dans l'idée très naturelle qu'il était plus beau de planter un arbre sur la terrasse qu'un drapeau sur la brèche⁵ et nous résolûmes de nous procurer cette gloire sans la partager avec qui que ce fût.⁶

Pour cela nous allâmes couper une bouture⁷ d'un jeune saule, et nous la plantâmes sur la terrasse, à huit ou dix pieds de l'auguste noyer. Nous n'oublîâmes pas de faire aussi un creux autour de notre arbre : la difficulté était d'avoir de quoi le remplir ; car l'eau venait d'assez loin, et on ne nous laissait pas courir pour en aller prendre. Cependant il en fallait absolument pour notre saule. Nous employâmes toutes sortes de ruses pour lui en fournir pendant quelques jours ; et cela nous réussit si bien, que nous le vîmes bourgeonner et pousser de petites feuilles dont nous mesurions l'accroissement d'heure en heure, persuadés, quoiqu'il ne fût pas à un pied de terre, qu'il ne tarderait pas à nous ombrager.

Comme notre arbre, nous occupant tout entiers, nous rendait incapables de toute application, de toute étude, que nous étions comme en délire, et que, ne sachant à qui nous en avions,⁸ on nous tenait de plus court⁹ qu'auparavant, nous vîmes l'instant fatal où l'eau nous allait manquer, et nous nous désolions dans l'attente de voir notre arbre périr

¹ La plantation des arbres se faisait chez les Romains et se fait encore aujourd'hui avec solennité.

² *Pensionnaire* a ici le sens de : garçons logés et nourris en pension.

³ Le trou.

⁴ Enthousiastes.

⁵ Ouverture.

⁶ Avec personne.

⁷ On appelle *bouture* un rejeton d'un arbre qui, étant mis en terre, prend racine.

⁸ *A qui nous en avions* est un gallicisme qui signifie « contre qui nous étions irrités, à quoi nous songions ».

⁹ Plus étroitement.

de sécheresse. Enfin la nécessité, mère de l'industrie, nous suggéra une invention pour garantir l'arbre et nous d'une mort certaine: ce fut de faire par-dessous terre une rigole qui conduisît secrètement au saule une partie de l'eau dont on arrosait le noyer. Cette entreprise, exécutée avec ardeur, ne réussit pourtant pas d'abord. Nous avions si mal pris la pente, que l'eau ne coulait point: la terre s'éboulait et bouchait la rigole; l'entrée se remplissait d'ordures; tout allait de travers. Rien ne nous rebuta: ¹ *Labor omnia vincit improbus*. Nous creusâmes davantage la terre et notre bassin, pour donner à l'eau son écoulement; nous coupâmes des fonds de boîtes en petites planches étroites, dont les unes mises de plat à la file, ² et d'autres posées en angle des deux côtés sur celles-là, nous firent un canal triangulaire pour notre conduit. Nous plantâmes à l'entrée de petits bouts de bois minces et à claire-voie, ³ qui, faisant une espèce de grillage ou de crapaudine, retenaient le limon et les pierres sans boucher le passage à l'eau. Nous recouvrîmes soigneusement notre ouvrage de terre bien foulée; ⁴ et le jour où tout fut fait, nous attendîmes dans des transes ⁵ d'espérance et de crainte l'heure de l'arrosement. Après des siècles d'attente, cette heure vint enfin: M. Lambercier vint aussi à son ordinaire assister à l'opération, durant laquelle nous nous tenions tous deux derrière lui pour cacher notre arbre, auquel très heureusement il tournait le dos.

A peine achevait-on ⁶ de verser le premier seau ⁷ d'eau, que nous commençâmes d'en voir couler dans notre bassin. A cet aspect la prudence nous abandonna, nous nous mîmes à pousser des cris de joie qui firent retourner M. Lambercier: et ce fut dommage, car il prenait grand plaisir à voir comment la terre du noyer était bonne et buvait avidement son eau. Frappé de la voir se partager en deux bassins, il s'écrie à son tour, regarde, aperçoit la friponnerie, se fait brusquement apporter une pioche, donne un coup, fait voler deux ou trois éclats ⁸ de nos planches, et criant à pleine tête: ⁹ *Un aqueduc! un aqueduc!* il frappe de toutes parts des coups impitoyables, dont chacun portait au milieu de

¹ Rien de nous découragea.

² Mises horizontalement les unes après les autres.

³ En forme de grillage.

⁴ *Crapaudine* a ici le sens de plaque de plomb percée placée à l'entrée d'un tuyau.

⁵ Dans des frayeurs.

⁶ Voyez page 41, note 2.

⁷ Vase de bois ou de métal pour puiser ou porter de l'eau.

⁸ *Eclats*, parties d'un morceau de bois brisé.

⁹ *Crier à pleine tête* ou à tue tête, crier de toutes ses forces, (en roumain: «a striga cat il ține gura»).

nos cœurs. En un moment les planches, le conduit, le bassin, le saule, tout fut détruit, tout fut labouré, sans qu'il y eût, durant cette expédition terrible, nul autre mot prononcé, sinon l'exclamation qu'il répétait sans cesse : *Un aqueduc !* s'écriait-il en brisant tout, *un aqueduc ! un aqueduc !*

2. UNE NUIT À LA BELLE ÉTOILE.¹

(I-ère partie, livre 4.)

Le souvenir des extrémités où j'y fus réduit ne contribue pas non plus à m'en rappeler agréablement la mémoire. Si j'avais été fait comme un autre, que j'eusse eu le talent d'emprunter et de m'endetter à mon cabaret, je me serais aisément tiré d'affaire ;² mais c'est à quoi³ mon inaptitude égalait ma répugnance ; et, pour imaginer à quel point vont l'une et l'autre, il suffit de savoir qu'après avoir passé presque toute ma vie dans le mal-être,⁴ et souvent prêt à manquer de pain,⁵ il ne m'est jamais arrivé une seule fois de me faire demander de l'argent par un créancier sans lui en donner à l'instant même. Je n'ai su faire des dettes criardes,⁶ et j'ai toujours mieux aimé souffrir que devoir.

C'était souffrir assurément que d'être réduit à passer la nuit dans la rue, et c'est ce qui m'est arrivé plusieurs fois à Lyon. J'aimais mieux employer quelque sous⁷ qui me restaient à payer mon pain que mon gîte ;⁸ parce qu'après tout je risquais moins de mourir de sommeil que de faim. Ce qu'il y a d'étonnant, c'est que dans ce cruel état je n'étais ni inquiet ni triste. Je n'avais pas le moindre souci sur l'avenir, et j'attendais les réponses que devait recevoir mademoiselle du Châtelet,⁹ couchant à la belle étoile, et dormant étendu par terre ou sur un banc aussi tranquillement que sur un lit de roses. Je me souviens même d'avoir passé une nuit délicieuse hors de la ville, dans un chemin qui côtoyait le Rhône ou la Saône,¹⁰ car je ne me rappelle pas le quel des deux. Des jardins élevés en terrasse bordaient le

¹ Locution qui correspond à l'expression roumaine : «sub cerulliber».

² *Se tirer d'affaire*, sortir d'un mauvais pas (en roumain : «a eși cu fața curată»).

³ *C'est à quoi*, en cela.

⁴ Dans la gêne, dans la privation.

⁵ A ne pas avoir de pain.

⁶ *Dettes criardes*, menues dettes pour fournitures, aliments, etc.

⁷ Le *sou* équivaut à notre monnaie de 5 centimes.

⁸ Lieu où l'on couche.

⁹ Une protectrice de Rousseau.

¹⁰ Le Rhône et la Saône (prononcez *Sône*), deux rivières de la France.

chemin du côté opposé ! Il avait fait très chaud ce jour-là, la soirée était charmante ; la rosée humectait l'herbe flétrie ; point de vent, une nuit tranquille ; l'air était frais sans être froid ; le soleil, après son coucher, avait laissé dans le ciel des vapeurs rouges dont la réflexion rendait l'eau couleur de rose ; les arbres des terrasses étaient chargés de rossignols qui se répondaient de l'un à l'autre. Je me promenais dans une sorte d'extase, livrant mes sens et mon cœur à la jouissance de tout cela, et soupirant seulement un peu du regret d'en jouir seul. Absorbé dans ma douce rêverie, je prolongeai fort avant dans la nuit ma promenade, sans m'apercevoir que j'étais las.¹ Je m'en aperçus enfin. Je me couchai voluptueusement sur la tablette d'une espèce de niche² ou de fausse porte enfoncée dans un mur de terrasse ; le ciel de mon lit était formé par les têtes des arbres ; un rossignol était précisément au-dessus de moi ; je m'endormis à son chant ; mon sommeil fut doux, mon réveil le fut davantage. Il était grand jour :³ mes yeux, en s'ouvrant, virent l'eau, la verdure, un paysage admirable. Je me levai, me secouai : la faim me prit ; je m'acheminai gaiement vers la ville, résolu de mettre à un bon déjeuner deux pièces de six blancs qui me restaient encore. J'étais de si bonne humeur que j'allais chantant tout le long du chemin ; je me souviens même que je chantais une cantate de Batistin, intitulée *les Bains de Thomery*, que je savais par cœur....

3. L'EMPLOI DE LA MATINÉE.

(I-ère partie, livre 6.)

Nous déjeunions ordinairement avec du café au lait. C'était le temps de la journée où nous étions le plus tranquilles, où nous causions⁴ le plus à notre aise.⁵ Ces séances, pour l'ordinaire assez longues, m'ont laissé un goût vif pour les déjeuners ; et je préfère infiniment l'usage d'Angleterre et de Suisse, où le déjeuner⁶ est un vrai repas qui rassemble tout le monde, à celui de la France, où chacun déjeune seul dans sa chambre, ou le plus souvent ne déjeune

¹ Fatigué.

² On appelle *niche* un enfoncement pratiqué dans un mur (pour y placer un objet).

³ Expression correspondant à la locution roumaine : «era ȕiuă nă-miaȕă mare».

⁴ Nous parlions, nous discussions.

⁵ Sans nous gêner.

⁶ Rousseau entend par *déjeuner*, le café au lait du matin, et par *dîner*, le repas du midi.

point du tout. Après une heure ou deux de causerie j'allais à mes livres jusqu'au dîner. Je commençai par quelque livre de philosophie, comme la Logique de Port Royal,¹ l'Essai de Locke,² Malebranche, Leibnitz, Descartes etc. Je m'aperçus bientôt que tous ces auteurs étaient entre eux en contradiction presque perpétuelle, et je formai le chimérique projet de les accorder,³ qui me fatigua beaucoup et me fit perdre bien du temps. Je me brouillais la tête, et je n'avancai point. Enfin, renonçant encore à cette méthode, j'en pris une infiniment meilleure, et à laquelle j'attribue tout le progrès que je puis avoir fait, malgré mon défaut de capacité; car il est certain que j'en eus toujours fort peu pour l'étude. En lisant chaque auteur, je me fis une loi⁴ d'adopter et suivre toutes ses idées sans y mêler les miennes ni celles d'un autre, et sans jamais disputer avec lui. Je me dis: commençons par me faire un magasin d'idées, vraies ou fausses, mais nettes, en attendant que ma tête en soit assez fournie⁵ pour pouvoir les comparer et les choisir. Cette méthode n'est pas sans inconvénient, je le sais, mais elle m'a réussi dans l'objet de m'instruire. Au bout de quelques années passées à ne penser exactement que d'après autrui, sans réfléchir pour ainsi dire et presque sans raisonner, je me suis trouvé un assez grand fonds d'acquis⁶ pour me suffire à moi-même, et penser sans le secours d'autrui. Alors quand les voyages et les affaires m'ont ôté les moyens de consulter les livres, je me suis amusé à repasser et comparer ce que j'avais lu, à peser chaque chose à la balance de la raison, et à juger quelquefois mes maîtres. Pour avoir commencé tard à mettre en exercice ma faculté judiciaire, je n'ai pas trouvé qu'elle eût perdu sa vigueur; et quand j'ai publié

¹ La Logique de Port Royal ou l'Art de penser, ouvrage célèbre composé par Arnauld et Nicole (1662) qui traite: 1) des idées, 2) du jugement et de la proposition, 3) du raisonnement et de ses règles. 4) de la méthode.

² Locke (1632—1704), célèbre philosophe anglais, qui plaçait la source de nos connaissances dans l'expérience, aidée de la sensation et de la réflexion. Son principal ouvrage est l'Essai sur l'entendement humain.—Pour Malebranche voyez page 66, note 6. — Leibnitz (1646—1716), illustre philosophe et

savant allemand, qui imagina le système des monades, d'après lequel il existe entre l'âme et le corps une harmonie «préétablie». C'est lui qui est le chef de l'école optimiste, qui avait pris pour devise cette phrase célèbre dont Voltaire s'est spirituellement moqué dans *Candide* (voyez page 67): «Tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possible».—Pour Descartes, voyez page 64, note 10.

³ De les mettre d'accord.

⁴ Une habitude.

⁵ Approvisionnée.

⁶ De connaissances acquises.

mes propres idées, on ne m'a pas accusé d'être un disciple servile et de jurer *in verba magistri*.

V. CORRESPONDANCE.

1. A MADAME LA MARQUISE DE MENARS.

Madame,

Paris, le 20 décembre 1754.

Si vous prenez la peine de lire l'incluse,¹ vous verrez pourquoi j'ai l'honneur de vous l'adresser. Il s'agit d'un paquet que vous avez refusé de recevoir, parce qu'il n'était pas pour vous, raison qui n'a pas paru si bonne à monsieur votre gendre. En confiant la lettre à votre prudence, pour en faire l'usage que vous trouverez à propos,² je ne puis m'empêcher, madame, de vous faire réfléchir au hasard qui fait que cette affaire parvient à vos oreilles. Combien d'injustices se font tous les jours à l'abri du rang et de la puissance, et qui restent ignorées, parce que le cri des opprimés n'a pas la force de se faire entendre ! C'est surtout, madame, dans votre condition qu'on doit apprendre à écouter la plainte du pauvre et la voix de l'humanité, de la commisération,³ ou du moins celle de la justice.

Vous n'avez pas besoin, sans doute, de ces réflexions, et ce n'est pas à moi qu'il conviendrait de vous les proposer ; mais ce sont des avis qui, de votre part, ne sont peut-être pas inutiles à vos enfants.

Je suis avec respect, etc.

2. A M. LE COMTE DE LASTIC.

(Incluse dans la précédente).

Paris, le 20 décembre 1754.

Sans avoir l'honneur, monsieur, d'être connu de vous, j'espère qu'ayant à vous offrir des excuses et de l'argent, ma lettre ne saurait⁴ être mal reçue.

J'apprends que mademoiselle de Cléry a envoyé de Blois un panier à une bonne vieille femme nommée madame Le Vasseur, et si pauvre qu'elle demeure chez moi ; que ce panier contenait, entre autres choses, un pot de vingt livres

¹ La lettre ci-jointe.

² Convenable.

³ Pitié, sentiment de compassion.

⁴ Dans le sens de *pourrait*.

de beurre; que le tout est parvenu, je ne sais comment, dans votre cuisine; que la bonne vieille, l'ayant appris, a eu la simplicité de vous envoyer sa fille, avec la lettre d'avis, vous redemander son beurre, ou le prix qu'il a coûté, et qu'après vous être moqués d'elle, selon l'usage, vous et madame votre épouse,¹ vous avez, pour toute réponse, ordonné à vos gens de la chasser.

J'ai tâché de consoler la bonne femme affligée, en lui expliquant les règles du grand monde et de la grande éducation; je lui ai prouvé que ce ne serait pas la peine² d'avoir des gens, s'ils ne servaient à chasser le pauvre quand il vient réclamer son bien; et, en lui montrant combien *justice* et *humanité* sont des mots roturiers,³ je lui ai fait comprendre, à la fin, qu'elle est trop honorée qu'un comte ait mangé son beurre. Elle me charge donc, monsieur, de vous témoigner sa reconnaissance de l'honneur que vous lui avez fait, son regret de l'importunité⁴ qu'elle vous a causée, et le désir qu'elle aurait que son beurre vous eût paru bon.

Que si par hasard il vous en a coûté quelque chose pour le port du paquet à elle adressé, elle offre de vous le rembourser, comme il est juste. Je n'attends là-dessus que vos ordres pour exécuter ses intentions, et vous supplie d'agréer les sentiments avec lesquels j'ai l'honneur d'être, etc.

3. A M. MOULTOU.⁵

Yverdun, le 15 juin 1762.

Vous aviez mieux jugé que moi, cher Moultoù : l'événement a justifié votre prévoyance, et votre amitié voyait plus clair que moi sur mes dangers. Après la résolution où vous m'avez vu dans ma précédente lettre, vous serez surpris de me savoir maintenant à Yverdun;⁶ mais je puis vous dire que ce n'est pas sans peine et sans des considérations très graves, que j'ai pu me déterminer à un parti⁷ si peu de mon goût. J'ai attendu jusqu'au dernier moment sans me laisser effrayer, et ce ne fut qu'un courrier venu dans la nuit du 8 au 9, de M. le prince de Conti à madame de

¹ Dans le style élevé on dirait aujourd'hui *madame la comtesse*.

² Qu'il n'est pas besoin, nécessaire.

³ Bourgeois, ordinaires.

⁴ Du dérangement, du déplaisir.

⁵ Un des amis de Rousseau.

⁶ Yverdun on Yverdon, petite ville en Suisse sur le lac de Neuchâtel.

⁷ A une résolution.

Luxembourg,¹ qui apporta les détails sur lesquels je pris sur-le-champ² mon parti. Il ne s'agissait plus de moi seul qui, sûrement, n'ai jamais approuvé le tour qu'on a pris dans cette affaire, mais des personnes qui, pour l'amour de moi, s'y trouvaient intéressées et que, une fois arrêté, mon silence même, ne voulant pas mentir, eût compromises. Il a donc fallu fuir, cher Moulton, et m'exposer, dans une retraite assez difficile, à toutes les transes³ des scélérats, laissant le parlement⁴ dans la joie de mon évasion, et très résolu de suivre la contumace⁵ aussi loin qu'elle peut aller. Ce n'est pas, croyez-moi, que ce corps⁶ me hâisse et ne sente fort bien son iniquité; mais voulant fermer la bouche aux dévots, en poursuivant les jésuites, il m'eût, sans égard pour mon triste état, fait souffrir les plus cruelles tortures; il m'eût fait brûler vif avec aussi peu de plaisir que de justice, et simplement parce que cela l'arrangeait. Quoi qu'il en soit, je vous jure, cher Moulton, devant ce Dieu qui lit dans mon cœur, que je n'ai rien fait en tout ceci contre les lois; que non seulement j'étais parfaitement en règle, mais que j'en avais les preuves les plus authentiques, et, qu'avant de partir, je me suis défait volontairement de ces preuves pour la tranquillité d'autrui.

Je suis arrivé ici hier matin, et je vais errer dans ces montagnes jusqu'à ce que j'y trouve un asile assez sauvage pour y passer en paix le reste de mes misérables jours. Un autre me demanderait peut-être pourquoi je ne me retire pas à Genève: mais, ou je connais mal mon ami Moulton, ou il ne me fera sûrement pas cette question; il sentira que ce n'est point dans la patrie qu'un malheureux proscriit doit se réfugier; qu'il n'y doit point porter son ignominie⁷ ni lui faire partager ses affronts. Que ne puis-je, dès cet instant, y faire oublier ma mémoire! N'y donnez mon adresse à personne: n'y parlez plus de moi; ne m'y nommez plus. Que mon nom soit effacé de dessus la terre! Ah! Moulton, la Providence s'est trompée; pourquoi m'a-t-elle fait naître parmi les hommes, en me faisant d'une autre espèce qu'eux?⁸

¹ Protecteurs et amis de Rousseau.

² *Sur-le-champ*, immédiatement, à l'instant.

³ Les frayeurs.

⁴ La haute Cour de justice.

⁵ *La contumace*, au féminin, refus que fait un accusé de comparaître en justice pour une affaire criminelle.

⁶ Le Parlement.

⁷ Ignominie (prononcez: *inio..*), infamie, déshonneur.

⁸ On voit bien combien ces grands écrivains dont s'honore l'humanité avaient raison de vouloir détruire toutes ces autorités despotiques!

4. AU ROI DE PRUSSE.

Sire,

A Motiers-Travers, juillet 1762.

J'ai dit beaucoup de mal de vous; j'en dirai peut-être encore: cependant, chassé de France, de Genève, du canton de Berne, je viens chercher un asile dans vos Etats. Ma faute est peut-être de n'avoir pas commencé par là; cet éloge est de ceux dont vous êtes digne. Sire, je n'ai mérité de vous aucune grâce, et je n'en demande pas; mais j'ai cru devoir déclarer à Votre Majesté que j'étais en son pouvoir, et que j'y voulais être: elle peut disposer de moi comme il lui plaira.

BUFFON

George-Louis Leclerc, comte de Buffon, naquit à Montbard,¹ en 1707, d'une famille de robe. En dépit des traditions paternelles, il se voua de bonne heure à la science, et, tout d'abord, aux mathématiques et à la physique générale. Après quelques voyages en Italie et en Angleterre, d'où il rapporta deux traductions d'ouvrages scientifiques, et des expériences personnelles, qui lui ouvrirent les portes de l'Académie,² il fut nommé, en 1739, à l'intendance du Jardin du Roi.³ C'est à cette occasion qu'il se mit à approfondir les sciences naturelles, qu'il avait jusqu'alors négligées.

Dix ans après, en 1749, parurent les premiers volumes de son *Histoire naturelle*, travail gigantesque qu'il ne devait achever qu'au bout de trente ans d'un labeur opiniâtre. Pendant cet intervalle de temps, il fut Paris dès qu'il peut, et se rend à Montbard: là, il se lève à cinq heures, s'enferme dans son cabinet, et dicte jusqu'à neuf heures; à neuf heures il déjeune, se fait raser et coiffer; à neuf heures et demie, il se remet au travail jusqu'à deux heures; à deux heures il dîne. Et c'est ainsi tous les jours jusqu'à la fin. La première partie de cet ouvrage monumental qui ne renferme pas moins de 36 volumes, porte le titre de *Théorie de la terre*. C'est une étude très approfondie des périodes géologiques et des évolutions de la terre. La deuxième, la plus étendue, est consacrée à l'étude des animaux de toutes sortes, à commencer par l'homme, les quadrupèdes, les oiseaux, etc. Dans la dernière partie, ajoutée

¹ Montbard, village sur le canal de Bourgogne.

² C'est-à-dire de l'Académie des sciences. Les Académies en France sont au nombre de cinq: l'Académie française, qui réunit tout ce que la France a de grand dans toutes les directions de la pensée et de l'activité humaines; l'Académie

des Inscriptions et Belles-Lettres, l'Académie des sciences, l'Académie des sciences historiques, politiques et morales, et l'Académie des beaux-arts.

³ Aujourd'hui: le Jardin des Plantes, qui renferme une collection de tous les animaux du globe.

plus tard sous forme de supplément, et intitulée les *Epoques de la nature*, Buffon reprend, pour ainsi dire, son œuvre par le commencement. Car, son plan était de faire le tableau achevé de notre globe depuis la masse jusqu'aux moindres détails.

Comme œuvre scientifique, l'*Histoire naturelle* pêche par l'abus des hypothèses. Il a manqué à Buffon le don de l'observation et le talent de classification. Il avait celui de l'intuition, il se contente de deviner. Il est plutôt philosophe que naturaliste, ou encore un naturaliste poète. Il s'y montre un admirable peintre de la nature qu'il a rendue dans toute sa magnificence.

Néanmoins, par un privilège bien rare, le succès de cet ouvrage fut universel. Buffon reçut de son vivant la récompense qu'il ambitionnait, la gloire. Les poètes le célébraient. Les princes et les savants venaient le voir. Montbard était devenu un lieu de pèlerinage. A l'entrée du cabinet d'histoire naturelle, on avait placé la statue du grand naturaliste, avec cette inscription : *Majestati naturæ par ingenium*.

En 1753, Buffon fut reçu à l'Académie française. Il y prononça, à cette occasion, un discours de réception qui porte aujourd'hui le nom de *Discours sur le style* et compte comme un beau morceau littéraire. C'est la théorie de l'art d'écrire selon les vues de Buffon. Pour lui, c'est la perfection de la forme qui rend une œuvre immortelle. Les idées ne comptent pas : elles sont du domaine commun, tandis que le style c'est l'homme même. Buffon se trompe. Pour être parfaite, une œuvre doit, dans une forme irréprochable, offrir des idées vraies justes et grandes.

Buffon mourut à Paris en 1788, à l'âge de 81 ans.

I. DISCOURS SUR LE STYLE.

(Discours de réception à l'Académie française.)

(1753).

La proposition de ce Discours célèbre, mais peu compris généralement, est celle-ci : « Il n'y a que les ouvrages bien écrits qui passeront à la postérité. Buffon a voulu dire par là que, sans le style les idées les plus sublimes ne sont pas de sûrs garants de l'immortalité, parce que les idées s'enlèvent, se transportent et gagnent même à être présentées sous une meilleure forme qui souvent fait oublier leur inventeur. Rien n'est propre à l'homme que le style. Le style est l'homme même, c'est-à-dire que le style seul appartient en propre à l'homme, tandis que les idées sont du domaine de tous. Il faut donc songer à bien écrire et ne pas se fier à la beauté des idées, car il n'y a que les ouvrages bien écrits qui passeront à la postérité. Et le style lui-même n'est que l'ordre et le mouvement qu'on met dans ses pensées. Pour ce qui concerne l'ordre, Buffon conseille, lorsqu'il s'agit de composer un ouvrage, la méthode qu'il suivait lui-même : d'abord un plan général ne contenant que les grandes divisions, et servant surtout à établir une unité ; puis un second plan plus détaillé, « l'ordre dans lequel on présentera ses pensées », médité avec patience, jusqu'au moment où l'on embrasse d'un coup d'œil les détails et leurs rapports ; après cette double préparation, le travail de la plume, qui ne peut plus courir à l'aventure, car le chemin est irrévocablement fixé d'avance. Buffon est si préoccupé de l'ordre qu'il oublie de parler du « mouvement que l'on met dans ses pensées », c'est-à-dire de l'éloquence.

Malgré ses lacunes, ses passages obscurs, et quelquefois le vague des idées, ce *Discours* reste une œuvre remarquable.

Messieurs,

Vous m'avez comblé d'honneur en m'appelant à vous ; mais la gloire n'est un bien qu'autant qu'on en est digne, et je ne me persuade pas¹ que quelques écrits sans art et sans autre ornement que celui de la nature, soient des titres suffisants pour oser² prendre place parmi les maîtres de l'art, parmi les hommes éminents qui représentent ici la splendeur littéraire de la France, et dont les noms, célébrés aujourd'hui par la voix des nations, retentiront encore avec éclat dans la bouche de nos derniers neveux. Vous avez eu, messieurs, d'autres motifs en jetant les yeux sur moi ; vous avez voulu donner à l'illustre compagnie,³ à laquelle j'ai l'honneur d'appartenir depuis longtemps, une nouvelle marque de considération : ma reconnaissance, quoique partagée, n'en sera pas moins vive. Mais comment satisfaire au devoir qu'elle m'impose en ce jour ? Je n'ai, messieurs, à vous offrir que votre propre bien : ce sont quelques idées sur le style, que j'ai puisées dans vos ouvrages ; c'est en vous lisant, c'est en vous admirant qu'elles ont été conçues ; c'est en les soumettant à vos lumières qu'elles se produiront avec quelque succès.

Il s'est trouvé dans tous les temps des hommes qui ont su commander aux autres par la puissance de la parole. Ce n'est néanmoins que dans les siècles éclairés que l'on a bien écrit et bien parlé. La véritable éloquence suppose l'exercice du génie et la culture de l'esprit. Elle est bien différente de cette facilité naturelle de parler, qui n'est qu'un talent, une qualité accordée à tous ceux dont les passions sont fortes, les organes souples et l'imagination prompte. Ces hommes sentent vivement, s'affectent de même,⁴ le marquent fortement au dehors ; et, par une impression purement mécanique, ils transmettent aux autres leur enthousiasme et leurs affections. C'est le corps qui parle au corps ; tous les mouvements, tous les signes, concourent et servent également. Que faut-il pour émouvoir la multitude et l'entraîner ? que faut-il pour ébranler la plupart même des autres hommes et les persuader ? Un ton véhément et pathétique, des gestes expressifs et fréquents, des paroles rapides et sonnantes. Mais pour le petit nombre de ceux dont

¹ Je ne crois pas, je ne m'imagina pas.

² Construction incorrecte au lieu de : *pour que j'ose*.

³ C'est-à-dire : à l'Académie des sciences.

⁴ S'émeuvent de la même façon.

la tête est ferme¹, le goût délicat et le sens exquis², et qui, comme vous, messieurs, comptent pour peu le ton, les gestes et le vain son des mots, il faut des choses, des pensées, des raisons; il faut savoir les présenter, les nuancer, les ordonner: il ne ne suffit pas de frapper l'oreille et d'occuper³ les yeux; il faut agir sur l'âme et toucher le cœur en parlant à l'esprit.

Le style n'est que l'ordre et le mouvement qu'on met dans ses pensées. Si on les enchaîne étroitement, si on les serre, le style devient ferme, nerveux et concis; si on les laisse se succéder lentement, et ne se joindre qu'à la faveur⁴ des mots, quelque élégants qu'ils soient, le style sera diffus, lâche⁵ et traînant.

Mais, avant de chercher l'ordre dans lequel on présentera ses pensées, il faut s'en être fait un autre plus général et plus fixe, où ne doivent entrer que les premières vues et les principales idées: c'est en marquant leur place sur ce premier plan qu'un sujet sera circonscrit, et que l'on en connaîtra l'étendue; c'est en se rappelant sans cesse ces premiers linéaments qu'on déterminera les justes intervalles qui séparent les idées principales, et qu'il⁶ naîtra des idées accessoires et moyennes, qui serviront à les remplir. Par la force du génie, on se représentera toutes les idées générales et particulières sous leur véritable point de vue; par une grande finesse de discernement, on distinguera les pensées stériles des idées fécondes; par la sagacité⁷ que donne la grande habitude d'écrire, on sentira d'avance quel sera le produit de toutes ces opérations de l'esprit. Pour peu que le sujet soit vaste ou compliqué, il est bien rare qu'on puisse l'embrasser d'un coup d'œil, ou le pénétrer en entier d'un seul et premier effort de génie; et il est rare encore qu'après bien des réflexions on en saisisse tous les rapports. On ne peut donc trop s'en occuper; c'est même le seul moyen d'affermir, d'étendre et d'élever ses pensées: plus on leur donnera de substance et de force par la méditation, plus il sera facile ensuite de les réaliser par l'expression.

Ce plan n'est pas encore le style, mais il en est la base; il le soutient, il le dirige, il règle son mouvement et le soumet à des lois: sans cela, le meilleur écrivain s'égare;

¹ Dont l'esprit est ferme.

² Excellent, fin.

³ De charmer.

⁴ A la faveur de, au moyen de.

⁵ Mou.

⁶ Il est ici impersonnel.

⁷ Pénétration d'esprit.

sa plume marche sans guide, et jette à l'aventure des traits irréguliers et des figures discordantes. Quelque brillantes que soient les couleurs qu'il emploie, quelques beautés qu'il sème dans les détails, comme l'ensemble choquera, ou ne se fera pas assez sentir, l'ouvrage ne sera point construit; et, en admirant l'esprit de l'auteur, on pourra soupçonner qu'il manque de génie. C'est par cette raison que ceux qui écrivent comme ils parlent, quoiqu'ils parlent très-bien, écrivent mal; que ceux qui s'abandonnent au premier feu de leur imagination prennent un ton qu'ils ne peuvent soutenir; que ceux qui craignent de perdre des pensées isolées, fugitives, et qui écrivent en différents temps des morceaux détachés, ne les réunissent jamais sans transitions forcées; qu'en un mot il y a tant d'ouvrages faits de pièces de rapport,¹ et si peu² qui soient fondus d'un seul jet.

Cependant tout sujet est un; et, quelque vaste qu'il soit, il peut être renfermé dans un seul discours.³ Les interruptions, les repos, les sections,⁴ ne devraient être d'usage que quand on traite des sujets différents, ou lorsque, ayant à parler de choses grandes, épineuses et disparates,⁵ la marche du génie se trouve interrompue par la multiplicité des obstacles et contrainte par la nécessité des circonstances: " autrement le grand nombre de divisions, loin de rendre un ouvrage plus solide, en détruit l'assemblage; ⁷ le livre paraît plus clair aux yeux, mais le dessein⁸ de l'auteur demeure obscur; il ne peut faire impression sur l'esprit du lecteur; il ne peut même se faire sentir que par la continuité du fil, par la dépendance harmonique des idées, par un développement succesif, une gradation soutenue, un mouvement uniforme que toute interruption détruit ou fait languir.

Pourquoi les ouvrages de la nature sont-ils si parfaits? c'est que chaque ouvrage est un tout, et qu'elle travaille sur un plan éternel dont elle ne s'écarte⁹ jamais; elle prépare en silence les germes de ses productions; elle ébauche¹⁰ par un acte unique, la forme primitive de tout être vivant; elle la développe, elle la perfectionne par un mouvement continu et dans un temps prescrit. L'ouvrage étonne; mais c'est l'empreinte¹¹ divine dont il porte les traits qui doit nous

¹ De morceaux rattachés.

² C'est-à-dire: d'ouvrages.

³ Un seul travail.

⁴ Les divisions, les chapitres.

⁵ Sans suite.

⁶ Comme par exemple dans

l'Esprit des lois de Montesquieu.

⁷ L'union.

⁸ Le plan, l'intention.

⁹ Ne s'éloigne.

¹⁰ Elle esquisse.

¹¹ La trace.

frapper. L'esprit humain ne peut rien créer; il ne produira qu'après avoir été fécondé par l'expérience et la méditation; ses connaissances sont les germes de ses productions: mais s'il imite la nature dans sa marche et dans son travail, s'il s'élève par la contemplation aux vérités les plus sublimes, s'il les réunit, s'il les enchaîne, s'il en forme un tout, un système par la réflexion, il établira sur des fondements inébranlables des monuments immortels.

C'est faute de ¹ plan, c'est pour n'avoir pas assez réfléchi sur son objet, qu'un homme d'esprit se trouve embarrassé, et ne sait par où commencer à écrire. Il aperçoit à la fois un grand nombre d'idées: et comme il ne les a ni comparées ni subordonnées, rien ne le détermine à préférer les unes aux autres; il demeure donc dans la perplexité: mais, lorsqu'il se sera fait un plan, lorsqu'une fois il aura rassemblé et mis en ordre toutes les pensées essentielles à son sujet, il s'apercevra aisément de l'instant auquel il doit prendre la plume; il sentira le point de maturité de la production de l'esprit, il sera pressé de la faire éclore, ² il n'aura même que du plaisir à écrire: les idées se succéderont aisément, et le style sera naturel et facile; la chaleur naîtra de ce plaisir, se répandra partout et donnera la vie à chaque expression; tout s'animera de plus en plus, le ton s'élèvera, les objets prendront de la couleur; et le sentiment, se joignant ³ à la lumière, s'augmentera, la portera plus loin, la fera passer de ce que l'on a dit à ce que l'on va dire, et le style deviendra intéressant et lumineux....

II. HISTOIRE NATURELLE.

Cet ouvrage monumental, en 36 volumes, dont l'apparition commença en 1749 et se termina en 1789, et qui obtint de son temps un succès prodigieux, est aujourd'hui scientifiquement très controversé. Les trois premiers volumes traitent de la théorie de la terre; le quatrième contient l'histoire du cheval, de l'âne et du bœuf. Le cinquième jusqu'au quinzième renferment de petites monographies sur les autres quadrupèdes. Les autres volumes jusqu'au dernier comprennent des travaux sur les oiseaux et les minéraux.

Buffon s'y montre plutôt philosophe que naturaliste: il lui manque l'observation et la classification, deux conditions sans lesquelles l'histoire naturelle ne peut pas se concevoir. Il a plutôt deviné qu'observé. Quant

¹ Par manque de.

² Manifester, sortir.

³ S'ajoutant.

à la classification des animaux suivant leur degré d'utilité par rapport à l'homme, elle est loin d'être celle d'un savant. Aussi comprend-on la colère de l'illustre Linné, ¹ un vrai naturaliste celui-là.

Au point de vue littéraire, l'ouvrage est digne d'éloges. On y trouve des pages qui, par leur nature, se prêtent à des peintures fortes et brillantes, et qui resteront pour toujours des modèles inoubliables.

1. LES EPOQUES DE L'HISTOIRE ET LES EPOQUES DE LA NATURE.

Comme dans l'histoire civile ² on consulte les titres, on recherche les médailles, ³ on déchiffre les inscriptions antiques ⁴ pour déterminer les époques des révolutions humaines, et constater les dates des événements moraux; de même, dans l'histoire naturelle, il faut fouiller les archives du monde, tirer des entrailles de la terre les vieux monuments, recueillir leur débris, et rassembler en un corps de preuves tous les indices des changements physiques qui peuvent nous faire remonter ⁵ aux différents âges de la nature. C'est le seul moyen de fixer quelques points dans l'immensité de l'espace et de placer un certain nombre de pierres numéraires sur la route éternelle du temps. Le passé est comme la distance; notre vue y décroît, et s'y perdrait de même ⁶ si l'histoire et la chronologie n'eussent placé des fanalons ⁷, des flambeaux, aux points les plus obscurs; mais, malgré ces lumières de la tradition écrite, si l'on remonte à quelques siècles, que d'incertitudes dans les faits! que d'erreurs sur les causes des événements! et quelle obscurité profonde n'environne pas les temps antérieurs à cette tradition! D'ailleurs elle ne nous a transmis que les gestes ⁸ de quelques nations, c'est-à-dire les actes d'une très petite partie du genre humain; tout le reste des hommes est demeuré nul pour nous, nul pour la postérité; ils ne sont sortis de leur néant que pour passer comme des ombres qui ne laissent point de traces: et plutôt au ciel ⁹ que le nom de tous ces prétendus héros, dont on a célébré les crimes ou la gloire sanguinaire, fût également enseveli dans la nuit de l'oubli.

Ainsi l'histoire civile, bornée d'un côté par les ténèbres

¹ Linné (1707 — 1778), illustre naturaliste suédois, qui a donné une classification des plantes en vingt-quatre classes fondées sur les caractères tirés du nombre et de la disposition des étamines.

² Des peuples.

³ C'est la numismatique qui

s'occupe de l'étude des médailles.

⁴ C'est l'archéologie qui s'occupe du déchiffrement des inscriptions.

⁵ Retourner, descendre.

⁶ De la même façon.

⁷ Grosses lanternes

⁸ Les actions d'éclat, les exploits.

⁹ C'est-à-dire: fasse Dieu.

d'un temps assez voisin du nôtre, ne s'étend de l'autre qu'aux petites portions de terre qu'ont occupées succesivement les peuples soigneux de leur mémoire; au lieu que¹ l'histoire naturelle embrasse également tous les espaces, tous les temps et n'a d'autres limites que celles de l'univers.

La nature étant contemporaine de la matière, de l'espace et du temps, son histoire est celle de toutes les substances, de tous les lieux, de tous les âges; et, quoiqu'il paraisse à la première vue que ses grands ouvrages ne s'altèrent² ni ne changent, et que dans ses productions, même les plus fragiles et les plus passagères, elle se montre toujours et constamment la même, puisqu'à chaque instant ses premiers modèles reparaissent à nos yeux sous de nouvelles représentations; cependant, en l'observant de près, on s'apercevra que son cours n'est pas absolument uniforme; on reconnaîtra qu'elle admet des variations sensibles, qu'elle reçoit des altérations successives, qu'elle se prête même à des combinaisons nouvelles, à des mutations³ de matière et de forme; qu'enfin, autant elle paraît fixe dans son tout, autant elle est variable dans chacune de ses parties, et si nous l'embrassons dans toute son étendue, nous ne pourrions douter qu'elle ne soit aujourd'hui très différente de ce qu'elle était au commencement et de ce qu'elle est devenue dans la succession des temps: ce sont ces changements divers que nous appelons ses époques.

2. LE CHEVAL.

La plus noble conquête que l'homme ait jamais faite est celle de ce fier et fougueux animal qui partage avec lui les fatigues de la guerre et la gloire des combats; aussi intrépide que son maître, le cheval voit le péril et l'affronte; il se fait⁴ au bruit des armes, il l'aime, il le cherche et s'anime de la même ardeur: il partage aussi ses plaisirs; à la chasse, aux tournois,⁵ à la course, il brille, il étincelle; mais docile autant que courageux, il ne se laisse point emporter⁶ à son feu; il sait réprimer ses mouvements; non seulement il fléchit⁷ sous la main de celui qui le

¹ Tandis que.

² Ne se modifient, ne se gâtent.

³ Changements.

⁴ Il s'habitue.

⁵ Les *tournois*, au moyen âge, étaient des fêtes militaires où les

chevaliers déployaient leur adresse en combattant les uns contre les autres.

⁶ Être entraîné par sa violence.

⁷ Il obéit à.

guide, mais il semble consulter ses désirs, et, obéissant toujours aux impressions qu'il en reçoit, il se précipite, se modère ou s'arrête : c'est une créature qui renonce à son être pour n'exister que par la volonté d'un autre, qui sait même la prévenir ; qui, par la promptitude et la précision de ses mouvements, l'exprime et l'exécute ; qui sent autant qu'on le désire, et ne rend¹ qu'autant qu'on veut ; qui, se livrant sans réserve, ne se refuse à rien, sert de toutes ses forces, s'excède,² et même meurt pour mieux obéir.

Voilà le cheval dont les talents sont développés, dont l'art a perfectionné les qualités naturelles, qui, dès le premier âge a été soigné et ensuite exercé, dressé au service de l'homme ; c'est par la perte de sa liberté que commence son éducation, et c'est par la contrainte qu'elle s'achève. L'esclavage ou la domesticité de ces animaux est même si universelle, si ancienne, que nous ne les voyons que rarement dans leur état naturel ; ils sont toujours couverts de harnais³ dans leurs travaux ; on ne les délivre jamais de tous leurs liens, même dans les temps du repos⁴ et si on les laisse quelquefois errer en liberté dans les pâturages, ils y portent toujours les marques de la servitude, et souvent les empreintes⁵ cruelles du travail et de la douleur : la bouche est déformée par les plis que le mors⁶ a produits ; les flancs sont entamés⁷ par des plaies, ou sillonnés de cicatrices faites par l'éperon ;⁸ la corne des pieds est traversée par des clous. L'attitude du corps est encore gênée par l'impression subsistante des entraves⁹ habituelles ; on les en délivrerait en vain, ils n'en seraient pas plus libres : ceux même dont l'esclavage est le plus doux, qu'on ne nourrit, qu'on n'entretient que pour le luxe et la magnificence, et dont les chaînes dorées servent moins à leur parure qu'à la vanité de leur maître, sont encore plus déshonorés par l'élégance de leur toupet,¹⁰ par les tresses de leurs crins, par l'or et la soie dont on les couvre, que par les fers¹¹ qui sont sous leurs pieds.

¹ Ne fait.

² Se fatigue.

³ Tout l'équipage d'un cheval.

⁴ On dirait aujourd'hui : *aux heures* du repos.

⁵ Les traces.

⁶ *Mors* (prononcez : *morse*), partie de la bride qui passe dans la bouche du cheval.

⁷ Atteints.

⁸ *Eperon*, branche de métal, armée de pointes, que l'on s'attache au talon pour piquer le cheval.

⁹ Liens qu'on fixe au pied d'un cheval pour gêner sa marche.

¹⁰ Petite touffe de poils, de crin ou de cheveux sur le sommet de la tête.

¹¹ C'est-à-dire les fers à cheval.

La nature est plus belle que l'art; et, dans un être animé, la liberté des mouvements fait la belle nature. Voyez ces chevaux qui se sont multipliés dans les contrées de l'Amérique espagnole, et qui vivent en chevaux libres; leur démarche, leur course, leurs sauts, ne sont ni gênés ni mesurés; fiers de leur indépendance, ils fuient la présence de l'homme, ils dédaignent ses soins; ils cherchent et trouvent eux-mêmes la nourriture qui leur convient; ils errent, ils bondissent en liberté dans des prairies immenses, où ils cueillent¹ les productions nouvelles d'un printemps toujours nouveau; sans habitation fixe, sans autre abri que celui de ces palais voûtés² où nous les renfermons, en pressant³ les espaces qu'ils doivent occuper: aussi⁴ ces chevaux sauvages sont-ils beaucoup plus forts, plus légers, plus nerveux que la plupart des chevaux domestiques; ils ont ce que donne la nature, la force et la noblesse; les autres n'ont que ce que l'art peut donner, l'adresse⁵ et l'agrément.

3. LE CHIEN.

Le chien, indépendamment de la beauté de sa forme, de la vivacité, de la force, de la légèreté, a par excellence toutes les qualités intérieures qui peuvent lui attirer les regards de l'homme. Un naturel ardent, colère, même féroce et sanguinaire, rend le chien sauvage redoutable à tous les animaux et cède dans le chien domestique aux sentiments les plus doux, au plaisir de s'attacher et au désir de plaire; il vient en rampant⁶ mettre aux pieds de son maître son courage, sa force, ses talents; il attend ses ordres pour en faire usage; il le consulte, il l'interroge, il le supplie; un coup d'œil suffit: il entend les signes de sa volonté. Sans avoir, comme l'homme, la lumière de la pensée, il a toute la chaleur du sentiment; il a de plus que lui la fidélité, la constance dans ses affections; nulle ambition, nul intérêt, nul désir de vengeance, nulle crainte que celle de déplaire; il est tout⁷ zèle, tout ardeur, et tout obéissance. Plus sensible au souvenir des bienfaits qu'à celui des outrages, il ne se rebute⁸ pas par les mauvais traitements; il les su-

¹ *Ils cueillent* est bien délicat pour des chevaux!

² Périphrase un peu recherchée pour désigner des écuries.

³ C'est-à-dire: en les resserrant.

⁴ *Aussi* signifie ici *c'est pour-*

quoi et exige ordinairement le pronom après le verbe.

⁵ L'habileté.

⁶ En se traînant sur le ventre.

⁷ *Tout* a ici la valeur de *tout à fait, entièrement*.

⁸ Il ne se décourage pas.

bit,¹ les oublie, ou ne s'en souvient que pour s'attacher davantage; loin de s'irriter ou de fuir, il s'expose de lui-même à de nouvelles épreuves; il lèche cette main, instrument de douleur, qui vient de le frapper: il ne lui oppose que la plainte, et la désarme enfin par la patience et la soumission.

Plus docile que l'homme, plus souple qu'aucun des animaux, non seulement le chien s'instruit en peu de temps, mais même il se conforme aux mouvements, aux manières, à toutes les habitudes de ceux qui lui commandent: il prend le ton² de la maison qu'il habite; comme les autres domestiques, il est dédaigneux chez les grands, et rustre³ à la campagne. Toujours empressé pour son maître et prévenant pour ses seuls amis,⁴ il ne fait aucune attention aux gens indifférents, et se déclare contre ceux qui par état⁵ ne sont faits que pour importuner; il les connaît aux vêtements, à la voix, à leurs gestes, et les empêche d'approcher. Lorsqu'on lui a confié pendant la nuit la garde de la maison, il devient plus fier, et quelquefois féroce; il veille, il fait la ronde; il sent de loin les étrangers; et pour peu qu'ils s'arrêtent ou tentent de franchir les barrières, il s'élance, s'oppose, et, par des aboiements réitérés, des efforts et des cris de colère, il donne l'alarme, avertit et combat: aussi furieux contre les hommes de proie que contre les animaux carnassiers, il se précipite sur eux, les blesse, les déchire, leur ôte ce qu'ils s'efforçaient d'enlever; mais, content d'avoir vaincu, il se repose sur les dépouilles,⁶ n'y touche pas, même pour satisfaire son appétit, et donne en même temps des exemples de courage, de tempérance⁷ et de fidélité.

On sentira de quelle importance cette espèce est dans l'ordre de la nature, en supposant un instant qu'elle n'eût jamais existé. Comment l'homme aurait-il pu, sans le secours du chien, conquérir, dompter, réduire en esclavage les autres animaux? comment pourrait-il encore aujourd'hui découvrir, chasser, détruire les bêtes sauvages et nuisibles? Pour se mettre en sûreté, et pour se rendre maître de l'univers vivant, il a fallu commencer par se faire un parti parmi les animaux, se concilier avec douceur et par caresses ceux qui se sont trouvés capables de s'attacher et d'obéir, afin de les opposer aux autres. Le premier art de l'homme

¹ Il les endure, les supporte.

² L'habitude, les manières.

³ Fort grossier.

⁴ Ses n'est pas très correct.
Grammaticalement la phrase signi-

fierait les amis du chien, tandis qu'elle désigne les amis du maître.

⁵ De leur nature.

⁶ Sur la proie.

⁷ Modération.

a donc été l'éducation du chien, et le fruit de cet art la conquête et la possession paisible de la terre.

4. LE BŒUF.

Le bœuf,¹ le mouton et les autres animaux qui paissent l'herbe, non seulement sont les meilleurs, les plus utiles, les plus précieux pour l'homme puisqu'ils le nourrissent, mais sont encore ceux qui consomment et dépensent le moins; le bœuf surtout est à cet égard² l'animal par excellence; car il rend à la terre tout autant³ qu'il en tire, et même il améliore le fonds sur lequel il vit, il engraisse son pâturage, au lieu que le cheval et la plupart des autres animaux amaigrissent⁴ en peu d'années les meilleures prairies.

Mais ce ne sont pas là les seuls avantages que le bétail procure à l'homme; sans le bœuf les pauvres et les riches auraient beaucoup de peine à vivre; la terre demeurerait inculte, les champs et même les jardins seraient secs et stériles; c'est sur lui que roulent⁵ tous les travaux de la campagne; il est le domestique le plus utile de la ferme, le soutien du ménage champêtre; il fait⁶ toute la force de l'agriculture; autrefois il faisait toute la richesse des hommes, et aujourd'hui il est encore la base de l'opulence des Etats, qui ne peuvent se soutenir et fleurir que par la culture des terres et par l'abondance du bétail, puisque ce sont les seuls biens réels, tous les autres, et même l'or et l'argent, n'étant que des biens arbitraires, des représentations qui n'ont de valeur qu'autant que le produit de la terre leur en donne.

Le bœuf ne convient pas autant que le cheval, l'âne, le chameau etc., pour porter des fardeaux: la forme de son dos et de ses reins le démontre; mais la grosseur de son cou et la largeur de ses épaules indiquent assez qu'il est propre à tirer et à porter le joug: c'est aussi de cette manière qu'il le tire avantageusement; et il est singulier⁷ que cet usage ne soit pas général, et que dans des provinces entières on l'oblige à tirer par les cornes... Il semble avoir été fait exprès pour la charrue; la masse de son corps, la lenteur de ses mouvements, le peu de hauteur de ses jambes, tout, jusqu'à sa tranquillité et sa patience dans

¹ Ce mot se prononce *bœu* au pluriel.

² A ce point de vue.

³ C'est-à-dire: autant *de profit*.

⁴ Appauvrissent.

⁵ Se basent.

⁶ Il constitue.

⁷ Il est curieux.

le travail, semble concourir à le rendre propre à la culture des champs, et plus capable qu'aucun autre de vaincre la résistance constante et toujours nouvelle que la terre oppose à ses efforts : le cheval, quoique peut-être aussi fort que le bœuf, est moins propre à cet ouvrage : il est trop élevé sur ses jambes, ses mouvements son trop grands, trop brusques, et d'ailleurs il s'impatiente et se rebute¹ trop aisément; on lui ôte même toute la légèreté, toute la souplesse de ses mouvements, toute la grâce de son attitude et de sa démarche, lorsqu'on le réduit à ce travail pesant, pour lequel il faut plus de constance que d'ardeur, plus de masse² que de vitesse, et plus de poids que de ressorts...

Dans les espèces d'animaux dont l'homme a fait des troupeaux, et où la multiplication est l'objet principal, la femelle est plus nécessaire, plus utile que le mâle; le produit de la vache est un bien qui croît et qui se renouvelle à chaque instant: la chair du veau est une nourriture aussi abondante que saine et délicate; le lait est l'aliment des enfants; le beurre, l'assaisonnement³ de la plupart de nos mets; le fromage, la nourriture la plus ordinaire des habitants de la campagne. Que de pauvres familles sont aujourd'hui réduites à vivre de leur vache! Ces mêmes hommes, qui tous les jours, et du matin au soir, gémissent dans le travail et sont courbés sur la charrue, ne tirent de la terre que du pain noir, et sont obligés de céder à d'autres la fleur, la substance de leur grain, c'est par eux et ce n'est par pour eux que les moissons sont abondantes. Ces mêmes hommes qui élèvent, qui multiplient le bétail, qui le soignent et s'en occupent perpétuellement, n'osent jouir du fruit de leurs travaux; la chair de ce bétail est une nourriture dont ils sont forcés de s'interdire l'usage, réduits par la nécessité de leur condition, c'est-à-dire, par la dureté des autres hommes, à vivre, comme les chevaux, d'orge et d'avoine, ou de légumes grossiers et de lait aigre.

5. LE CYGNE.

Dans toute société, soit des animaux, soit des hommes, la violence fit les tyrans, la douce autorité fait les rois. Le lion

¹ Se décourage.

² Plus de volume.

³ L'ingrédient qui sert à accommoder...

⁴ Ce tableau douloureux de l'é-

tat du paysan est encore vrai de nos jours. Tous les écrits de Buffon abondent en allusions à la question sociale à l'ordre du jour. Par cela, Buffon est bien de son siècle.

et le tigre sur la terre, l'aigle et le vautour dans les airs, ne règnent que par la guerre, ne dominent que par l'abus de la force et par la cruauté, au lieu que¹ le cygne règne sur les eaux à tous les titres² qui fondent un empire de paix, la grandeur, la majesté, la douceur; avec des puissances, des forces, du courage, et la volonté de n'en pas abuser et de ne les employer que pour la défense,³ il sait combattre et vaincre sans jamais attaquer: roi paisible des oiseaux d'eau, il brave les tyrans de l'air; il attend l'aigle sans le provoquer, sans le craindre; il repousse ses assauts en opposant à ses armes la résistance de ses plumes et les coups précipités d'une aile vigoureuse qui lui sert d'égide; et souvent la victoire couronne ses efforts. Au reste, il n'a que ce fier⁴ ennemi; tous les autres oiseaux de guerre le respectent, et il est en paix avec toute la nature: il vit en ami plutôt qu'en roi au milieu des nombreuses peuplades des oiseaux aquatiques,⁵ qui toutes semblent se ranger⁶ sous sa loi; il n'est que le chef, le premier habitant d'une république tranquille, où les citoyens n'ont rien à craindre d'un maître qui ne demande qu'autant qu'il leur accorde, et ne veut que calme et liberté.⁷

Les grâces de la figure, la beauté de la forme, répondent dans le cygne à la douceur du naturel; il plaît à tous les yeux; il décore, embellit tous les lieux qu'il fréquente; on l'aime, on l'applaudit, on l'admire. Nulle espèce ne le mérite mieux: la nature, en effet, n'a répandu sur aucune autant de ces grâces nobles et douces qui nous rappellent l'idée de ses plus charmants ouvrages: coupe de corps élégante, formes arrondies, gracieux contours, blancheur éclatante et pure, mouvements flexibles et ressentis, attitudes tantôt animées, tantôt laissées dans un mol abandon; tout dans le cygne respire la volupté, l'enchantement que nous font éprouver les grâces et la beauté, tout nous l'annonce, tout le peint comme l'oiseau de l'amour, tout justifie la spirituelle et riante mythologie d'avoir donné ce charmant oiseau pour père à la plus belle des mortelles.

A sa noble aisance,⁸ à la facilité, la liberté de ses mou-

¹ Tandis que.

² Avec toutes les qualités.

³ Buffon ne fait ici qu'émettre une des idées révolutionnaires de l'époque, c'est-à-dire la nécessité d'une royauté constitutionnelle, idée si chère à Montesquieu, royauté qui, un peu plus loin, se fond en

une république, dont le roi n'est que le chef, le premier habitant.

⁴ *Fier* a ici son sens latin de *sauvage*.

⁵ Prononcez *acouatique*.

⁶ Se soumettre à son autorité.

⁷ Voyez ci-dessus note 3.

⁸ Légèreté.

vements sur l'eau, on doit le reconnaître non seulement comme le premier des navigateurs ailés, mais comme le plus beau modèle que la nature nous ait offert pour l'art de la navigation. Son cou élevé et sa poitrine relevée¹ et arrondie semblent en effet figurer² la proue³ du navire fendant l'onde, son large estomac en représente la carène,⁴ son corps penché en avant pour cingler,⁵ se redresse⁶ à l'arrière, et se relève en poupe;⁷ la queue est un vrai gouvernail;⁸ les pieds sont de longues rames, et ses grandes ailes demi-ouvertes au vent et doucement enflées, sont les voiles qui poussent le vaisseau vivant, navire et pilote à la fois....

Les anciens ne s'étaient pas contentés de faire du cygne un chantre merveilleux: seul entre tous les êtres qui frémissent à l'approche de leur destruction, il chantait encore au moment de son agonie, et préludait⁹ par des sons harmonieux à son dernier soupir: c'était, disaient-ils, près d'expirer, et faisant à la vie un adieu triste et tendre, que le cygne rendait ces accents si doux et si touchants, et qui, pareils à un léger et doux murmure, d'une voix basse, plaintive et lugubre, formaient son char funèbre; on entendait ce chant lorsqu'au lever de l'aurore les vents et les flots étaient calmés, on avait même vu des cygnes expirant en musique,¹⁰ et chantant leurs hymnes funéraires. Nulle fiction en histoire naturelle, nulle fable chez les anciens, n'a été plus célébrée, plus répétée, plus accréditée; elle s'était emparée de l'imagination vive et sensible des Grecs; poètes, orateurs, philosophes même l'ont adoptée comme une vérité trop agréable pour vouloir en douter. Il faut bien leur pardonner leurs fables; elles étaient aimables¹¹ et touchantes; elles valaient bien¹² de tristes, d'arides vérités, c'étaient de doux emblèmes pour les âmes sensibles. Les cygnes, sans doute, ne chantent point leur mort; mais toujours, en parlant du dernier essor et des derniers élans d'un beau génie prêt à s'éteindre, on rappellera avec sentiment cette expression touchante: *c'est le chant du cygne!*

¹ Noble, fière.

² Représenter.

³ La *proue* est la partie de l'avant d'un navire.

⁴ La *carène* c'est la partie inférieure d'un bateau jusqu'à la surface de l'eau.

⁵ Naviguer.

⁶ Se relève.

⁷ La *poupe*, c'est la partie arrière d'un navire.

⁸ Le *gouvernail* (prononcez ...*naï*), c'est un appareil attaché à l'arrière d'un navire pour le diriger.

⁹ Essayait sa voix.

¹⁰ En chantant.

¹¹ Agréables.

¹² Elles avaient autant de valeur que.

BERNARDIN de SAINT-PIERRE

Jacques-Henri Bernardin de Saint-Pierre naquit au Havre, en 1737, d'une famille où il y avait peu de bon sens et de grandes prétentions. Aussi, dès son enfance, montra-t-il des dispositions romanesques et un caractère impétueux et insoumis. Il aimait la nature, les voyages, les aventures. Un premier voyage à la Martinique le déçut, mais ne le découragea pas. De même que *Robinson Crusoé*,¹ dont il avait lu les aventures, il voulait avoir son île, qu'il peuplerait à sa fantaisie. Ses grands voyages ultérieurs n'eurent pas d'autre objet. En attendant, il fit des études classiques complètes, et suivit les cours de l'Ecole des ponts et chaussées. Jeté sur le pavé de Paris par la mort de sa mère et par l'indifférence de son père, il vécut misérablement du produit de quelques leçons de mathématiques qu'il donnait mal et irrégulièrement. Mécontent des siens et de ses amis qu'il fatiguait de ses plaintes, il ne lui restait plus d'autre ressource que de fonder son royaume dans quelque île ou désert lointain. Il jeta son dévolu sur les bords dulac Aral. Parti avec cent cinquante francs dans sa poche, mendiant partout son existence, ne dînant pas souvent, il arriva à Saint-Petersbourg avec un restant de six francs, puis à Moscou où il fut engagé comme sous-lieutenant de génie. Mais se dégoûtant bientôt de ce métier, il quitta la Russie sans avoir fondé sa république, passa par Varsovie, Vienne, Berlin, s'ennuyant partout, et rentra en France, en 1766, sans être plus riche qu'à son départ.

Rentré à Paris, il accabla de nouveau les ministères de mémoires, de plaintes et de sollicitations. On l'envoya comme ingénieur à l'Ile-de-France.² Il allait enfin mettre en exécution ses vastes projets de colonisation et sa république idéale. Mais, dans ces parages lointains, comme partout ailleurs, il trouva le moyen de s'ennuyer et revint à Paris en 1771, sans argent, mais riche d'observations et de notes. Car il avait pris l'habitude d'en prendre pendant ses longues promenades. Il notait les lignes et les formes du paysage, son dessin général, les accidents du terrain, la structure des roches, la silhouette des arbres et des plantes. Il notait les couleurs, leurs nuances les plus subtiles, leurs variations selon l'heure ou le temps, tous leurs menus détails. Il notait les bruits de la solitude, la voix particulière du vent, le murmure propre à chaque espèce d'arbre, le rythme d'un vol d'oiseau, le froissement imperceptible d'une feuille remuée par un insecte. Il notait les mouvements de la nature inanimée, les ondulations des herbes, les balancements d'un roseau, la fuite des ruisseaux, les agitations de la mer, l'allure des nuages. Jamais jusqu'alors personne ne s'était avisé, en France, de ces descriptions minutieuses. Jamais écrivain ne s'était enfoncé plus avant et mieux que lui dans la peinture de la nature. Le vulgaire aventurier était devenu un grand peintre. Il avait vu, il avait senti, il avait souffert; *il avait a-*

¹ Robinson Crusoé, personnage d'un roman du même nom de Daniel de Foë (1663—1731), dont la popularité n'a jamais été égalé. C'est le récit des aventures d'un homme qui, jeté dans une île déserte, trouve cependant les moyens de vivre

et même de se créer un bonheur relatif.

² L'Ile-de-France ou l'Ile-Maurice, dans l'Océan Indien, à 880 Kilomètres du Madagascar, appartenant aujourd'hui aux Anglais, et ayant pour capitale Saint-Louis.

massé des émotions et des couleurs. Voilà ce qu'il avait gagné à ses longs voyages.

De retour à Paris, Bernardin publia son *Voyage à l'Île-de-France*, et six ans après ses *Études de la Nature*, qui eurent un grand succès, malgré leur peu ou leur manque de valeur scientifique, et plutôt à cause de leurs belles peintures et de leur langage poétique.

En 1788, il nous donna l'ouvrage qui le rendit immortel, le charmant petit roman de *Paul et Virginie*, un des chefs-d'œuvre de la littérature française. L'enthousiasme fut universel. Quant à l'idée de ce roman, Bernardin nous l'expose ainsi: «J'ai tâché de peindre dans ce petit ouvrage un sol et des végétaux différents de ceux de l'Europe. Nos poètes ont assez reposé leurs amants sur les bords des ruisseaux, dans les prairies et sous le feuillage des hêtres. J'en ai voulu asseoir sur le rivage de la mer, au pied des rochers, à l'ombre des cocotiers, des bananiers et des citronniers en fleurs... Je me suis proposé aussi d'y mettre en évidence plusieurs grandes vérités, entre autre celle-ci, que notre bonheur consiste à vivre suivant la nature et la vertu.» Enfin Bernardin voulait prouver par ce roman la justesse des théories qu'il avait développées dans ses *Études de la Nature* et la sagesse des réformes qu'il y proposait. Ses jeunes héros devaient être la démonstration vivante et éclatante de la bonté naturelle de l'homme et de l'inutilité de nos vaines sciences. Par ce côté, Bernardin se montrait le disciple fervent de J.-J. Rousseau, dont il avait voulu réaliser les utopies.

Après une autre petite nouvelle la *Chaumière indienne*, un ouvrage les *Harmonies de la Nature*, et quelques autres encore de petite importance, Bernardin de Saint-Pierre cessa d'écrire et jouit le reste de sa vie des faveurs de Bonaparte, qui était un des admirateurs les plus enthousiastes de *Paul et Virginie*. Il mourut en 1814.

PAUL ET VIRGINIE.

(1788).

Deux enfants naissent et se développent loin de la société des hommes, dans un vallon solitaire des Tropiques, c'est-à-dire dans une région idéale, où la bonne nature s'épanouit à l'aise sans être gênée ni déformée par la civilisation. Il en résulte que ces deux êtres, étant naturels, sont parfaits. Ils sont plus beaux, plus grands que les autres enfants des hommes. Ils sont meilleurs aussi: ils sont pieux et honnêtes. Ils connaissent l'heure sans horloge et la succession des jours sans calendrier; ils n'ont pas de souliers, ni de chapeaux, ni d'habits à la mode; ils ignorent les lettres et les arts. Mais ce parfait bonheur va s'écrouler, au plus petit contact de la nature avec la société. Une lettre venue d'Europe, l'appel d'une vieille tante acariâtre, une visite que font le gouverneur et un missionnaire dans l'humble vallon suffiront à causer les plus terribles catastrophes: les deux amants seront séparés, ils s'aigriront au contact de la société et se gâteront un peu; la nature offensée se vengera, et tout se terminera par un ouragan qui sèmera l'épouvante et le deuil. Conclusion: hors de la nature il n'y a pas de bonheur.

Le paysage où se passe l'action de ce roman est admirable. Pour le peindre, l'auteur n'avait qu'à se servir des notes et observations qu'il avait rapportées de son séjour à l'Île-de-France. Il en fit une peinture éblouissante de couleurs, de formes et de sons.

1. COMMENT PAUL PASSAIT SES JOURNÉES.

Chaque jour était pour ces familles¹ un jour de bonheur et de paix. Ni l'envie, ni l'ambition ne les tourmentaient. Elles ne désiraient point au dehors une vaine réputation que donne l'intrigue et qu'ôte la calomnie; il leur suffisait d'être à elles-mêmes leurs témoins et leurs juges. Dans cette île, où, comme dans toutes les colonies européennes, on n'est curieux que d'anecdotes malignes,² leurs vertus et même leurs noms étaient ignorés. Seulement, quand un passant demandait, sur le chemin de Pamplémousses, à quelques habitants de la plaine: «Qui est-ce qui demeure là-haut dans ces petites cases?»³ ceux-ci répondaient, sans les connaître: «Ce sont de bonnes gens.» Ainsi des violettes, sous des buissons épineux, exhalent au loin leurs doux parfums, quoiqu'on ne les voie pas.

Elles avaient banni⁴ de leurs conversations la médisance, qui, sous une apparence de justice, dispose nécessairement le cœur à la haine ou à la fausseté; car il est impossible de ne pas haïr les hommes si on les croit méchants, et de vivre avec les méchants, si on ne leur cache sa haine sous de fausses apparences de bienveillance. Ainsi la médisance nous oblige d'être mal avec les autres ou avec nous-mêmes. Mais, sans juger des hommes en particulier, elles ne s'entretenaient que des moyens de faire du bien à tous en général; quoiqu'elles n'en eussent pas le pouvoir, elles en avaient une volonté perpétuelle, qui les remplissait d'une bienveillance toujours prête à s'étendre au dehors. En vivant donc dans la solitude, loin d'être sauvages, elles étaient devenues plus humaines.⁵ Si l'histoire scandaleuse de la société ne fournissait point de matière à leurs conversations, celle de la nature les remplissait de ravissement et de joie. Elles admiraient avec transport⁶ le pouvoir d'une Providence qui, par leurs mains, avait répandu au milieu de ces arides rochers l'abondance, les grâces, les plaisirs purs, simples et toujours renaissants.

Paul, à l'âge de douze ans, plus robuste et plus intelligent que les Européens à quinze,⁷ avait embelli ce que le noir

¹ Ce sont les familles de Paul et de Virginie.

² *Malignes* (au masculin *malin*), malveillantes, satiriques. Contraire: *bénin*, *bénigne*.

³ Cabanes, maisonnettes.

⁴ Chassé.

⁵ C'est la théorie de Rousseau: la civilisation déprave l'homme et la nature seule peut le rendre libre, heureux et meilleur.

⁶ Enthousiasme.

⁷ Au contact seul de la nature.

Domingue¹ ne faisait que cultiver. Il allait avec lui dans les bois voisins déraciner de jeunes plants² de citrouniers, d'orangers, de tamarins,³ dont la tête ronde est d'un si beau vert, et de dattiers, dont le fruit est plein d'une crème sucrée qui a le parfum de la fleur d'orange; il plantait ces arbres déjà grands autour de cette enceinte. Il y avait semé des graines d'arbres qui, dès la seconde année, portent des fleurs ou des fruits: tels que l'agathis, où pendent tout autour, comme les cristaux d'un lustre,⁴ de longues grappes de fleurs blanches; le lilas de Perse, qui élève droit en l'air ses girandoles⁵ gris de lin; le payer, dont le tronc sans branches, formé en colonne hérissée⁶ de melons verts, porte un chapiteau⁷ de larges feuilles semblables à celles du figuier.

Il y avait planté encore des pepins⁸ et des noyaux de badamiers, de manguiers, d'avocats, de goyaviers, de jacqs et de jamroses.⁹ La plupart de ces arbres donnaient déjà à leur jeune maître de l'ombrage et des fruits. Sa main laborieuse avait répandu la fécondité jusque dans les lieux les plus stériles de cet enclos.¹⁰ Diverses espèces d'aloès,¹¹ la raquette chargée de fleurs jaunes fouettées¹² de rouge, les cierges¹³ épineux, s'élevaient sur les têtes noires des roches, et semblaient vouloir atteindre aux longues lianes,¹⁴ chargées de fleurs bleues ou écarlates, qui pendaient ça et là le long des escarpements¹⁵ de la montagne.

Il avait disposé ces végétaux de manière qu'on pouvait jouir de leur vue d'un seul coup d'œil. Il avait planté au milieu de ce bassin les herbes qui s'élèvent peu, ensuite les

¹ Le domestique de Paul, qui s'était attaché à la famille.

² On appelle *plant* une jeune tige nouvellement plantée ou propre à être plantée.

³ Nom populaire du tamarinier, grand et bel arbre de la famille des légumineuses.

⁴ *Lustre* a ici le sens de *candélabre*.

⁵ Candélabres à branches.

⁶ Couverte.

⁷ Ornement.

⁸ Semences qui se trouvent au centre de certains fruits.

⁹ Le *badamier* est un arbre de Malabar qui donne des amandes très savoureuses.—Le *manguier*, un grand arbre de la famille des téré-

binthacées.—L'*avocat* ou *avocatier*, un arbre de l'Amérique de Sud dont le fruit est employé comme aliment.—Le *goyavier* est un grand arbre de l'Inde.—Les *jacqs* et les *jamroses*, arbres des Tropiques.

¹⁰ Terrain fermé par une clôture.

¹¹ *Aloès*, plante connue en romain sous le nom de «*odogaciū*».

¹² Tachetées.

¹³ La raquette et les cierges sont données comme deux espèces d'aloès.

¹⁴ Les *lianes* sont des plantes grimpantes qui s'attachent aux arbres. C'est le poète Eminesco qui a popularisé chez nous le nom de cette plante.

¹⁵ Pentes très inclinées.

arbrisseaux, puis les arbres moyens, et enfin les grands arbres qui en bordaient la circonférence; de sorte que ce vaste enclos paraissait, de son centre, comme un amphithéâtre de verdure, de fruits et de fleurs, renfermant des plantes potagères,¹ des lisières² de prairies et des champs de riz et de blé. Mais, en assujétissant ces végétaux à son plan, il ne s'était pas écarté de celui de la nature: guidé par ses indications, il avait mis dans les lieux élevés ceux dont les semences sont volatiles,³ et sur le bord des eaux, ceux dont les graines sont faites pour flotter. Ainsi, chaque végétal croissait dans son site⁴ propre, et chaque site recevait de son végétal sa parure⁵ naturelle. Les eaux qui descendent du sommet de ces roches formaient, au fond du vallon, ici des fontaines, là de larges miroirs, qui répétaient, au milieu de la verdure, les arbres en fleurs, les rochers et l'azur des cieux.

Malgré la grande irrégularité de ce terrain, toutes ces plantations étaient pour la plupart aussi accessibles au toucher qu'à la vue. A la vérité, nous l'aidions tous de nos conseils et de nos secours pour en venir à bout.⁶ Il avait pratiqué un sentier⁸ qui tournait autour de ce bassin, et dont plusieurs rameaux venaient se rendre de la circonférence au centre. Il avait tiré parti⁸ des lieux les plus raboteux,⁹ et accordé, par la plus heureuse harmonie, la facilité de la promenade avec l'aspérité du sol, et les arbres domestiques avec les sauvages. De cette énorme quantité de pierres roulantes qui embarrassent maintenant ces chemins, ainsi que la plupart du terrain de cette île, il avait formé çà et là des pyramides, dans les assises desquelles il avait mêlé de la terre et des racines de rosiers, de poincillades,¹⁰ et d'autres arbrisseaux qui se plaisent¹¹ dans les roches. En peu de temps ces pyramides sombres et brutes furent couvertes de verdure, ou de l'éclat des plus belles fleurs. Les ravins,¹² bordés de vieux arbres inclinés sur leurs bords, formaient des souterrains voûtés, inaccessibles à la chaleur, où l'on allait prendre le frais pendant le jour. Un sentier conduisait

¹ Qu'on cultive dans un jardin nommé *potager*.

² Des bords, des limites.

³ Qui peuvent se réduire en vapeur ou en gaz.

⁴ Aspect d'un lieu, paysage.

⁵ Son ornement.

⁶ *En venir à bout*, réussir.

⁷ Un petit chemin.

⁸ *Tirer parti*, tirer profit, profiter.

⁹ Inégal, accidenté.

¹⁰ Arbrisseau dont les feuilles sont purgatives.

¹¹ Qui se trouvent bien.

¹² Lit ou chemin creusé par un cours d'eau.

dans un bosquet d'arbres sauvages, au centre duquel crois-
sait, à l'abri des vents, un arbre domestique chargé de fruits.
Là, était une maison ; ici un verger.¹ Par cette avenue,²
on apercevait les maisons ; par cette autre, les sommets inac-
cessibles de la montagne. Sous un bocage³ touffu de tata-
maques⁴ entrelacés de lianes, on ne distinguait en plein
midi aucun objet ; sur la pointe de ce grand rocher voisin
qui sort de la montagne, on découvrait tous ceux de cet
enclos, avec la mer au loin, où apparaissait quelquefois un
vaisseau qui venait de l'Europe, ou qui y retournait. C'était
sur ce rocher que ces familles se rassemblaient le soir, et
jouissaient en silence de la fraîcheur de l'air, du parfum des
fleurs, du murmure des fontaines et des dernières harmonies
de la lumière et des ombres.

Rien n'était plus agréable que les noms donnés à la plu-
part des retraites charmantes de ce labyrinthe. Ce rocher
dont je viens de vous parler, d'où l'on me voyait venir de
bien loin, s'appelait la *Découverte de l'Amitié*. Paul et Vir-
ginie, dans leurs jeux, y avaient planté un bambou,⁵ au
haut duquel ils élevaient un petit mouchoir blanc, pour sig-
naler mon arrivée dès qu'ils m'apercevaient, ainsi qu'on
élève un pavillon sur la montagne voisine, à la vue d'un
vaisseau en mer. L'idée me vint de graver une inscription
sur la tige de ce roseau. Quelque plaisir que j'aie eu dans
mes voyages à voir une statue ou un monument de l'anti-
quité, j'en ai encore davantage à lire une inscription bien
faite ; il me semble alors qu'une voix humaine qui sort de la
pierre, se fasse entendre à travers les siècles ; et s'adressant
à l'homme au milieu des déserts, lui dise qu'il n'est pas
seul, et que d'autres hommes, dans ces mêmes lieux, ont
senti, pensé et souffert comme lui ; que si cette inscription
est de quelque nation ancienne qui ne subsiste plus, elle
étend notre âme dans les champs de l'infini, et lui donne
le sentiment de son immortalité, en lui montrant qu'une
pensée a survécu à la ruine même d'un empire.

¹ Lieu planté avec des arbres
fruitiers.

² On appelle *avenue* une route
bordée d'arbres.

³ Bosquet, petit bois.

⁴ Arbre de l'Inde.— Ces noms

d'arbres introduits par Bernardin
de Saint-Pierre, n'ont pas été ad-
mis tous dans la langue française.

⁵ Le *bambou* est un roseau des
Indes.

2. UN OURAGAN SUR LA MER.—MORT DE VIRGINIE.

En effet, tout présageait l'arrivée prochaine d'un ouragan. Les nuages qu'on distinguait au Zénith¹ étaient, à leur centre, d'un noir affreux, et cuivrés sur leurs bords. L'air retentissait des cris des paille-en-culs, des frégates, des coupeurs d'eau,² et d'une multitude d'oiseaux de marine, qui, malgré l'obscurité de l'atmosphère, venaient de tous les points de l'horizon, chercher des retraites dans l'île.

Vers les neuf heures du matin, on entendit du côté de la mer des bruits épouvantables, comme si des torrents d'eau, mêlés à des tonnerres, eussent roulé du haut des montagnes. Tout le monde s'écria : «Voilà l'ouragan!» et dans l'instant, un tourbillon affreux de vent enleva la brume³ qui couvrait l'île d'Ambre et son canal. Le Saint-Géran⁴ parut alors à découvert avec son pont chargé de monde, ses vergues et ses mâts de hune⁵ amenés sur le tillac,⁶ son pavillon en berne,⁷ quatre câbles sur son avant, et un de retenue⁸ sur son arrière. Il était mouillé⁹ entre l'île d'Ambre et la terre, en deçà de la ceinture de récifs¹⁰ qui entoure l'Île-de-France, et qu'il avait franchie par un endroit où jamais vaisseau n'avait passé avant lui. Il présentait son avant¹¹ aux flots qui venaient de la pleine mer, et à chaque lame¹² d'eau qui s'engageait dans le canal, sa proue se soulevait tout entière, de sorte qu'on en voyait la carène en l'air; mais, dans ce mouvement, sa poupe venant¹³ à plonger, disparaissait à la vue jusqu'au couronnement,¹⁴ comme si elle eût été submergée.¹⁵ Dans cette position, où le vent et la mer le jetaient à terre, il lui était également impossible de s'en aller par où il était venu, ou, en cou-

¹ Point du ciel situé au-dessus de la tête.

² *Paille-en-cul* ou *paille-en-queue*, oiseau de mer, dont la queue se termine par deux plumes longues et effilées.—La *frégate*, oiseau des Tropiques, nommée ainsi parce qu'elle vole très loin sur la mer. — *Coupeurs d'eau*, c'est le nom ordinaire des oiseaux *becs-en-ciseaux* de la Guyane.

³ Le brouillard épais.

⁴ C'est le nom du bateau qui amenait Virginie d'Europe.

⁵ En roumain : «*vergile de la vintrele și cafasurile catartelor.*»

⁶ Le *tillac* c'est le pont d'un navire.

⁷ *Son pavillon en berne* (terme de marine) veut dire drapeau hissé à mi-mât en signe de deuil ou de détresse.

⁸ *Câble de retenue*, câble employé à retenir à l'ancre un navire.

⁹ Avait jeté l'ancre.

¹⁰ Chaîne de rochers à la surface de l'eau.

¹¹ Sa partie de devant.

¹² Flot de la mer.

¹³ *Venant à plonger*, ayant plongé.

¹⁴ Partie supérieure du navire.

¹⁵ Noyée.

pant ses câbles, d'échouer¹ sur le rivage, dont il était séparé par de hauts fonds semés de récifs. Chaque lame qui venait briser² sur la côte s'avancait en mugissant jusqu'au fond des anses,³ et y jetait des galets⁴ à plus de cinquante pieds dans les terres; puis, venant à se retirer,⁵ elle découvrait une grande partie du lit du rivage, dont elle roulait les cailloux avec un bruit rauque⁶ et affreux. La mer, soulevée par le vent, grossissait à chaque instant, et tout le canal compris entre cette île et l'île d'Ambre n'était qu'une vaste nappe d'écumes blanches, creusées de vagues noires et profondes. Ces écumes s'amassaient dans le fond des anses à plus de six pieds de hauteur, et le vent qui en balayait la surface, les portait par dessus l'escarpement du rivage, à plus d'une demi-lieue dans les terres. A leurs flocons blancs et innombrables, qui étaient chassés horizontalement jusqu'au pied des montagnes, on eût dit d'une neige⁷ qui sortait de la mer. L'horizon offrait tous les signes d'une longue tempête; la mer y paraissait confondue avec le ciel. Il s'en détachait sans cesse des nuages d'une forme horrible, qui traversaient le zénith avec la vitesse des oiseaux, tandis que d'autres y paraissaient immobiles comme de grands rochers. On n'apercevait aucune partie azurée du firmament; une lueur olivâtre et blafarde⁸ éclairait seule tous les objets de la terre, de la mer et des cieux.

Dans les balancements du vaisseau, ce qu'on craignait arriva. Les câbles de son avant rompirent;⁹ et, comme il n'était plus retenu que par une seule ansière,¹⁰ il fut jeté sur les rochers à une demi-encablure¹¹ du rivage. Ce ne fut qu'un cri de douleur parmi nous. Paul allait s'élancer à la mer, lorsque je le saisis par le bras. «Mon fils, lui dis-je, voulez-vous périr?—Que j'aie à son secours, s'écria-t-il, ou que je meure!» Comme le désespoir lui ôtait la raison, pour prévenir sa perte, Domingue et moi nous lui attachâmes à la ceinture une longue corde dont nous saisismes l'une des extrémités. Paul alors s'avança vers le Saint-Géran, tantôt nageant tantôt marchant sur les récifs.

¹ Être poussé.

² Avec le sens de *se briser*.

³ Très petits golfes.

⁴ Cailloux polis et ronds que la mer pousse sur le rivage.

⁵ S'étant retirée.

⁶ Enrouée.

⁷ C'est-à-dire : *des flocons* d'une neige.

⁸ Pâle.

⁹ Avec le sens de : *se rompirent*.

¹⁰ *Ansière*, c'est le filet que l'on tend dans l'anse; et *anse*, la partie courbée en arc par où l'on passe le filet, le câble.

¹¹ A environ 100 mètres.

Quelquefois il avait l'espoir de l'aborder; car la mer, dans ses mouvements irréguliers, laissait le vaisseau presque à sec,¹ de manière qu'on en eût pu faire le tour à pied; mais bientôt après, revenant sur ses pas avec une nouvelle furie, elle le couvrait d'énormes voûtes d'eau qui soulevaient tout l'avant de sa carène, et rejetaient bien loin sur le rivage le malheureux Paul, les jambes en sang, la poitrine meurtrie,² et à demi noyé. A peine ce jeune homme avait-il repris l'usage de ses sens,³ qu'il se relevait, et retournait avec une nouvelle ardeur vers le vaisseau, que la mer cependant entrouvrait par d'horribles secousses. Tout l'équipage, désespérant alors de son salut, se précipitait en foule à la mer, sur des vergues,⁴ des planches, des cages à poules, des tables et des tonneaux. On vit alors un objet digne d'une éternelle pitié: une jeune demoiselle parut dans la galerie de la poupe du Saint-Géran, tendant les bras vers celui qui faisait tant d'efforts pour la joindre. C'était Virginie. Elle avait reconnu son amant⁵ à son intrépidité. La vue de cette aimable personne, exposée à un si terrible danger, nous remplit de douleur et de désespoir. Pour⁶ Virginie, d'un port noble et assuré,⁷ elle nous faisait signe de la main, comme nous disant un éternel adieu. Tous les matelots s'étaient jetés à la mer. Il n'en restait plus qu'un sur le pont, qui était tout nu, et nerveux⁸ comme Hercule. Il s'approcha de Virginie avec respect: nous le vîmes se jeter à ses genoux, et s'efforcer même de lui ôter ses habits; mais elle, le repoussant avec dignité, détourna de lui sa vue. On entendit aussitôt ces cris redoublés des spectateurs: «Sauvez-la; ne la quittez pas!» Mais dans ce moment, une montagne d'eau d'une effroyable grandeur s'engouffra⁹ entre l'île d'Ambre et la côte, et s'avança en rugissant vers le vaisseau, qu'elle menaçait de ses flancs noirs et de ses sommets écumants. A cette terrible vue, le matelot s'élança seul à la mer; et Virginie, voyant la mort inévitable, posa une main sur ses habits, l'autre sur son cœur, et levant en haut des yeux sereins, parut un ange qui prend son vol vers les cieux.

O jour affreux! hélas! tout fut englouti. La lame jeta

¹ A terre.

² Ecrasée.

³ Reprendre l'usage de ses sens, revenir à soi.

⁴ Longue pièce de bois destinée à soutenir la voile.

⁵ Amant a ici le sens de bien aimé, qu'il avait au XVII^e siècle.

⁶ Pour avec le sens de quant à.

⁷ Dans une attitude noble et ferme.

⁸ Fort.

⁹ Se jeta avec violence.]

bien avant dans les terres une partie des spectateurs, qu'un mouvement¹ d'humanité avait portés à s'avancer vers Virginie, ainsi que le matelot qui l'avait voulu sauver à la nage.

LESAGE

Alain-René Lesage naquit en 1668 à Sarzeau en Bretagne. Resté orphelin, il vint faire son droit à Paris et y fut reçu avocat. Mais il renonça bientôt à cette profession pour embrasser celle d'auteur et de publiciste. Il mena pendant une vingtaine d'années une vie aventureuse et pauvre, vivant de traductions et des farces qu'il composait pour les théâtres de la Foire.² Tout en luttant pour l'existence, il amassait les trésors d'observations qu'il devait plus tard répandre dans ses romans surtout, et dans quelques unes de ses pièces de théâtre. Mais, dans l'observation même il ne poursuit aucune ambition : il ne voulait pas réformer la société, il tenait seulement à la peindre au naturel, telle qu'il la voyait, souvent ridicule, mais généralement dépourvue de grands vices et de grandes vertus. Il ne vise qu'à rendre ce qu'il a vu. Toutefois, comme il est le premier exemple d'un grand écrivain qui se fait de son talent un moyen d'existence, il a dû travailler vite, car chaque feuille d'écriture était pour lui un capital créé. Aussi, parmi ses nombreux romans, n'y a-t-il que deux qui comptent ; les autres sont des œuvres bâclées à la hâte et s'en ressentent malheureusement trop.

Le premier de ces deux romans est le *Diable boiteux*, dont le cadre est emprunté à l'Espagnol Guevara, mais où l'invention devient plus personnelle à mesure que l'ouvrage se développe. Dans ce petit roman, l'auteur fait promener un étudiant par le diable Asmodée sur les toits des maisons qu'il fait disparaître « comme on enlève la croûte d'un pâté », pour lui montrer les mille petites scènes de la vie privée. Ce qui est vraiment français dans cette œuvre, c'est la peinture de la société parisienne en 1707 ; ce sont ces bourgeois avarés, ces coquettes fardées, ces médecins ignorants, ces banquiers qui filent en Hollande, ces poètes faméliques, ces nobles sans le sou, ces laquais parvenus, enfin toute cette société bizarre qui marque la fin du règne de Louis XIV.

Le second roman de mérite de Lesage, et qui se trouve être son chef-d'œuvre, porte le titre de *Gil Blas de Santillane*. Cette fois, au lieu d'une esquisse de mœurs, l'auteur nous y offre un vaste tableau de toute la société française de son temps, une image fidèle de la vie humaine en général. L'ouvrage se compose de quatre volumes, dont les deux premiers parurent en 1715, le troisième en 1724 et le dernier en 1735.

Au théâtre, Lesage débuta par une comédie en un acte, *Crispin rival de son maître*, qui eut un succès très vif. En 1709 il fit jouer *Turcaret*, pièce en cinq actes, qui est une satire spirituelle, mais amère, dirigée contre les financiers qui exploitent et contre ceux dont ils sont exploités. Les financiers voulurent à prix d'argent empêcher la représentation de la pièce, mais ils ne réussirent pas.

Lesage écrivit encore d'autres pièces pour la Foire, et composa des

¹ Un sentiment.

² C'est-à-dire les théâtres qui se dressent passagèrement sur les

marchés qui ont lieu dans les différents quartiers excentriques de Paris.

romans médiocres, dont il faut excepter le *Bachelier de Salamanque*, qui n'est pas tout à fait dépourvu de mérite. Malgré tout ce grand nombre d'ouvrages, Lesage mourut dans la misère en 1747.

I. TURCARET.

(1707).

Le sujet de cette comédie est en résumé succinct le suivant : Un banquier, qui s'est enrichi en exploitant tout le monde, aime une coquette dont il est exploité. La coquette, à son tour, est exploitée par un jeune chevalier qu'elle aime. Et tous les trois, le banquier, la coquette et le chevalier sont finalement plumés par deux rustres : un domestique et une servante qui sont aux gages de la coquette. La morale en est bien simple : elle est absolument la même que celle de la farce de *Maître Pathelin* : ¹ « à trompeur, trompeur et demi ». Nous reproduisons de cette pièce la fameuse scène où M. Turcaret, le financier, est en conversation d'affaires avec M. Rafle, son employé.

ACTE III, SCÈNE VIII.

M. TURCARET, M. RAFLE.

M. RAFLE (regardant dans son bordereau).—Premièrement. Cet enfant de famille à qui nous prêtâmes, l'année passée, trois mille livres,² et à qui je fis faire un billet de neuf³ par votre ordre, se voyant sur le point d'être inquiété pour le paiement, a déclaré la chose à son oncle le président, qui, de concert⁴ avec toute la famille, travaille actuellement à vous perdre.

¹ Voici en résumé le sujet de cette pièce fameuse du XV^e siècle : Maître Pathelin, avocat sans causes et sans argent, prend à crédit d'un drapier six aunes d'un beau drap pour s'en faire un habit dont il avait grand besoin. Le soir, le marchand allant toucher son argent, trouve la femme de l'avocat en pleurs et celui-ci au lit, poussant des cris dans tous les patois du monde. Il s'enfuit épouvanté. Quelques jours après, ayant assigné son berger Aignelet devant le tribunal, pour lui avoir mangé les moutons qu'il avait confiés à sa garde, il reconnaît maître Pathelin dans le défenseur du berger. Alors, il mêle l'affaire des moutons à celle du drap, impatiente le juge qui le rap-

pelle continuellement à ses moutons (d'où l'expression : *revenons à nos moutons*, pour revenons à notre sujet), et finalement perd son procès. Lorsque maître Pathelin demanda ses honoraires au berger (à qui il avait conseillé de répondre à toutes les questions du juge par le mot *bée!*) il n'en put tirer que ce même mot *bée!* — Conclusion : « à trompeur trompeur et demi ».

² *Livre*, au féminin, a le sens de *franc* (monnaie), et celui de *kilo* (mesure). Le mot *livre* (franc), ne s'emploie plus aujourd'hui que lorsqu'il est question de revenus (ex. trente mille livres de rente).

³ C'est-à-dire de neuf *mille*.

⁴ D'accord, ensemble.

M. TURCARET.—Peines perdues que ce travail-là ; laissons-les venir. Je ne prends pas facilement l'épouvante.

M. RAFLE (après avoir regardé dans son bordereau). — Ce caissier que vous avez cautionné et qui vient de faire banqueroute ¹ de deux cent mille écus !...²

M. TURCARET. — C'est par mon ordre qu'il.... Je sais où il est.

M. RAFLE.—Mais les procédures se font contre vous ; l'affaire est sérieuse et pressante.

M. TURCARET. — On l'accommodera ;³ j'ai pris mes mesures : cela sera réglé demain.

M. RAFLE.—J'ai peur que ce ne soit trop tard.

M. TURCARET.—Vous êtes trop timide. Avez-vous passé chez ce jeune homme de la rue Quincampoix à qui j'ai fait avoir une caisse ?⁴

M. RAFLE.—Oui, monsieur. Il veut bien vous prêter vingt mille francs des premiers deniers⁵ qu'il touchera, à condition qu'il fera valoir⁶ à son profit ce qui pourra lui rester à la compagnie, et que vous prendrez son parti,⁷ si l'on vient à s'apercevoir⁸ de la manœuvre.

M. TURCARET. — Cela est dans les règles ; il n'y a rien de plus juste ; voilà un garçon raisonnable. Vous lui direz, monsieur Rafle, que je le protégerai dans toutes ses affaires. Y a-t-il encore quelque chose ?

M. RAFLE (après avoir regardé dans le bordereau).— Ce grand homme sec,⁹ qui vous donna, il y a deux mois, deux mille francs pour une direction que vous lui avez fait avoir à Valognes...

M. TURCARET.—Eh bien ?

M. RAFLE.—Il lui est arrivé un malheur.

M. TURCARET.—Quoi ?

M. RAFLE. — On a surpris sa bonne foi : on lui a volé quinze mille francs. Dans le fond il est trop bon.

M. TURCARET. — Trop bon ! trop bon ! Eh ! pourquoi diable s'est-il donc mis dans les affaires ? Trop bon ! trop bon !

M. RAFLE.—Il m'a écrit une lettre fort touchante, par laquelle il vous prie d'avoir pitié de lui.....

M. TURCARET.—Papier perdu, lettre inutile.

M. RAFLE.—Et de faire en sorte qu'il ne soit point révoqué.

¹ Faire faillite.

² L'écu, ancienne monnaie d'argent valant trois livres ou francs.

³ On l'arrangera.

⁴ C'est-à-dire que j'ai fait caissier.

⁵ C'est-à-dire : du premier argent.

⁶ Qu'il tirera, qu'il emploiera à son profit.

⁷ Sa défense.

⁸ Si par hasard on s'aperçoit.

⁹ Maigre.

M. TURCARET.—Je feroi plutôt en sorte qu'il le soit; l'emploi me reviendra: je le donnerai à un autre pour le même prix.

M. RAFLE.—C'est-ce que j'ai pensé comme vous.

M. TURCARET.—J'agirais¹ contre mes intérêts: je mériterais d'être cassé² à la tête de la compagnie.

M. RAFLE. — Je ne suis pas plus sensible que vous aux plaintes des sots.... Je lui ai déjà fait réponse et lui ai mandé³ tout net qu'il ne devait point compter sur vous.

M. TURCARET.—Non, parbleu!⁴

M. RAFLE (regardant dans son bordereau).—Voulez-vous prendre au denier quatorze⁵ cinq mille francs qu'un honnête serrurier de ma connaissance a amassé par son travail et par ses épargnes?

M. TURCARET.—Oui, oui, cela est bon; je lui ferai ce plaisir-là. Allez me le chercher. Je serai au logis dans un quart d'heure; qu'il apporte l'espèce.⁶ Allez, allez.⁷

II. GIL BLAS.

(1715—1735).

Gil Blas, fils de pauvres gens, quitte à dix sept ans son pays pour aller étudier à l'Université de Salamanque. Pour toute fortune, ses parents lui donnent de bonnes paroles qui se résument en ces trois conseils: vivre en honnête homme, ne pas s'engager dans de mauvaises affaires, et, surtout, ne pas prendre le bien d'autrui. Mais à peine est-il sorti de la ville qu'il est exploité par un parasite et pris par des voleurs. Après cette rude expérience, il se promet d'être dupe le moins souvent possible, et pour commencer, ne va pas à l'Université et se fait laquais. Toute cette carrière de laquais de Gil Blas embrasse une période de quarante ans et se divise en trois phases bien distinctes: Gil Blas avant sont entrée à la cour (livres II-VII), Gil Blas à la cour, favori du duc de Lerme (VIII-IX), enfin Gil Blas après sa disgrâce, jusqu'à sa retraite définitive (X-XII).

L'auteur, pour bien peindre les mœurs de toutes les classes de la société, fait passer son héros par tous les degrés de l'échelle sociale. Après avoir été domestique, intendant, secrétaire, enfin confident d'un puissant premier-ministre, Gil Blas se voit rejeté dans la misère, lorsqu'il expie l'orgueil et l'ingratitude qu'il a montrés quand la fortune lui souriait. Mais, il revient bientôt à la prospérité dont il n'abuse pas une seconde fois, car il se montre aussi humain et désintéressé, qu'il a été d'abord avare et hautain. Enfin il se retire, après une vie orageuse, dans sa terre, où il finit en paix ses derniers jours.

¹ Je travaillerais.

² D'être dégradé.

³ Et lui ai communiqué.

⁴ *Parbleu* (de *par Dieu*?) sert ici à renforcer la négation. Il équivaudrait dans ce cas au roumain «*fi-resce*.»

⁵ C'est-à-dire: un pour quatorze ou 7 pour cent.

⁶ C'est-à-dire *l'argent*.

⁷ Comme l'on voit, le portrait de Turcaret est le portrait vivant des usuriers de tous les temps aussi bien que du nôtre.

«Ne me tromperais-je point? me disais-je en moi-même; est-ce bien là le fils du barbier Nunez? C'est peut-être quelque jeune courtisan qui lui ressemble.» Je ne demeurai pas longtemps dans le doute. Les seigneurs s'en allèrent; j'abordai Fabrice. Il me reconnut dans le moment, me prit par la main, et, après m'avoir fait percer la foule avec lui pour sortir des appartements: «Mon cher Gil Blas, me dit-il en m'embrassant, je suis ravi de te voir. Que fais-tu à Madrid? es-tu encore en condition?¹ as-tu quelque charge à la cour? dans quel état sont tes affaires? Rends-moi compte de tout ce qui t'est arrivé depuis ton départ précipité de Valladolid.—Tu me demandes bien des choses à la fois, lui répondis-je; et nous ne sommes pas dans un lieu propre² à conter des aventures.—Tu as raison, reprit-il, nous serons mieux chez moi. Viens, je vais t'y mener. Ce n'est pas loin d'ici. Je suis libre, agréablement logé, parfaitement bien dans mes meubles; je vis content, et suis heureux, puisque je crois l'être».

J'acceptai le parti,³ et me laissai entraîner par Fabrice, qui me fit arrêter devant une maison de belle apparence, où il me dit qu'il demeurerait. Nous traversâmes une cour où il y avait, d'un côté, un grand escalier qui conduisait à des appartements superbes; et de l'autre, une petite montée,⁴ aussi obscure qu'étroite, par où nous montâmes au logement qui m'avait été vanté. Il consistait en une seule chambre, de laquelle mon ingénieux ami s'en était fait quatre séparées par des cloisons⁵ de sapin. La première servait d'antichambre à la seconde, où il couchait; il faisait son cabinet de la troisième et sa cuisine de la dernière. La chambre et l'antichambre étaient tapissées de cartes géographiques, de thèses de philosophie, et les meubles répondaient⁶ à la tapisserie. C'était un grand lit de brocart tout usé, de vieilles chaises de serge⁷ jaune, garnies d'une frange⁸ de soie de Grenade de la même couleur; une table à pieds dorés, couverte d'un cuir qui paraissait avoir été rouge, et bordée d'une crépine⁹ de faux or devenu noir par laps de temps,¹⁰ avec une armoire d'ébène ornée de figures grossi-

¹ En service.

² Convenable.

³ La proposition.

⁴ Un petit escalier.

⁵ Cloison, séparation en planches ou en maçonnerie légère.

⁶ Étaient en rapport avec.

⁷ La serge est une étoffe légère de laine.

⁸ Tissue d'où pendent des filets comme ornement.

⁹ Espèce de frange.

¹⁰ Avec le temps.

èrement sculptées. Il avait pour bureau, dans son cabinet, une petite table; et sa bibliothèque était composée de quelques livres, avec plusieurs liasses de papiers qu'on voyait sur des ais¹ disposés par étages le long du mur. Sa cuisine, qui ne déparait pas² le reste, contenait de la poterie,³ et d'autres ustensiles nécessaires.

Fabrice, après m'avoir donné le loisir de considérer⁴ son appartement, me dit: «Que penses-tu de mon ménage et de mon logement? N'en es-tu pas enchanté?—Oui, ma foi, lui répondis-je en souriant. Il faut que tu ne fasses pas mal tes affaires à Madrid pour y être si bien nippé.⁵ Tu as sans doute quelque commission?—Le ciel m'en préserve! répliqua-t-il. Le parti que j'ai pris est au-dessus de tous les emplois. Un homme de distinction, à qui cet hôtel appartient, m'y a donné une chambre dont j'ai fait quatre pièces⁶ que j'ai meublées comme tu vois. Je ne m'occupe que de chosses qui me font plaisir, et je ne sens pas la nécessité. — Parle-moi plus clairement, interrompis-je: tu irrites l'envie que j'ai d'apprendre ce que tu fais.—Hé bien! me dit-il, je vais te conter. Je suis devenu auteur, je me suis jeté dans le bel esprit, j'écris en vers et en prose: je suis au poil et à la plume.⁷»

—«Toi, favori d'Apollon!⁸ m'écriais-je en riant; voilà ce que je n'aurais jamais deviné: je serais moins surpris de te voir toute autre chose. Quel charme as-tu donc pu trouver dans la condition⁹ des poètes? Il me semble que ces gens-là sont méprisés dans la vie civile, et qu'ils n'ont pas un ordinaire réglé.¹⁰—Hé, fi!¹¹ s'écria-t-il à son tour, tu me parles de ces misérables auteurs dont les ouvrages sont le rebut¹² des libraires et des comédiens.¹³ Faut-il s'étonner si l'on n'estime pas de semblables écrivains? Mais les bons, mon ami, sont sur un meilleur pied dans le monde; et je puis dire, sans vanité, que je suis du nombre de ceux-ci.—Je n'en doute pas, lui dis-je; tu es un garçon d'esprit: ce que tu composes ne doit pas être mauvais. Je ne

¹ Sur des planches de bois.

² Qui ne contrastait pas.

³ Des pots, des vases de cuisine.

⁴ Le temps de regarder.

⁵ Si bien meublé.

⁶ Chambres.

⁷ *Au poil et à la plume*, se dit d'un homme qui écrit aussi bien en prose qu'en vers.

⁸ Apollon, dieu de la poésie.

⁹ Dans le métier des poètes.

¹⁰ *Un ordinaire réglé*, un repas régulier, à temps fixe.

¹¹ *Fi!* marque une sensation de dégoût, de mépris.

¹² On appelle *rebut* les livres qui ne se vendent pas, et les pièces qui ne se jouent pas.

¹³ Des acteurs.

suis en peine¹ que de savoir comment la rage d'écrire a pu te prendre».

— «Ton étonnement est juste, reprit Nunez. J'étais si content de mon état chez le seigneur Manuel Ordonez² que je n'en souhaitais pas d'autre. Mais mon génie s'élevant peu à peu, comme celui de Plaute,³ au-dessus de la servitude, je composai une comédie que je fis représenter par des comédiens qui jouaient à Valladolid. Quoiqu'elle ne valût pas le diable,⁴ elle eut un fort grand succès. Je jugeai par là que le public était une bonne vache à lait qui se laissait aisément traire. Cette réflexion et la fureur de faire de nouvelles pièces me détachèrent de l'hôpital. L'amour de la poésie m'ôta celui des richesses. Je résolus de me rendre à Madrid, comme au centre des beaux esprits,⁵ pour former mon goût. Je demandai congé à l'administrateur, qui ne me le donna qu'à regret, tant il avait d'affection pour moi. «Fabrice, me dit-il, aurais-tu quelque sujet de mécontentement? — Non, lui répondis-je, seigneur; vous êtes le meilleur de tous les maîtres, et je suis pénétré de vos bontés; mais vous savez qu'il faut suivre son étoile. Je me sens né pour éterniser mon nom par des ouvrages d'esprit. — Quelle folie! me répliqua ce bon bourgeois. Tu as déjà pris racine à l'hôpital; tu es d'un bois dont on fait les économes, et quelquefois même les administrateurs. Tu veux quitter le solide⁶ pour t'occuper de fadaïses;⁷ tant pis pour toi, mon enfant».

L'administrateur, voyant qu'il combattait inutilement mon dessein, me paya mes gages,⁸ et me fit présent d'une cinquantaine de ducats pour reconnaître mes services; de manière qu'avec cela, et ce que je pouvais avoir grappillé⁹ dans les petites commissions dont on avait chargé mon intégrité, je fus en état, en arrivant à Madrid, de me mettre proprement...¹⁰

¹ *Etre en peine*, être inquiet.

² L'administrateur d'hôpital chez lequel Fabrice avait servi comme employé.

³ Plaute (227—184 av. J.-C.), poète comique latin d'une verve inépuisable. Molière lui a emprunté l'idée et quelques scènes de son *Aulularia* pour en faire l'*Avare*.

⁴ *Ne pas valoir le diable*, ne pas valoir grand chose, ne rien valoir.

⁵ Des esprits cultivés, des lettrés.

⁶ C'est-à-dire : une situation solide.

⁷ Choses inutiles.

⁸ Mon salaire. — On appelle *gages* le salaire des domestiques, *salaire* celui des ouvriers, *appointements* celui des fonctionnaires, et *honoraires* ce que reçoivent ceux qui ont une profession libre.

⁹ *Grappiller*, au figuré, faire de petits gains, souvent peu honnêtes.

¹⁰ Convenable.

Maintenant je vais débiter ma marchandise dans les grandes maisons, où l'on me reçoit à merveille, et où j'ai affaire à des gens qui ne sont pas fort difficiles. Il est vrai que j'ai le débit¹ séduisant, ce qui ne nuit pas² à mes compositions. Enfin je suis aimé de plusieurs seigneurs, et je vis surtout avec le duc de Medina-Sidonia comme Horace vivait avec Mécénas. Voilà, poursuit Fabrice, de quelle manière j'ai été métamorphosé en auteur.

3. GIL BLAS SE CORROMPT À LA COUR:

IL RENIE SA FAMILLE, SE BROUILLE AVEC FABRICE.

(*Livre VIII, chap. 13*).

J'étais assez fat³ pour parler des plus grands seigneurs comme si j'eusse été un homme de leur étoffe. Si j'avais par exemple à citer le duc d'Albe, le duc d'Ossone, ou le duc de Medina-Sidonia, je disais sans façon Albe, d'Ossone, et Medina-Sidonia. En un mot, j'étais devenu si fier et si vain que je n'étais plus le fils de mon père et de ma mère. Hélas ! pauvre duègne⁴ et pauvre écuyer,⁵ je ne m'informais pas si vous viviez heureux ou misérables dans les Asturies !⁶ c'est à quoi je ne pensais point du tout ! je ne songeais pas seulement à vous !...

Je ne me souvenais donc plus de ma famille, lorsqu'un matin il entra chez moi un jeune homme qui me dit qu'il souhaitait de me parler un moment en particulier. Je le fis passer dans mon cabinet, où, sans lui offrir une chaise, parce qu'il me paraissait un homme du commun,⁷ je lui demandais ce qu'il voulait. « Seigneur Gil Blas, me dit-il, quoi ! vous ne me remettez point ? »⁸ J'eus beau⁹ le considérer attentivement, je fus obligé de lui répondre que ses traits m'étaient tout à fait inconnus. « Je suis, reprit-il un de vos compatriotes, natif d'Oviédo même, et fils de Bertrand Muscada, l'épicier voisin de votre oncle le chanoine. Je vous reconnais bien, moi ! Nous avons joué mille fois tous deux

¹ *Débit*, au figuré, manière de parler, de réciter.

² Du verbe *nuire*, faire tort, faire obstacle.

³ Vain, impertinent.

⁴ *Duègne* (prononcez *duène*), vieille gouvernante.

⁵ *Écuyer* a ici le sens de domestique. Les parents de Gil Blas,

ainsi qu'il est dit plus bas, étaient dans le service.

⁶ Les Asturies sont une province du nord de l'Espagne.

⁷ De basse condition, du peuple.

⁸ *Remettre* a ici le sens de reconnaître.

⁹ *J'eus beau le considérer*, gallicisme qui signifie *c'est en vain que je le regardais*.

à la *gallina ciega*.¹ — Je n'ai, lui répondis-je, qu'une idée très confuse des amusements de mon enfance: les soins dont j'ai depuis été occupé m'en ont fait perdre la mémoire.² — Je suis venu, dit-il, à Madrid, pour compter³ avec le correspondant de mon père. J'ai entendu parler de vous. On m'a dit que vous étiez sur un bon pied⁴ à la cour, et déjà riche comme un juif. Je vous en fais mes compliments, et je vais, à mon retour au pays, combler de joie votre famille en lui annonçant une si agréable nouvelle.»

Je ne pouvais honnêtement me dispenser de lui demander dans quelle situation il avait laissé mon père, ma mère et mon oncle; mais je m'acquittai si froidement de ce devoir, que je ne donnai pas sujet⁵ à mon épicier d'admirer la force du sang. Il me le fit bien connaître. Il parut choqué de l'indifférence que j'avais pour des personnes qui me devaient être si chères; et comme c'était un garçon franc et grossier: «Je vous croyais, me dit-il crûment,⁶ plus de tendresse et de sensibilité pour vos proches. De quel air glacé m'interrogez-vous sur leur compte! Il semble que vous les ayez mis en oubli. Savez-vous quelle est leur situation? Apprenez que votre père et votre mère sont toujours dans le service,⁷ et que le bon chanoine Gil Perès, accablé de vieillesse et d'infirmités, n'est pas éloigné de sa fin. Il faut avoir du naturel,⁸ poursuivit-il; et, puisque vous êtes en état de faire du bien à vos parents, je vous conseille en ami de leur envoyer deux cents pistoles⁹ tous les ans. Par ce secours vous leur procurerez une vie douce et heureuse, sans vous incommoder.»

Au lieu d'être touché de la peinture qu'il me faisait de ma famille, je ne sentis que la liberté qu'il prenait de me conseiller, sans que je l'en priasse. Avec plus d'adresse¹⁰ peut-être m'aurait-il¹¹ persuadé, mais il ne fit que me révolter par sa franchise. Il s'en aperçut bien au silence mécontent que je gardais, et, continuant son exhortation avec moins de charité que de malice, il m'impatienta. «Oh! c'en est trop, répondis-je avec emportement.¹² Allez, monsieur de

¹ Jeu d'enfants correspondant au jeu roumain «*d'a puia gaia*».

² Le souvenir.

³ Pour faire les comptes.

⁴ *Etre sur un bon pied*, être bien établi, influent.

⁵ Motif, occasion.

⁶ D'une façon crue, brutale.

⁷ Comme domestiques.

⁸ C'est-à-dire du cœur, du sentiment.

⁹ La pistole était en France une monnaie d'or valant dix francs.

¹⁰ D'habileté.

¹¹ Voyez page 41, note 2.

¹² Colère.

Muscada; ne vous mêlez que de ce qui vous regarde.¹ Allez trouver le correspondant de votre père et compter avec lui. Il vous convient de me dicter mon devoir ! Je sais mieux que vous ce que j'ai à faire dans cette occasion. » En achevant ces mots, je poussai l'épicier hors de mon cabinet, et le renvoyai à Oviédo vendre du poivre et du girofle.²

Ce qu'il venait de me dire³ ne laissa pas⁴ de s'offrir à mon esprit; et me reprochant moi-même que j'étais un fils dénaturé, je m'attendris. Je me rappelais les soins qu'on avait eus de mon enfance et de mon éducation; je me représentais ce que je devais à mes parents; et mes réflexions furent accompagnées de quelques transports de reconnaissance, qui pourtant n'aboutirent à rien:⁵ mon ingratitude les étouffa bientôt, et leur fit succéder un profond oubli. Il y a bien des pères qui ont de pareils enfants.

L'avarice et l'ambition qui me possédaient changèrent entièrement mon humeur. Je perdais toute ma gaieté: je devins distrait et rêveur; en un mot un sot animal. Fabrice, me voyant tout occupé du soin de sacrifier à la fortune,⁶ et fort détaché de lui, ne venait plus chez moi que rarement. Il ne put même s'empêcher de me dire un jour: «En vérité, Gil Blas, je ne te connais plus. Avant que tu fusses à la cour, tu avais toujours l'esprit tranquille; à présent je te vois sans cesse agité. Tu formes projet sur projet pour t'enrichir; et plus tu amasses de biens, plus tu veux en amasser. Outre cela, te le dirai-je ! tu n'as plus avec moi ces épanchements⁷ de cœur, ces manières libres qui font le charme des liaisons: tout au contraire, tu t'enveloppes et me caches le fond de ton âme. Je remarque même de la contrainte dans les honnêtetés⁸ que tu me fais. Enfin, Gil Blas n'est plus ce même Gil Blas que j'ai connu».

— «Tu plaisantes sans doute, lui répondis-je d'un air assez froid. Je n'aperçois en moi aucun changement.—Ce n'est point à tes yeux, répliqua-t-il, qu'on doit s'en rapporter;⁹ ils sont fascinés. Crois-moi, ta métamorphose n'est que trop véritable. En bonne foi, mon ami, parle: vivons-nous ensem-

¹ Locution correspondant à la loc. roumaine: «nu te amesteca unde nu'ți fierbe ôla».

² *Girofle* ou *clou de girofle*, en roumain: *cuișoare*.

³ *Ce qu'il venait de me dire*—ce qu'il m'avait dit.

⁴ *Ne laissa pas* est un gallicisme pour: *ne cessa pas*.

⁵ Qui n'eurent aucun résultat.

⁶ A la richesse.

⁷ Effusions.

⁸ Les politesses.

⁹ *S'en rapporter à quelqu'un*, le prendre pour arbitre, s'en référer à lui.

ble comme autrefois ? Quand j'allais le matin frapper à ta porte, tu venais m'ouvrir toi-même, encore tout endormi le plus souvent, et j'entrais dans ta chambre sans façon. Aujourd'hui, quelle différence ! Tu as des laquais ; on me fait attendre dans ton anti-chambre, et il faut qu'on m'annonce avant que je puisse te parler. Après cela, comment me reçois-tu ? Avec une politesse glacée, et en tranchant du seigneur.¹ On dirait que mes visites commencent à te peser. Penses-tu qu'une pareille réception soit² agréable à un homme qui t'a vu son camarade ? Non, Santillane, non ; elle ne me convient nullement. Adieu ; séparons-nous à l'amiable. Défaisons-nous tous deux, toi, d'un censeur de tes actions et moi, d'un nouveau riche qui se méconnaît.»³

4. UN AUTEUR À L'HÔPITAL.

(*Livre XI, chap. 7.*)

Un jour, en revenant d'un endroit, je passais devant la porte d'un hôpital. Il me prit envie d'y entrer. Je parcourus deux ou trois salles remplies de malades alités,⁴ en promenant ma vue de toutes parts. Parmi ces malheureux, que je ne regardais pas sans compassion, j'en remarquai un qui me frappa ; je crus reconnaître en lui Fabrice, mon ancien camarade et mon compatriote. Pour le voir de plus près, je m'approchais de son lit, et, ne pouvant douter que ce ne fût le poète Nunez, je demeurai quelques moments à le considérer⁵ sans rien dire. De son côté il me remit⁶ aussi, et m'envisagea⁷ de la même façon. Enfin, rompant le silence : « Mes yeux, lui dis-je, ne me trompent-ils point ? Est-ce en effet Fabrice que je rencontre ici ? — C'est lui-même, répondit-il froidement, et tu ne dois pas t'en étonner. Depuis que je t'ai quitté, j'ai toujours fait le métier d'auteur, j'ai composé des romans, des comédies, toutes sortes d'ouvrages d'esprit. J'ai fait mon chemin : je suis à l'hôpital. »

Je ne pus m'empêcher de rire de ces paroles, et encore plus de l'air sérieux dont il les avait accompagnées. « Hé quoi ! m'écriai-je, ta muse t'a conduit dans ce lieu ? elle t'a joué

¹ *Trancher du seigneur*, faire le grand personnage, se donner des airs.

² Dans les phrases interrogatives, le verbe de la proposition dépendante se met au subjonctif.

³ *Se méconnaître*, oublier ce qu'on a été ou ce qu'on est.

⁴ Gardant le lit.

⁵ Regarder.

⁶ Il me reconnut aussi.

⁷ Il me regarda.

ce vilain tour-là ? — Tu le vois, répondit-il, cette maison ¹ sert souvent de retraite aux beaux esprits. Tu as bien fait, mon enfant, de prendre une autre route que moi. Mais tu n'es plus, ce me semble, à la cour; et tes affaires ont changé de face: je me souviens même d'avoir ouï dire que tu étais en prison par ordre du roi. — On t'a dit la vérité, lui répliquai-je; la situation charmante où tu me laissas quand nous nous séparâmes fut, peu de temps après, suivie d'un revers de fortune ² qui m'enleva mes biens et ma liberté. Cependant, mon ami, tu me revois dans un état plus brillant encore que celui où tu m'as vu. — Cela n'est pas possible, dit Nunez; ton maintien est sage et modeste; tu n'as pas l'air vain et insolent que donne ordinairement la prospérité. — Les disgrâces, repris-je, ont purifié ma vertu, et j'ai appris, à l'école de l'adversité, à jouir des richesses sans m'en laisser posséder.

— Dis-moi donc, interrompit Fabrice en se mettant avec transport ³ sur son séant, quel peut être ton emploi? Que fais-tu présentement? Ne serais-tu pas intendant d'un grand seigneur ruiné, ou de quelque veuve opulente? — J'ai un meilleur poste, lui repartis-je; mais dispense-moi, je te prie, de t'en dire davantage à présent; je satisferai une autrefois ta curiosité. Je me contente, en ce moment, de t'apprendre que je suis en état de te faire plaisir, ou plutôt de te mettre à ton aise ⁴ pour le reste de tes jours, pourvu que ⁵ tu me promettes de ne plus composer d'ouvrages d'esprit, soit en vers, soit en prose. Te sens-tu capable de me faire un si grand sacrifice? — Je l'ai déjà fait au Ciel, me dit-il, dans une maladie mortelle dont tu me vois échappé. Un père de Saint-Dominique m'a fait abjurer la poésie comme un amusement qui, s'il n'est pas criminel, détourne du moins du but de la sagesse.

— Je t'en félicite, lui répliquai-je, mon cher Nunez; mais gare la rechute! ⁶ — C'est ce que je n'appréhende point du tout. J'ai pris une ferme résolution d'abandonner les muses: quant tu es entré dans cette salle, je composais des vers pour leur dire un éternel adieu. — Monsieur Fabrice, lui dis-je en branlant la tête, je ne sais si nous devons, le père de Saint-Dominique et moi, nous fier à votre abjuration! ⁷ Vous

¹ C'est-à-dire l'hôpital.

² D'un événement malheureux.

³ Vivacité.

⁴ De te procurer le nécessaire.

⁵ A condition que.

⁶ Gare la rechute, garde-toi de retomber, de recommencer.

⁷ Renoncement à la poésie. Ici le mot est pris au figuré car en sens propre il signifie *renoncement à la religion*.

me paraissez furieusement épris des doctes pucelles.¹ Non, non, me répondit-il, j'ai rompu tous les nœuds qui m'attachaient à elles. J'ai plus fait, j'ai pris le public en aversion et ma haine est juste. Il ne mérite pas qu'il y ait des auteurs qui veuillent lui consacrer leurs travaux: je serais fâché de faire quelque production qui lui plût. Ne crois pas continua-t-il, que le chagrin me dicte ce langage: je te parle de sang-froid. Je méprise autant les applaudissements du public que ses sifflets. On ne sait qui gagne ou qui perd avec lui: c'est un capricieux qui pense aujourd'hui d'une façon et qui demain pensera d'une autre. Que² les poètes dramatiques sont fous de tirer vanité de leurs pièces quand elles réussissent! Quelque bruit qu'elles fassent dans leur nouveauté sur la scène, elles se soutiennent rarement après l'impression; et si on les remet au théâtre vingt ans après, elles sont pour la plupart assez mal reçues. La génération présente accuse de mauvais goût celle qui l'a précédée; et ses jugements sont contredits à leur tour par ceux de la génération suivante. C'est ce que j'ai toujours remarqué, et de là je conclus que les auteurs qui sont applaudis présentement doivent s'attendre à être sifflés dans la suite. Il en est de même des romans et des autres livres amusants qu'on met au jour: quoiqu'ils aient d'abord une approbation générale, ils tombent insensiblement dans le mépris. L'honneur qui nous revient de l'heureux succès d'un ouvrage n'est donc qu'une pure chimère, qu'une illusion de l'esprit, qu'un feu de paille dont la fumée se dissipe bientôt dans les airs.»³

Quoique je jugeasse bien que le poète des Asturies (Nunez) ne parlait ainsi que par mauvaise humeur, je ne fis pas semblant⁴ de m'en apercevoir. «Je suis ravi, lui dis-je, que tu sois dégoûté du bel esprit, et radicalement guéri de la rage d'écrire. Tu peux compter que je te ferai donner incessamment⁵ un emploi où tu pourras t'enrichir sans être obligé de faire une grande dépense de génie.—Tant mieux! s'écria-t-il, l'esprit me pue, et je le regarde à l'heure qu'il est⁶ comme le présent le plus funeste que le ciel puisse faire à l'homme.—Je souhaite, repris-je, mon cher Fabrice, que tu conserves toujours les sentiments où tu es.»

¹ *Epris*, amouraché. *Les doctes pucelles*, ce sont les Muses.

² Combien.

³ Il n'en est pas de même avec les ouvrages de Lesage. Son roman *Gil Blas*, pour ne citer que celui-ci, est encore aujourd'hui considéré

comme un chef-d'œuvre dont s'enorgueillit la littérature française.

⁴ C'est-à-dire: *je feignis ou j'eus l'air de ne pas faire attention.*

⁵ Au plutôt, immédiatement.

⁶ *A l'heure qu'il est*, en ce moment-ci.

BEAUMARCHAIS

Pierre-Augustin Caron de Beaumarchais naquit à Paris en 1732 d'un père horloger. Après quelques études classiques, il apprit lui-même l'horlogerie sous la direction de son père, et s'y appliqua si sérieusement qu'à l'âge de vingt ans il inventa un nouvel échappement pour les montres. En 1755, il acquiert la charge de contrôleur de la maison du Roi, par la mort de son protecteur dont il épousa la veuve. Beaumarchais devint ensuite maître de harpe et de guitare des princesses, filles de Louis XV. C'est alors qu'il ajouta à son nom celui de *Beaumarchais*, qu'il devait rendre si fameux et qu'il emprunta à un petit domaine de sa femme. Puis il s'anoblit en achetant le titre de secrétaire du Roi.

Grâce à ses relations avec le financier Paris-Duverney, et grâce aussi à ses vastes aptitudes, il se jeta dans de différentes spéculations qui l'enrichirent en peu de temps. Mais, avec la fortune, le nombre de ses ennemis augmenta aussi. Ceux-ci, pour le perdre, eurent recours aux plus infâmes calomnies. La situation de Beaumarchais devint encore plus critique par la mort du banquier Duverney (1770). Le comte de Blache, neveu et héritier du banquier, l'accuse de faux et lui réclame 13900 livres. Beaumarchais perd en première instance, gagne en appel, et enfin, après cassation de l'arrêt d'appel, perd définitivement le procès. Il fut condamné sur tous les points, et, par dessus tout, aux dommages-intérêts, ce qui le ruina complètement. C'est alors que, pour se venger, Beaumarchais écrivit quatre *Mémoires* contre Goëzmann, le rapporteur de son procès au parlement Maupeou; ¹ il y exécute cet homme ainsi que sa femme qui s'était laissée corrompre par des cadeaux. Ces *Mémoires*, qui sont un modèle de verve et de fine ironie, eurent un succès inouï et lui attirèrent l'approbation de l'opinion publique. En effet, deux ans plus tard, Beaumarchais obtenait l'annulation de sa condamnation.

Beaumarchais avait débuté au théâtre par des pièces qui échouèrent, ce qui fit dire à Grimm: «cet homme ne fera jamais rien, même de médiocre.» Cette prédiction fut loin de se réaliser. Quand éclata l'affaire Goëzman, Beaumarchais avait une pièce reçue au Théâtre-Français: c'était le *Barbier de Séville*. D'abord, elle échoua, mais réduite à quatre actes et débarrassée de sa végétation parasite, elle réussit avec un grand succès. La donnée en est simple et ressemble quelque peu à celle de l'*Ecole des femmes* de Molière. Pourtant, on y trouve un personnage tout nouveau, qui est la trouvaille de génie de Beaumarchais: c'est *Figaro*. Ce personnage qui est, selon les uns, Beaumarchais lui-même, personnifie admirablement le peuple, avec ses qualités et ses défauts, avec son activité et son intelligence. C'est l'homme opprimé qui a passé par toutes les conditions, et que l'expérience de ses misères a instruit et aiguisé pour la lutte. En face de lui, le comte Almaviva, son ancien maître, représente la noblesse et la richesse, unies à la brutalité et à l'ignorance.

Le type de Figaro ayant réussi au théâtre, Beaumarchais résolut de l'exploiter une seconde fois. Il écrivit le *Mariage de Figaro*. Cette pièce, achevée en 1778 et présentée au Théâtre-Français en 1781, ne put être

¹ En 1771, le chancelier Maupeou fit exiler le parlement de Paris, afin d'en débarrasser le Roi. On installa à sa place un *Conseil*

du Roi, auquel le public donna par dérision le nom de *parlement Maupeou*.

représentée qu'en 1784, le pouvoir ayant refusé l'autorisation de la jouer. L'intrigue, plus neuve et hardie que celle du *Barbier*, roule tout entière sur la rivalité du maître et du valet. Car Figaro est de nouveau au service du comte, dont il est le conscierge. Le comte, bien que marié, veut lui ravir sa fiancée. Mais Figaro la défend avec un noble courage; il sait toujours déjouer les plans de son maître. De là, une suite de quiproquos des plus comiques. Cette fois Figaro a fait des progrès. En face du comte immoral et ridicule, se dresse Figaro, ayant pour lui le mérite, le droit, l'honnêteté relative. Par sa bouche, Beaumarchais verse le ridicule sur tout ce qui soutenait l'ancien régime: noblesse, justice, autorité. Le *Mariage de Figaro* était l'expression la plus franche de la haine sanglante, du profond mépris que la bourgeoisie et le peuple ressentaient alors en France pour les classes privilégiées qui, seules, avaient le droit de participer au pouvoir et aux honneurs. D'un bout à l'autre, elle attaque la cour, la noblesse, tous les pouvoirs que la Révolution allait renverser. Cette pièce, qui était encore une satire de la justice de son temps, eut un succès immense.¹

Beaumarchais mit encore Figaro dans une autre pièce, la *Mère coupable*, qui ne put réussir. Après une vie très agitée, et de nouvelles spéculations, qui le ruinèrent complètement, Beaumarchais mourut en 1799.

I. LE BARBIER DE SÉVILLE.

(1775).

Le comte Almaviva aime une jeune personne, Rosine, la pupille² du docteur Bartholo, que celui-ci garde à vue et veut épouser. Comme il ne peut jamais l'aborder, Figaro, son ancien valet, qu'il retrouve par hasard, se charge de le servir dans cette occasion. Il est barbier, et comme tel, il a ses entrées chez le vieux docteur. En effet, le comte, introduit par Figaro dans la maison, tantôt déguisé en militaire, tantôt en maître de chant, parvient à tromper la surveillance du vieux Bartholo. Celui-ci, harcelé de tous côtés et de toutes les façons, consent finalement à renoncer à sa pupille, et la pièce se termine par le mariage de celle-ci avec le comte Almaviva.

ACTE I, SCÈNE II.

FIGARO.—J'ai vu cet abbé-là³ quelque part. (Il se relève).

LE COMTE (à part).—Cet homme ne m'est pas inconnu.

FIGARO (de même).—Eh non, ce n'est pas un abbé! Cet air altier⁴ et noble.....

LE COMTE.—Cette tournure grotesque.....

FIGARO.—Je ne me trompe point; c'est le comte Almaviva.

¹ Les sujets des deux comédies de Beaumarchais ont fourni le libretto de deux opéras célèbres: *Les noces de Figaro* par Mozart et le *Barbier de Séville* par Rossini.

² On appelle *pupille* (prononcez *pupile*) la personne mineure, res-

tée orpheline, et qui est à la charge d'un tuteur.

³ Ecclésiastique.—Le comte était enveloppé d'un long manteau et avait l'air d'un abbé en soutane.

⁴ Orgueilleux.

LE COMTE.—Je crois que c'est ce coquin de Figaro.

FIGARO.—C'est lui-même, monseigneur.

LE COMTE.—Maraud!¹ si tu dis un mot....

FIGARO.—Oui, je vous reconnais : voilà les bontés² familières dont vous m'avez toujours honoré.

LE COMTE.—Je ne te reconnaissais pas, moi. Te voilà si gros et gras....

FIGARO.—Que voulez-vous, monseigneur, c'est la misère.

LE COMTE.—Pauvre petit ! Mais que fais-tu à Séville ? Je t'avais autrefois recommandé dans les bureaux pour un emploi ?

FIGARO.—Je l'ai obtenu, monseigneur ; et ma reconnaissance....

LE COMTE.—Appelle-moi Lindor. Ne vois-tu pas, à mon déguisement, que je veux être inconnu ?

FIGARO.—Je me retire.

LE COMTE.—Au contraire. J'attends ici quelque chose ; et deux hommes qui jasant³ sont moins suspects qu'un seul qui se promène. Ayons l'air de jaser. Eh bien, cet emploi ?

FIGARO.—Le ministre, ayant égard à⁴ la recommandation de Votre Excellence, me fit nommer sur-le-champ⁵ garçon apothicaire.

LE COMTE.—Dans les hôpitaux de l'armée.

FIGARO.—Non, dans les haras⁶ d'Andalousie.

LE COMTE (riant).—Beau début !

FIGARO.—Le poste n'était pas mauvais, parce qu'ayant le district⁷ des pansements et des drogues⁸ je vendais souvent aux hommes de bonnes médecines⁹ de cheval....

LE COMTE.—Qui tuaient les sujets du roi....

FIGARO.—Ah ! Ah ! il n'y a point de remède universel ; ...mais qui n'ont pas laissé de guérir des Galiciens, des Catalans, des Auvergnats.¹⁰

LE COMTE.—Pourquoi donc l'as-tu quitté ?

FIGARO.—Quitté ? C'est bien lui-même ; on m'a desservi¹¹ auprès des puissances....

¹ Drôle !

² Voilà les expressions.

³ Jaser, babiller, parler beaucoup.

⁴ Ayant égard, ayant en vue.

⁵ Immédiatement, à l'instant.

⁶ C'est-à-dire dans l'administration des haras. Haras (prononcez hara), lieu destiné à loger des étalons et des juments, pour améliorer la race chevaline.

⁷ Département, charge.

⁸ Pansement, application de re-

mèdes à une plaie. — Drogues, objets de droguerie.

⁹ De bons remèdes.

¹⁰ Les Galiciens et les Catalans sont des habitants des deux provinces d'Espagne, et les Auvergnats, ceux de l'Auvergne en France.

¹¹ On m'a calomnié, on m'a rendu un mauvais service. — Le verbe *desservir*, au propre, signifie « enlever les mets de dessus la table ».

«L'envie aux doigts crochus, au teint pâle et livide»....

LE COMTE.—Oh! grâce, grâce, ami! Est-ce que tu fais aussi des vers? Je t'ai vu là, griffonnant sur ton genou et chantant dès le matin.

FIGARO.—Voilà précisément la cause de mon malheur, Excellence. Quand on a rapporté au ministre que je faisais, je puis dire assez joliment, des bouquets à Chloris, que j'envoyais des énigmes aux journaux, qu'il courait des madrigaux de ma façon;¹ en un mot, quand il a su que j'étais imprimé tout vif,² il a pris la chose au tragique³ et m'a fait ôter mon emploi, sous prétexte que l'amour des lettres est incompatible avec l'esprit des affaires.

LE COMTE.—Puissamment raisonné!⁴ Et tu ne lui fis pas représenter⁵....

FIGARO.—Je me crus trop heureux d'en être oublié, persuadé qu'un grand nous fait assez de bien quand il ne nous fait pas de mal.

LE COMTE.—Tu ne dis pas tout. Je me souviens qu'à mon service tu étais un assez mauvais sujet.⁶

FIGARO.—Eh! Mon Dieu! monseigneur, c'est qu'on veut que le pauvre soit sans défauts.

LE COMTE.—Paresseux, dérangé....

FIGARO.—AUX vertus qu'on exige dans un domestique, Votre Excellence connaît-elle beaucoup de maîtres qui fussent dignes d'être valets?

LE COMTE (riant). — Pas mal! Et tu t'es retiré en cette ville?

FIGARO.—Non, pas tout de suite. De retour à Madrid, je voulus essayer de nouveau mes talents littéraires, et le théâtre me parut un champ d'honneur.

LE COMTE.—Ah! miséricorde!

FIGARO. En vérité, je ne sais comment je n'eus pas le plus grand succès, car j'avais rempli le parterre des plus excellents travailleurs;⁷ des mains.... comme des battoirs;⁸ j'avais interdit les gants, les cannes, tout ce qui ne produit

¹ Qu'on répandait des madrigaux faits par moi. — On appelle *madrigal* une petite pièce de vers qui renferme une idée fine, galante.

² Par plaisanterie, *imprimé tout vif* se dit d'un homme qui se voit ou qu'on voit imprimé sans qu'il s'attendît beaucoup à l'être.

³ *Au tragique*, d'une façon trop sérieuse.

⁴ Parfaitement bien raisonné.

⁵ Et tu ne lui prouvas pas...

⁶ *Mauvais sujet* a ici le sens de *mauvais serviteur*.

⁷ C'est-à-dire les *claqueurs*, la *claque*, gens payés pour applaudir au théâtre une pièce et la faire réussir.

⁸ Le *battoir* est une palette pour battre le linge.

que des applaudissements sourds; et, d'honneur,¹ avant la pièce, le café² m'avait paru dans les meilleures dispositions pour moi. Mais les efforts de la cabale³.....

LE COMTE.—Ah, la cabale! monsieur l'auteur tombé.

FIGARO.—Tout comme un autre pourquoi pas? ils m'ont sifflé; mais si jamais je puis les rassembler....

LE COMTE.—L'ennui te vengera bien d'eux.

FIGARO.—Ah! comme je leur en garde! morbleu!⁴

LE COMTE.—Tu jures! Sais-tu que l'on n'a que vingt-quatre heures, au palais,⁵ pour maudire ses juges?

FIGARO.—On a vingt-quatre ans au théâtre; la vie est trop courte pour user un pareil ressentiment.⁶

LE COMTE.—Ta joyeuse colère me réjouit. Mais tu ne me dis pas ce qui t'a fait quitter Madrid.

FIGARO.—C'est mon bon ange, Excellence, puisque je suis assez heureux pour retrouver mon ancien maître. Voyant à Madrid que la république des lettres était celle des loups, toujours armés les uns contre les autres, et que, livrés au mépris où ce risible acharnement les conduit, tous les insectes, les moustiques, les cousins, les critiques, les maringouins,⁷ les envieux, les feuillistes,⁸ les libraires, les censeurs et tout ce qui s'attache à la peau des malheureux gens de lettres, achevaient de déchiqueter⁹ et de sucer le peu de substance qui leur restait: fatigué d'écrire, ennuyé de moi, dégoûté des autres, abîmé de dettes¹⁰ et léger d'argent, à la fin convaincu que l'utile revenu du rasoir est préférable aux vains honneurs de la plume, j'ai quitté Madrid; et, mon bagage en sautoir,¹¹ parcourant philosophiquement les deux Castilles, la Manche, l'Estramadure, la Sierra-Moréna, l'Andalousie; accueilli dans une ville, emprisonné dans l'autre, partout supérieur aux événements, loué par ceux-ci,¹² blâmé par ceux-là; aidant au bon temps,¹³ supportant le mauvais; me moquant des sots, bravant les méchants, riant de ma

¹ Parole d'honneur.

² Mes clients du café.

³ Des intrigants.

⁴ *En garder à quelqu'un*, lui garderrancune.—*Morbleu* (altération de *mort de Dieu*!), au diable!

⁵ Au palais de justice.

⁶ *Ressentiment*, désir de vengeance..

⁷ Les *moustiques*, les *cousins*, les *maringouins*, sont de petits insectes qui piquent.

⁸ Mot sorti d'usage et signifiant *journaliste*. Ce terme se prenait en mauvaise part.

⁹ Déchirer, couper en morceaux.

¹⁰ Ecrasé de dettes.

¹¹ *En sautoir*, croisé sur la poitrine.

¹² Loué par les uns, blâmé par les autres.

¹³ Dans le temps de prospérité.

misère et faisant la barbe ¹ à tout le monde; vous me voyez enfin établi dans Séville et prêt à servir de nouveau Votre Excellence en tout ce qu'il lui plaira de m'ordonner.

LE COMTE. — Qui t'a donné une philosophie aussi gaie ?

FIGARO. — L'habitude du malheur. Je me presse de rire de tout de peur d'être obligé d'en pleurer. Que regardez-vous donc toujours de ce côté ?

LE COMTE. — Sauvons-nous.

FIGARO. — Pourquoi ?

LE COMTE. — Viens donc, malheureux ! tu me perds. (Ils se cachent).

ACTE II, SCÈNE VIII.

BARTHOLO, DON BAZILE.

BARTHOLO. — Ah ! don Bazile, ² vous veniez donner à Rosine sa leçon de musique ?

BAZILE. — C'est ce qui presse le moins.

BARTHOLO. — J'ai passé chez vous sans vous trouver.

BAZILE. — J'étais sorti pour vos affaires. Apprenez une nouvelle assez fâcheuse.

BARTHOLO. — Pour vous ?

BAZILE. — Non, pour vous. Le comte Almaviva est en cette ville.

BARTHOLO. — Parlez bas. Celui qui faisait chercher Rosine dans tout Madrid ?

BAZILE. — Il loge à la grande place, et sort tous les jours déguisé.

BARTHOLO. — Il n'en faut point douter, cela me regarde. Et que faire ?

BAZILE. — Si c'était un particulier, on viendrait à bout de l'écarter. ³

BARTHOLO. — Oui, en s'embusquant ⁴ le soir, armé, cuirassé... ⁵

BAZILE. — Bone Deus ! se compromettre ! Susciter une méchante affaire, à la bonne heure ; ⁶ et pendant la fermentation calomnier à dire d'experts ; ⁷ *concedo*.

¹ Faire la barbe à tout le monde, au figuré, avoir l'avantage sur tout le monde.

² Don Bazile est devenu le type du calomniateur, de l'intrigant et de l'homme vénal.

³ Eloigner.

⁴ S'embusquer, se cacher pour surprendre ou attaquer un ennemi.

⁵ Couvert d'une cuirasse.

⁶ A la bonne heure, j'en suis d'accord.

⁷ A dire d'experts, au figuré, avec force, sans retenue.

BARTHOLO.—Singulier ¹ moyen de se défaire ² d'un homme !

BAZILE.—La calomnie, ³ monsieur ! Vous ne savez guère ce que vous dédaignez ; j'ai vu les plus honnêtes gens près d'en être accablés. Croyez qu'il n'y a pas de plate ⁴ méchanceté, pas d'horreurs, pas de conte absurde, qu'on ne fasse adopter aux oisifs ⁵ d'une grande ville en s'y prenant bien ; ⁶ et nous avons ici des gens d'une adresse ⁷ !.... D'abord un bruit léger, rasant le sol ⁸ comme l'hirondelle avant l'orage, *pianissimo* murmure et file, ⁹ et sème en courant le trait empoisonné ! Telle bouche le recueille, et *piano*, *piano*, vous le glisse en l'oreille adroitement. Le mal est fait ; il germe, il rampe, il chemine, et *rinforzando* ¹⁰ de bouche en bouche il va le diable ; puis tout à coup, ne sais comment, vous voyez calomnie se dresser, ¹¹ siffler, s'enfler, grandir à vue d'œil. Elle s'élance, étend son vol, tourbillonne, enveloppe, arrache, entraîne, éclate et tonne et devient, grâce au ciel, un cri général, un *crescendo* public, un chorus ¹² universel de haine et de proscription. Qui diable y résisterait ?

BARTHOLO.—Mais quel radotage ¹³ me faites-vous donc là, Bazile ? Et quel rapport ce *piano-crescendo* peut-il avoir à ma situation ?

BAZILE.—Comment quel rapport ? Ce qu'on fait partout pour écarter son ennemi, il faut le faire ici pour empêcher le vôtre d'approcher.

BARTHOLO.—D'approcher ? Je prétends bien épouser Rosine avant qu'elle apprenne seulement que le comte existe.

BAZILE.—En ce cas, vous n'avez pas un instant à perdre.

BARTHOLO.—Et à qui tient-il, ¹⁴ Bazile ? Je vous ai chargé de tous les détails de cette affaire.

BAZILE.—Oui, mais vous avez lésiné ¹⁵ sur les frais ; ¹⁶ et dans l'harmonie du bon ordre, un mariage inégal, un jugement inique, ¹⁷ un passe-droit ¹⁸ évident, sont des dissonances qu'on doit toujours préparer et sauver par l'accord parfait de l'or.

¹ Bizarre.

² De se débarrasser.

³ Ce qui suit est une admirable peinture de toutes les phases par lesquelles passe une calomnie.

⁴ Ordinaire.

⁵ Aux gens qui ne font rien.

⁶ *En s'y prenant bien*, en étant adroit, habile.

⁷ Habileté.

⁸ Touchant la terre.

⁹ *Filer* a ici son sens populaire de *courir*, *fuir*.

¹⁰ De plus en plus fort.

¹¹ Relever, monter.

¹² *Chorus* (prononcez *Korusse*), signifie *chœur*.

¹³ Discours dénué de sens.

¹⁴ Et de qui dépend-il.

¹⁵ *Lésiner*, faire des économies sordides.

¹⁶ Les dépenses.

¹⁷ Injuste à l'excès.

¹⁸ *Passe-droit*, faveur accordée contre le droit (en roumain : *hatir*).

BARTHOLO (lui donnant de l'argent). — Il en faut passer¹ par où vous voulez; mais finissons.

BAZILE.—Cela s'appelle parler. Demain tout sera terminé: c'est à vous d'empêcher que personne, aujourd'hui, ne puisse instruire la pupille.²

BARTHOLO.—Fiez-vous en moi. Viendrez-vous ce soir, Bazile?

BAZILE.—N'y comptez pas. Votre mariage seul m'occupera toute la journée, n'y comptez pas.

BARTHOLO (l'accompagne).—Serviteur.

BAZILE.—Restez docteur, restez, donc.

BARTHOLO.—Non pas. Je veux fermer sur vous la porte de la rue.

II. LE MARIAGE DE FIGARO.

(1784).

Le comte Almaviva est marié. Il a repris Figaro à son service, lui donnant la charge de concierge du château. Figaro, devenu plus rangé, aime Suzanne, la camériste de la contesse, qu'il se propose d'épouser. Mais, le comte a également jeté les yeux sur elle. Usant de son «droit du seigneur», il veut la garder pour lui. Il faut toute l'intelligence de Figaro et les mille et un tours de son inépuisable fonds de sagesse pour déjouer les projets de son maître. Et quel maître!

Nous allons en reproduire deux scènes, qui sont fameuses: 1) la scène de l'audience au III^e acte qui est la satire la plus vive de ces justices provinciales qui existaient encore, peu avant 1789, au fond des manoirs seigneuriaux, et même aussi un peu la satire des tribunaux de toutes sortes; le juge Brid'oison, avec son amour de la forme et ses axiomes juridiques, est le type achevé du juge ignorant et limité. 2) Le fameux monologue de Figaro du V^e acte, qui ne sert de rien à la pièce et sans lequel la pièce perdrait sa valeur, où Figaro fait le procès à la société avec une ironie, une colère, une explosion de rancunes personnelles qui excitent l'admiration.

ACTE III, SCÈNE XV.

L'AUDIENCE.

BRID'OISON (à Double-Main). — Double-Main, a appelez les causes.

DOUBLE-MAIN³ (lit un papier). — «Noble, très noble, infiniment noble, don Pedro George, hidalgo, baron de los Altos, y Montes Fieros, y otros montes; contre Alonzo Calderon,

¹ Il faut faire ce que vous voulez.

² Ne puisse informer la pupille de l'arrivée du comte.

³ Double-Main, l'huissier, a le défaut de bégayer.

jeune auteur dramatique.¹ Il est question d'une comédie mort-née,² que chacun désavoue, et rejette sur l'autre.»

LE COMTE.—Ils ont raison tous deux. Hors de cour.³ S'ils font ensemble un autre ouvrage; pour qu'il marque un peu dans le grand monde, ordonné⁴ que le noble y mettra son nom, le poète son talent.

DOUBLE-MAIN (lit un autre papier).—« André Petrutchio, laboureur; contre le receveur⁵ de la province. » Il s'agit d'un forcément⁶ arbitraire.

LE COMTE.—L'affaire n'est pas de mon ressort. Je servirai mieux mes vassaux en les protégeant près du roi. Passez.

DOUBLE-MAIN (en prend un troisième. Bartholo et Figaro se lèvent).—« Barbe-Agar-Raal-Madeleine-Nicole-Marceline de Verte-Allure, fille majeure (Marceline se lève et salue); contre Figaro... » Nom de baptême en blanc.⁷

FIGARO.—Anonyme.

BRID'OISON.—A-anonyme! Què-el patron⁸ est-ce là?

FIGARO.—C'est le mien.

DOUBLE-MAIN (écrit).—Contre anonyme *Figaro*. Qualités?

FIGARO.—Gentilhomme.

LE COMTE.—Vous êtes gentilhomme? (Le greffier écrit).

FIGARO.—Si le ciel l'eût voulu, je serais le fils d'un prince.

LE COMTE (au greffier).—Allez.

L'HUISSIER (glapissant).⁹—Silence! messieurs.

DOUBLE-MAIN (lit).—«...Pour cause d'opposition faite au mariage dudit Figaro par ladite de Verte-Allure. Le docteur Bartholo plaidant pour la demanderesse,¹⁰ et ledit Figaro pour lui-même, si la cour le permet, contre le vœu de l'usage et la jurisprudence du siège.»¹¹

FIGARO.—L'usage,¹² maître Double-Main, est souvent un abus. Le client un peu instruit sait toujours mieux sa cause que certains avocats qui, suant à froid,¹³ criant à tue-tête,¹⁴ et connaissant tout, hors le fait, s'embarrassent¹⁵ aussi peu de

¹ Quelle différence entre le nombre infini de noms du noble et le nom tout court du pauvre auteur dramatique!

² Mort dans *mort-née* est employé adverbialement.

³ Cela n'est pas du ressort de la cour de justice.

⁴ Nous ordonnons.

⁵ Le percepteur d'impôts.

⁶ D'une exécution.

⁷ N'y étant pas.

⁸ Saint.

⁹ *Glapis*, crier (en parlant des petits chiens ou des renards).

¹⁰ Celle qui forme une demande en justice. Son opposé est *défenderesse*.

¹¹ De la Cour.

¹² Figaro fait ici de l'avocat un excellent portrait qui est encore vrai de notre temps.

¹³ *A froid*, sans être échauffé.

¹⁴ *Criant à tue-tête*, criant de toutes ses forces.

¹⁵ Se souciant.

ruiner le plaideur que d'ennuyer l'auditoire et d'endormir messieurs : plus boursoufflés¹ après que s'ils eussent composé l'*Oratio pro Murena*.² Moi, je dirai le fait en peu de mots. Messieurs...

DOUBLE-MAIN.—En voilà beaucoup d'inutiles, car vous n'êtes pas demandeur³ et n'avez que la défense. Avancez, docteur, et lisez la promesse.

FIGARO.—Oui, la promesse !

BARTHOLO (mettant les lunettes).—Elle est précise.

BRID'OISON.—I-l faut la voir.

DOUBLE-MAIN.—Silence donc, messieurs !

L'HUISSIER (glapissant).—Silence !

BARTHOLO (lit).—«Je soussigné reconnais avoir reçu de damoiselle, etc... Marceline de Verte-Allure, dans le château d'Aguas-Frescas, la somme de deux mille piastres fortes⁴ cordonnées ; laquelle somme je lui rendrai à sa réquisition,⁵ dans ce château ; et je l'épouserai, par forme de reconnaissance, etc. Signé *Figaro*, tout court.» Mes conclusions sont au paiement du billet et à l'exécution de la promesse, avec dépens.⁶ (Il plaide) Messieurs... jamais cause plus intéressante ne fut soumise au jugement de la cour ; et depuis Alexandre le Grand, qui promit mariage à la belle Thaletis...

LE COMTE (interrompant). — Avant d'aller plus loin, avocat, convient-on de la validité du titre ?

BRID'OISON (à Figaro).—Qu'oppo... qu'oppo-osez-vous à cette lecture ?

FIGARO.—Qu'il y a, messieurs, malice, erreur ou distraction dans la manière dont on a lu la pièce ; car il n'est pas dit dans l'écrit : «laquelle somme je lui rendrai, ET je l'épouserai ;» mais «laquelle somme je lui rendrai, OU je l'épouserai ;» ce qui est bien différent.

LE COMTE.—Y-a-t-il ET dans l'acte, ou bien OU ?

BARTHOLO.—Il y a ET.

FIGARO.—Il y a OU.

BRID'OISON.—Dou-ouble-Main, lisez vous-même.

DOUBLE-MAIN (prenant le papier). — Et c'est le plus sûr ; car souvent les parties déguisent en lisant. (Il lit). «E, e, e, e, Damoiselle e e, e de Verte-Allure e, e, e. Ha ! laquelle

¹ Enflés.

² Plaidoyer célèbre de Cicéron.

³ Le demandeur c'est celui qui assigne en justice.

⁴ La piastre ou piastre forte es-

pagnole valait cinq francs quarante centimes.

⁵ A sa demande.

⁶ Frais, dépenses du procès.

somme je lui rendrai à sa réquisition, dans ce château... ET...OU...ET...OU...» Le mot est si mal écrit.. Il y a un pâté.¹

BRID'OISON.— Un pâ-âté? je sais ce que c'est.

BARTHOLO (plaidant).— Je soutiens, moi, que c'est la conjonction copulative ET qui lie les membres corrélatifs de la phrase; je payerai la demoiselle, Et je l'épouserai.

FIGARO (plaidant).— Je soutiens, moi, que c'est la conjonction alternative OU qui sépare les dits membres; je payerai la donzelle,² OU je l'épouserai. A pédant, pédant et demi.³ Qu'il s'avise de parler latin, j'y suis Grec,⁴ je l'extermine.

LE COMTE.— Comment juger pareille question?

BARTHOLO.— Pour la trancher, messieurs, et ne plus chicaner sur un mot, nous passons⁵ qu'il y ait OU.

FIGARO.— J'en demande acte.

BARTHOLO.— Et nous y adhérons. Un si mauvais refuge ne sauvera pas le coupable. Examinons le titre en ce sens. (Il lit.) « Laquelle somme je lui rendrai dans ce château, où je l'épouserai ». C'est ainsi qu'on dirait, messieurs, « vous vous ferez saigner dans ce lit, où vous resterez chaudement; »⁶ c'est dans lequel. « Il prendra deux grains de rhubarbe, où vous mêlerez un peu de tamarin; »⁷ dans lesquels on mêlera. Ainsi « château où je l'épouserai, » messieurs, c'est « château dans lequel... »

FIGARO.— Point du tout: la phrase est dans le sens de celle-ci: « ou la maladie vous tuera, ou ce sera le médecin; » ou bien le médecin; c'est incontestable. Autre exemple: « ou vous n'écrirez rien qui plaise, ou les sots vous dénigreront; » ou bien les sots; le sens est clair; car, audit cas sots ou méchants sont les substantifs qui gouvernent.⁸ Maître Bartholo croit-il donc que j'aie oublié ma syntaxe? Ainsi, je la payerai dans ce château, virgule, ou je l'épouserai...

BARTHOLO (vite).— Sans virgule.

FIGARO (vite).— Elle y est. C'est virgule, messieurs, ou bien je l'épouserai.

¹ Tache d'encre.

² Demoiselle. Aujourd'hui *donzelle* s'emploie en mauvais sens pour désigner une fille de mœurs suspectes.

³ Locution imitée sur l'autre: à *trompeur, trompeur et demi* (En roumain: « fie-caré își găsește nașul »).

⁴ Qu'il ose parler latin et je parlerai grec.

⁵ Nous admettons.

⁶ De manière à avoir chaud.

⁷ Nom vulgaire du *tamarinier*, grand et bel arbre de la famille des légumineuses.— Bartholo est docteur: c'est donc dans la médecine qu'il va prendre ses exemples.

⁸ Jeu de mots qui pourrait aussi signifier que ce sont les sots et les méchants qui gouvernent.

BARTHOLO (regardant le papier, vite).—Sans virgule, messieurs.

FIGARO (vite).—Elle y était messieurs. D'ailleurs, l'homme qui épouse est-il tenu de rembourser?

BARTHOLO (vite).—Oui, nous nous marions séparés de biens¹.

FIGARO (vite).—Et nous de corps, dès que le mariage n'est pas quittance.

(Les juges se lèvent et opinent tout bas.)

BARTHOLO.—Plaisant² acquittement!

DOUBLE-MAIN.—Silence, messieurs!

L'HUISSIER (glapissant).—Silence.

BARTHOLO.—Un pareil fripon appelle ça payer ses dettes.

FIGARO.—Est-ce votre cause, avocat, que vous plaidez?

BARTHOLO.—Je défends cette demoiselle.

FIGARO.—Continuez à déraisonner, mais cessez d'injurier. Lorsque craignant l'emportement³ des plaideurs,⁴ les tribunaux ont toléré qu'on appelât des tiers⁵ ils n'ont pas entendu que ces défenseurs modérés deviendraient impunément des insolents privilégiés. C'est dégrader le plus noble institut.⁶

(Les juges continuent d'opiner bas.)

ANTONIO (à Marceline, montrant les juges).—Qu'ont-ils tant à balbucier ?⁷

MARCELINE.—On a corrompu le grand juge; il corrompt l'autre, et je perds mon procès.

BARTHOLO (bas, d'un ton sombre).—J'en ai peur.

FIGARO (gaiement).—Courage, Marceline!

DOUBLE-MAIN (se lève; à Marceline).—Ah! c'est trop fort! je vous dénonce; et, pour l'honneur du tribunal, je demande qu'avant faire droit⁸ sur l'autre affaire, il soit prononcé sur celle-ci.

LE COMTE (s'assied).—Non, greffier, je ne prononcerai point sur mon injure personnelle; un juge espagnol n'aura point à rougir d'un excès digne au plus⁹ des tribunaux asiatiques: c'est assez des autres abus. J'en vais corriger un second en vous motivant mon arrêt: tout juge qui s'y refuse est un

¹ Bartholo plaide à la façon des avocats qui se substituent à leurs parties.

² Comique, ridicule.

³ La violence, la fureur.

⁴ *Plaideurs*, ceux qui plaident dans les procès.

⁵ *Un tiers*, une troisième personne, un arbitre.

⁶ La plus noble institution.

⁷ *Balbucier*, expression populaire sortie de l'usage correspondant au roumain: «a blodogori, a sporovâi.»

⁸ Avant de statuer, de rendre justice.

⁹ C'est-à-dire: tout au plus.

grand ennemi des lois. Que peut requérir ¹ la demanderesse? mariage à défaut de paiement; ² les deux ensemble impliqueraient. ³

DOUBLE-MAIN.—Silence, messieurs!

L'HUISSIER (glapissant). — Silence.

LE COMTE.—Que nous répond le défendeur? qu'il veut garder sa personne; ⁴ à lui permis.

FIGARO (avec joie).—J'ai gagné.

LE COMTE.—Mais comme le texte dit «laquelle somme je payerai à sa première réquisition, ou bien j'épouserai, etc.» la cour condamne le défendeur à payer deux mille piastres fortes à la demanderesse, ou bien à l'épouser dans le jour. ⁵

(Il se lève).

FIGARO. (stupéfait). --J'ai perdu.

ANTONIO (avec joie).— Superbe arrêt. ⁶

FIGARO.—En quoi superbe?

ANTONIO.—En ce que tu n'es plus mon neveu. ⁷ Grand merci, monseigneur.

L'HUISSIER (glapissant). — Passez, messieurs. (Le peuple sort).

ANTONIO.—Je m'en va ⁸ tout conter à ma nièce.

ACTE V, SCÈNE III.

FIGARO (seul, se promenant dans l'obscurité, dit du ton le plus sombre)..... Non, monsieur le comte, vous ne l'aurez pas..... vous ne l'aurez pas..... Parce que vous êtes un grand seigneur, vous vous croyez un grand génie!..... Noblesse, fortune, un rang, des places, tout cela rend si fier! Qu'avez-vous fait pour tant de biens? vous vous êtes donné la peine de naître, et rien de plus. Du reste, homme assez ordinaire, tandis que moi, morbleu! perdu dans la foule obscure, il m'a fallu déployer plus de science et de calculs pour subsister seulement, qu'on n'en a mis depuis cent ans à gouverner toutes les Espagnes: ⁹ et vous voulez jouter ¹⁰..... On vient... c'est elle... ce n'est personne.—La nuit est noire en diable, ¹¹ et me voilà faisant le sot ¹² métier de mari,

¹ Demander, réclamer.

² Mariage au lieu de paiement.

³ Seraient en contradiction évidente, se détruiraient mutuellement.

⁴ Qu'il veut rester libre.

⁵ Aujourd'hui même.

⁶ Sentence.

⁷ En épousant Marceline, Figaro

serait devenu le neveu d'Antonio.

⁸ Forme populaire pour *je vais*.

⁹ C'est-à-dire l'Espagne d'Europe et ses provinces du Nouveau-Monde.

¹⁰ Lutter, rivaliser.

¹¹ *Noire en diable*, diablement, terriblement noire.

¹² Le ridicule métier.

quoique je ne sois qu'à moitié!¹ (Il s'assied sur un banc.) Est-il rien de plus bizarre que ma destinée! Fils de je ne sais pas qui,² volé par des bandits, élevé dans leurs mœurs, je m'en dégoûte et veux courir une carrière honnête, et partout je suis repoussé. J'apprends la chimie, la pharmacie, la chirurgie, et tout le crédit³ d'un grand seigneur peut à peine me mettre à la main une lancette vétérinaire!—Las⁴ d'attrister des bêtes malades, et pour faire un métier contraire, je me jette à corps perdu dans le théâtre: me fussé-je mis⁵ une pierre au cou! Je broche⁶ une comédie dans les mœurs du sérail. Auteur espagnol, je crois pouvoir y fronder⁷ Mahomet sans scrupule: à l'instant un envoyé... de je ne sais où se plaint que j'offense dans mes vers la Sublime Porte, la Perse, une partie de la presque île de l'Inde, toute l'Egypte, les royaumes de Barca, de Tripoli, de Tunis, d'Alger et de Maroc:⁸ et voilà une comédie flambée⁹ pour plaire aux princes mahométans, dont pas un, je crois, ne sait lire, et qui nous meurtrissent l'omoplate,¹⁰ en nous disant: *chiens de chrétiens!*—Ne pouvant avilir l'esprit, on se venge en le maltraitant.—Mes joues creusaient,¹¹ mon terme était échu;¹² je voyais de loin arriver l'affreux recors,¹³ la plume fichée¹⁴ dans sa perruque; en frémissant je m'évertue.¹⁵ Il s'élève une question sur la nature des richesses; et comme il n'est pas nécessaire de tenir¹⁶ les choses pour en raisonner, n'ayant pas un sou, j'écris sur la valeur de l'argent et sur son produit net: sitôt je vois du fond d'un fiacre baisser pour moi le pont d'un château fort¹⁷ à l'entrée duquel je laissai l'espérance et la liberté.¹⁸ (Il se lève.) Que je vou-

¹ Figaro s'était seulement fiancé.

² Ordinairement on dit: *de je ne sais qui*.

³ L'influence.

⁴ Fatigué.

⁵ C'est-à-dire: il eût mieux valu que je me fusse mis une pierre au cou.

⁶ Je compose à la hâte.

⁷ Critiquer, blâmer.

⁸ Pays habités par les Musulmans.

⁹ Expression familière signifiant *perdue, ruinée*.

¹⁰ *Omoplate*, dans le langage familier, c'est le plat de l'épaule. (En roumain: «ne face spinarea magaziă de pumnă»).

¹¹ Devenaient creux.

¹² Le terme pour le paiement du loyer.

¹³ On appelle *recors* celui qui accompagne un huissier pour lui servir de témoin et d'auxiliaire au besoin. Il se dit quelquefois de l'huissier lui-même.

¹⁴ Fourrée.

¹⁵ Je fais des efforts en tremblant d'horreur.

¹⁶ De posséder.

¹⁷ Les châteaux forts étaient munis de ponts qu'il fallait baisser pour y rendre possible l'entrée.

¹⁸ Figaro avait accepté une place de domestique.

drais bien tenir un de ces puissants de quatre jours¹ si légers sur le mal qu'ils ordonnent! quand une bonne disgrâce a cuvé son orgueil, je lui dirais.... que les sottises imprimées n'ont d'importance qu'aux lieux où l'on en gêne le cours; que, sans la liberté de blâmer, il n'est point d'éloge flatteur; et qu'il n'y a que les petits hommes qui redoutent les petits écrits. (Il se rassied.) Las de nourrir un obscur pensionnaire, on me met un jour dans la rue; et comme il faut dîner, quoiqu'on ne soit plus en prison, je taille encore ma plume² et demande à chacun de quoi il est question: on me dit que, pendant ma retraite économique, il s'est établi dans Madrid un système de liberté sur la vente des productions, qui s'étend même à celles de la presse, et que, pourvu que³ je ne parle en mes écrits ni de l'autorité, ni du culte, ni de la politique, ni de la morale, ni des gens en place, ni des corps en crédit,⁴ ni de l'Opéra, ni des autres spectacles, ni de personne qui tienne à quelque chose, je puis tout imprimer librement, sous l'inspection de deux ou trois censeurs. Pour profiter de cette douce liberté, j'annonce un écrit périodique⁵ et, croyant n'aller sur les brisées⁶ d'aucun autre, je le nomme *Journal inutile*. Pou-ou! je vois s'élever contre moi mille pauvres diables à la feuille;⁷ on me supprime, et me voilà derechef⁸ sans emploi. — Le désespoir m'allait saisir; on pense à moi pour une place, mais par malheur j'y étais propre: *il fallait un calculateur, ce fut un dinseur qui l'obtint*.⁹ Il ne me restait plus qu'à voler; je me fais banquier de pharaon:¹⁰ alors, bonnes gens! je soupe en ville, et les personnes dites *comme il faut* m'ouvrent poliment leur maison, en retenant pour elles les trois quarts du profit. J'aurais bien pu me remonter;¹¹ je commençais même à comprendre que, pour gagner du bien, le savoir-faire¹² vaut mieux que le savoir. Mais comme chacun pillait autour de moi, en exigeant que je fusse honnête, il fallut bien périr encore. Pour le coup¹ je quittais le monde, et vingt brasses¹⁴ d'eau allaient m'en

¹ Un de ces puissants de quatre jours, un de ces puissants anoblis depuis peu.

² Tailler sa plume, au figuré, se préparer à écrire.

³ A condition que.

⁴ Ni des autorités.

⁵ Un journal.

⁶ Sur les traces.

⁷ De petits journalistes, des folliculaires.

⁸ De nouveau.

⁹ Phrase passée en proverbe.

¹⁰ Espèce de jeu de cartes.

¹¹ Se remonter, reprendre des forces.

¹² Savoir-faire, habileté pour faire réussir ce qu'on entreprend.

¹³ Pour le coup, pour cette fois.

¹⁴ Une brasse est environ un mètre 62; donc 20 brasses font 33^m, 40; c'est à peu près la profondeur de la Seine.

séparer, lorsqu'un dieu bienfaisant m'appelle à mon premier état. Je reprends ma trousse¹ et mon cuir anglais, puis laissant la fumée² aux sots qui s'en nourrissent, et la honte au milieu du chemin, comme trop lourde à un piéton, je vais rasant de ville en ville, et je vis enfin sans souci. Un grand seigneur passe à Séville; il me reconnaît; je le marie; et pour prix d'avoir eu par mes soins son épouse, il veut intercepter³ la mienne! Intrigue, orage à ce sujet.⁴ Prêt à tomber dans un abîme, au moment d'épouser ma mère,⁵ mes parents m'arrivent à la file.⁶ (Il se lève en s'échauffant.) On se débat; ⁷ c'est vous, c'est lui, c'est moi, c'est toi; non, ce n'est pas nous, eh mais qui donc? (Il retombe assis). O bizarre suite d'événements! Comment cela m'est-il arrivé? Pourquoi ces choses et non pas d'autres? Qui les a fixées sur ma tête? Forcé de parcourir la route où⁸ je suis entré sans le savoir, comme j'en sortirai sans le vouloir; je l'ai jonchée⁹ d'autant de fleurs que ma gaieté me l'a permis: encore je dis ma gaieté sans savoir si elle est à moi plus que le reste, ni même quel est ce *moi* dont je m'occupe: un assemblage informe de parties inconnues; puis un chétif¹⁰ être imbécile; un petit animal folâtre; un jeune homme ardent au plaisir, ayant tous les goûts pour jouir, faisant tous les métiers pour vivre; maître ici, valet là, selon qu'il plaît à la fortune,¹¹ ambitieux par vanité, laborieux par nécessité, mais paresseux... avec délices! orateur selon le danger; poète par délassement;¹² musicien par occasion; amoureux par folles bouffées;¹³ j'ai tout vu, tout fait, tout usé. Puis l'illusion s'est détruite, et, trop désabusé... Désabusé!... Suzon!¹⁴ Suzon! Suzon! que¹⁵ tu me donnes de tourments!... J'entends marcher... on vient. Voici l'instant de la crise.

(Il se retire près de la première coulisse à droite.)

¹ *Trousse*, étui où les barbiers mettent tout qui est nécessaire pour faire la barbe. Ce mot se dit encore du portefeuille, dans lequel les chirurgiens mettent les instruments dont ils se servent pour leurs opérations.

² La vanité.

³ S'emparer par surprise.

⁴ A cause de cela.

⁵ Marceline, à qui Figaro avait promis de l'épouser se trouve à la fin du IV^e acte être sa mère.

⁶ L'un après l'autre.

⁷ On se dispute.

⁸ Où avec le sens de: *dans laquelle*.

⁹ Je l'ai couverte.

¹⁰ *Chétif*, faible. Le doublet de ce mot, de formation savante, est *captif*. Tous les deux dérivent du latin *captivus*.

¹¹ Au sort.

¹² Repos.

¹³ Par de fous accès.

¹⁴ Diminutif populaire de Suzanne. Suzaune est la fiancée de Figaro.

¹⁵ Combien.

ANDRÉ CHÉNIER

André-Marie Chénier naquit en 1762 à Constantinople, où son père avait épousé une Grecque et faisait le trafic des draps. Quatre ans après, la famille quittait l'Orient pour s'établir définitivement à Paris, tandis que le père acceptait le consulat général de France au Maroc. Le jeune Chénier fit des études classiques au collège de Navarre. Son goût pour la poésie se développa de très bonne heure. Il savait le grec à seize ans et lisait dans leur original les grands poètes de la Grèce. Entré comme sous-lieutenant dans un régiment en garnison à Strassbourg, il se dégoûta vite de la carrière militaire à laquelle il renonça. Il s'ennuya également à Londres, où le comte de la Luzerne, ambassadeur de France, l'avait emmené en qualité de secrétaire. Il aimait le soleil, la poésie, les loisirs studieux, et Londres lui offrait ses brouillards, son peuple affairé et la raideur flegmatique des mœurs anglaises. En 1790, Chénier donna sa démission et revint à Paris.

A cette date, il avait vingt-huit ans et depuis dix années il lutinait ardemment la Muse. Malheureusement tout était en ébauche et en fragments : il fallait y mettre un ordre. Il s'y appliqua de son mieux, mais l'échafaud ne lui en donna pas tout le loisir. Telle qu'elle est, à l'état d'ébauche, l'œuvre d'André Chénier peut se répartir en un certain nombre de genres différents. Il a fait des *Idylles*, des *Élégies* (où l'on fait aussi entrer les *Épîtres*), des *Odes*, des *Poèmes didactiques*, des *Satires* sous le nom de *Iambes* et quelques ébauches de *Comédies*.

Parmi les *Idylles*, les plus célèbres sont au nombre de sept dont les suivantes : *l'Aveugle*, *le Mendiant*, *l'Oaristys*, *le Malade*, *la Liberté*. Les autres, inspirées des Grecs, réveillent en nous, dans toute leur fraîcheur, les sentiments de la Grèce antique. Dans ces admirables peintures, le poète y met tout son talent, une inspiration sincère et une âme profondément émue. Les *Épîtres*, qui sont de simples élégies, renferment, pour la plupart, les amours du poète. Quelques unes toutefois expriment avec grâce ou avec force des sentiments plus nobles et plus purs, l'attachement à l'amitié, le goût de l'étude et des arts, le culte pieux des Muses. Avec les *poèmes didactiques*, Chénier se proposait de célébrer l'humanité, ses œuvres dans le passé, ses triomphes dans l'avenir. Cette idée paraît étrange aujourd'hui. On n'écrit plus de poèmes scientifiques. La science est devenue trop précise et trop rigoureuse ; son domaine trop complexe et trop étendu, pour pouvoir être mis en vers. Mais au XVIII^e siècle c'était de mode de mettre en vers toutes les sciences, jusqu'à la physique et à l'astronomie. Les poèmes de Chénier, *l'Hermès*, où il chantait les origines du monde et des sociétés humaines, *l'Invention*, etc., sont heureusement restés à l'état de beaux fragments. La véritable inspiration du poète, on la trouve dans quelques unes de ses *Odes* (*A Tonny*, à *Charlotte Corday*,¹ à une *Jeune captive*), et surtout dans ses *Iambes* ou *Satires* qu'il crayonna en prison, avant de monter l'échafaud. C'est le dernier cri désespéré du malheureux poète jeté à ceux qui, détournant l'esprit de la Révolution, avaient noyé la France dans le saug.

¹ Charlotte Corday, jeune fille qui poignarda Marat dans une bai-

gnoire et fut exécutée en 1793 à l'âge de 25 ans.

André Chénier mourut sur l'échafaud le 7 thermidor¹ (25 juillet 1794), c'est-à-dire l'avant-veille de ce jour de 9 thermidor qui eût brisé ses fers, et qui délivra toute la France. Ainsi périt, étouffé par la main sanglante de la Révolution, ce jeune poète élevé dans le culte de la Vérité, de la Patrie et des Muses.

I. ÉLÉGIES.

1. AUX DEUX FRÈRES PAUGE.

(Élégie VI).

Aujourd'hui qu'au tombeau je suis prêt à descendre,
 Mes amis, dans vos mains je dépose ma cendre,
 Je ne veux point, couvert d'un funèbre linceul,²
 Que les pontifes saints,³ autour de mon cercueil
 Appelés aux accents de l'airain⁴ lent et sombre,
 De leur chant lamentable accompagnent mon ombre,
 Et sous des murs sacrés⁵ aillent ensevelir
 Ma vie, et ma dépouille,⁶ et tout mon souvenir.
 Eh ! qui peut sans horreur, à ses heures dernières,
 Se voir au loin périr dans des mémoires chères !
 L'espoir que des amis pleureront notre sort
 Charme l'instant suprême, et console la mort.
 Vous-mêmes choisirez à mes jeunes reliques⁷
 Quelque bord fréquenté des pénates⁸ rustiques,
 Des regards d'un beau ciel doucement animé,
 Des fleurs et de l'ombrage, et tout ce que j'aimai.
 C'est là, près d'une eau pure, au coin d'un bois tranquille,
 Qu'à mes mânes⁹ éteints je demande un asile,
 Afin que votre ami soit présent à vos yeux
 Afin qu'au voyageur, amené dans ces lieux,
 La pierre, par vos mains de ma fortune instruite,¹⁰
 Raconte en ce tombeau quel malheureux habite ;
 Quels maux ont abrégé ses rapides instants ;
 Qu'il fut bon, qu'il aima, qu'il dut vivre longtemps.
 Ah ! le meurtre jamais n'a souillé mon courage ;
 Ma bouche du mensonge ignore le langage,

¹ Les Révolutionnaires, en changeant la face de la société, ont également changé le nom des mois. Ainsi *Thermidor* est le nom du onzième mois de l'année républicaine (du 20 juillet au 18 août.)

² *Linceul* (aujourd'hui : *linceul*) toile dans laquelle on ensevelit les morts.

³ Les prêtres.

⁴ De la cloche.

⁵ C'est-à-dire de l'église.

⁶ Mon cadavre.

⁷ Le mot *reliques* s'emploie ordinairement pour désigner les restes de Jésus-Christ ou de quelque saint.

⁸ Les *pénates* étaient les dieux de la maison chez les Romains.

⁹ Les *mânes* étaient les âmes des morts, chez les anciens.

¹⁰ Informée de mon sort.

Et jamais, prodiguant¹ un serment faux et vain,
 Ne trahit le secret recélé² dans mon sein.
 Nul forfait³ odieux, nul remords implacable,⁴
 Ne déchire mon âme inquiète et coupable.
 Vos regrets la verront pure et digne de pleurs ;
 Oui, vous plaindrez sans doute en mes longues douleurs,
 Et ce brillant midi qu'annonçait mon aurore.
 Et ces fruits dans leur germe éteints avant d'éclorre,⁵
 Que mes naissantes fleurs auront en vain promis !
 Oui, je vais vivre encore au sein de mes amis !
 Souvent à vos festins qu'égaya ma jeunesse,
 Au milieu des éclats d'une vive allégresse,⁶
 Frappés d'un souvenir, hélas ! amer et doux,
 Sans doute vous direz : « Que⁷ n'est-il avec nous ! »

Je meurs. Avant le soir j'ai fini ma journée,
 A peine ouverte au jour, ma rose s'est fanée.
 La vie eut bien pour moi de volages douceurs :
 Je les goûtais à peine, et voilà que je meurs !
 Mais, oh ! que⁸ mollement reposera ma cendre,
 Si parfois un penchant⁹ impérieux et tendre,
 Vous guidant vers la tombe où je suis endormi,
 Vos yeux en approchant pensent voir leur ami ;
 Si vos chants de mes feux¹⁰ vont redisant l'histoire ;
 Si vos discours flatteurs tout pleins de ma mémoire,
 Inspirent à vos fils qui ne m'ont point connu
 L'ennui¹¹ de naître à peine, et de m'avoir perdu !
 Qu'à¹² votre belle vie ainsi ma mort obtienne
 Tout l'âge, tous les biens dérobés à la mienne ;
 Que jamais les douleurs, par de cruels combats,
 N'allument dans vos flancs un pénible trépas ;¹³
 Que la joie en vos cœurs ignore les alarmes ;¹⁴
 Que les peines¹⁵ d'autrui causent seules vos larmes ;
 Que vos heureux destins, les délices du ciel,

¹ *Prodiguer*, donner ou répandre avec profusion.

² Caché.

³ Crime.

⁴ Qui ne peut être apaisé, calmé.

⁵ Avant de s'ouvrir.

⁶ Joie

⁷ *Que* a ici le sens de *pourquoi*.

⁸ Combien.

⁹ Inclination.

¹⁰ *Feu*, de même que *flamme*, avait dans le langage classique le sens de *passion*, *amour*.

¹¹ Dans le style élevé *ennui* signifie *chagrin*, *malheur*.

¹² C'est-à-dire : *fasse Dieu que*.

¹³ Mot poétique pour désigner *la mort*.

¹⁴ Les inquiétudes.

¹⁵ Les douleurs, les malheurs.

Coulent toujours trempés d'ambroisie¹ et de miel,
 Et non sans quelque amour paisible et mutuelle;²
 Et, quand la mort viendra, qu'une amante³ fidèle,
 Près de vous désolée, en accusant les dieux,
 Pleure, et veuille vous suivre, et vous ferme les yeux!

2. LA JEUNE TARENTINE.⁴

(Élégie XX).

Pleurez, doux Aleçons!⁵ ô vous, oiseaux sacrés,
 Oiseaux chers à Thétis,⁶ doux Aleçons, pleurez!

Elle a vécu, Myrto, la jeune Tarentine;
 Un vaisseau la portait aux bords de Camarine.⁷
 Là l'Hymen,⁸ les Chansons, les Flûtes, lentement
 Devaient la reconduire au seuil de son amant.⁹
 Une clef vigilante a, pour cette journée,
 Sous le cèdre enfermé sa robe d'hyménée,¹⁰
 Et l'or dont aux festins ses bras seront parés,
 Et pour ses blonds cheveux les parfums préparés.
 Mais, seule sur la proue,¹¹ invoquant les étoiles,
 Le vent impétueux qui soufflait dans ses voiles
 L'enveloppe: étonnée et loin des matelots,
 Elle tombe, elle crie elle est au sein des flots.

Elle est au sein des flots, la jeune Tarentine!
 Son beau corps a roulé sous la vague marine.

¹ *L'ambroisie* était la nourriture des dieux, de même que le *nectar* était leur boisson.

² *Amour* est du genre masculin au singulier et féminin au pluriel. Les écrivains classiques ont toutefois fréquemment employé le singulier au féminin.

³ Le mot *amante* n'a pas ici le sens qu'il a aujourd'hui. Dans le langage classique, *l'amante* était la fiancée ou la bien-aimée de quelqu'un.

⁴ C'est-à-dire la jeune fille de Tarente.—Tarente est une ville du sud de l'Italie, sur le golfe du même nom.

⁵ *L'alcyon* est une espèce d'oi-

seau de mer semblable à l'hirondelle.

⁶ Thétis, la nymphe, était la mère d'Achille.

⁷ Ville de l'ancienne Sicile, actuellement le village de Torre da Camarina.

⁸ *Hymen* ou *hyménée*, mariage. En Mythologie c'était la divinité qui devait présider au mariage.

⁹ *Amant*, dans le langage classique, avait le sens de fiancé, de bien-aimé.

¹⁰ Voyez ci-dessus note 8.

¹¹ La *proue* est la partie de l'avant d'un navire. Son opposé est *poupe*.

Thétis, les yeux en pleurs, dans le creux d'un rocher,
 Aux monstres dévorants¹ eut soin de le cacher.
 Par son ordre bientôt les belles Néréides²
 S'élèvent au-dessus des demeures humides,
 Le poussent au rivage, et dans ce monument
 L'ont, au Cap du Zéphir, déposé mollement;
 Et de loin, à grands cris appellent leurs compagnes,
 Et les nymphes des bois, des sources, des montagnes,
 Toutes, frappant leur sein, et traînant un long deuil,
 Répètent, hélas ! autour de son cercueil :

« Hélas ! chez ton amant tu n'es point ramenée ;
 Tu n'as point revêtu ta robe d'hyménée ;
 L'or autour de ton bras n'a point serré de nœuds ;
 Et le bandeau d'hymen n'orna point tes cheveux ! »

3. ÉLÉGIE XXXVI.

O Nécessité dure ! ô pesant esclavage !
 O Sort ! je dois donc voir, et dans mon plus bel âge,
 Flotter mes jours, tissus de désirs et de pleurs,
 Dans ce flux et reflux d'espoir et de douleurs !

Souvent,⁴ las d'être esclave, et de boire la lie
 De ce calice amer⁵ que l'on nomme la vie ;
 Las du mépris des sots qui suit la pauvreté,
 Je regarde à la tombe, asile souhaité ;
 Je souris à la mort volontaire et prochaine ;
 Je me prie, en pleurant, d'oser rompre ma chaîne.
 Le fer libérateur qui percerait mon sein
 Déjà frappe mes yeux, et frémit⁶ sous ma main ;
 Et puis mon cœur s'écoute et s'ouvre à la faiblesse :
 Mes parents, mes amis, l'avenir, ma jeunesse,
 Mes écrits imparfaits ; car, à ses propres yeux,
 L'homme sait se cacher d'un voile spécieux.⁷
 A quelque noir destin qu'elle soit asservie,

¹ Aux prisons.

² Les Néréides, filles de Nérée et de Doris, étaient les nymphes de la Méditerranée.

³ Des profondeurs de la mer.

⁴ Les vers qui suivent sont

parmi les plus beaux de la langue française.

⁵ De là l'expression *boire le calice jusqu'à la lie*, endurer les plus grandes afflictions.

⁶ Tremble d'horreur.

⁷ *Spécieux*, de belle apparence.

D'une étreinte invincible il embrasse la vie,
 Et va chercher bien loin, plutôt que de mourir
 Quelque prétexte ami¹ de vivre et de souffrir.
 Il a souffert, il souffre ; aveugle d'espérance,
 Il se traîne au tombeau de souffrance en souffrance ;
 Et la mort, de nos maux le remède si doux,
 Lui semble un nouveau mal, le plus cruel de tous.

II. ODES.

LA JEUNE CAPTIVE.²

(Ode XI).

L'épi naissant mûrit de la faux³ respecté ;
 Sans crainte du pressoir,⁴ le pampre,⁵ tout l'été
 Boit les doux présents de l'Aurore ;⁶
 Et moi, comme lui belle, et jeune comme lui,
 Quoi que l'heure présente ait de trouble et d'ennui,
 Je ne veux point mourir encore.

Qu'un stoïque⁷ aux yeux secs vole embrasser la mort ;
 Moi, je pleure et j'espère : au noir souffle du nord,
 Je plie et relève ma tête.
 S'il est des jours amers, il en est de si doux !
 Hélas ! quel miel jamais n'a laissé de dégoûts !
 Quelle mer n'a point de tempête ?

L'illusion féconde habite dans mon sein ;
 D'une prison sur moi les murs pèsent en vain :
 J'ai les ailes de l'espérance.
 Échappée aux réseaux de l'oiseleur cruel,⁸
 Plus vive, plus heureuse, aux campagnes⁹ du ciel
 Philomèle¹⁰ chante et s'élance.

Est-ce à moi¹¹ de mourir ! Tranquille je m'endors,

¹ *Ami*, comme adjectif, a le sens de *favorable*.

² Cette ode si mélancolique, que notre poète Bolintineanu a imitée sous le titre de : « *O fată tânără pe patul morții*, » fut faite pour mademoiselle de Coigny, retenue en prison en même temps que Chénier, mais mise en liberté après la chute de Robespierre, le 9 thermidor.

³ Instrument à couper (p. ex. les herbes.)

⁴ Machine qui sert à presser le raisin, etc.

⁵ *Pampre*, rameau de vigne, chargé de feuilles et de fruits.

⁶ C'est-à-dire : les gouttes de rosée.

⁷ Un homme ferme.

⁸ *Oiseleur*, celui qui attrape ou élève des oiseaux.

⁹ Dans les étendues du ciel.

¹⁰ *Philomèle* est le nom poétique du rossignol.

¹¹ Est-ce mon tour de mourir.

Et tranquille je veille; et ma veille aux remords
 Ni mon sommeil ne sont en proie.¹
 Ma bienvenue au jour me rit dans tous les yeux,
 Sur des fronts abattus mon aspect dans ces lieux
 Ranime presque de la joie.

Mon beau voyage encore est si loin de sa fin!
 Je pars, et des ormeaux qui bordent le chemin
 J'ai passé les premiers à peine.²
 Au banquet de la vie à peine commencé
 Un instant seulement mes lèvres ont pressé
 La coupe en mes mains encor pleine.

Je ne suis qu'au printemps, je veux voir la moisson;
 Et, comme le soleil, de saison en saison,
 Je vais achever mon année.
 Brillante sur ma tige et l'honneur du jardin,
 Je n'ai vu luire encor que les feux du matin;
 Je veux achever ma journée.

O Mort! tu peux attendre; éloigne, éloigne-toi;
 Va consoler les cœurs que la honte, l'effroi,
 Le pâle désespoir dévore.
 Pour moi Palès³ encore a des asiles verts:
 Les amours, des baisers; les Muses, des concerts:
 Je ne veux pas mourir encore.

Ainsi, triste et captif, ma lyre, toutefois,
 S'éveillait; écoutant ces plaintes, cette voix,
 Ces vœux⁴ d'une jeune captive,
 Et, secouant le joug de mes jours languissants,
 Aux douces lois des vers j'ai plié⁵ les accents
 De sa bouche aimable et naïve.

Ces chants, de ma prison témoins harmonieux,
 Feront à quelque amant des loisirs studieux⁶
 Chercher quelle fut cette belle:
 La grâce décorait son front et ses discours;⁷

¹ Inversion hardie pour: *en proie aux remords.*

² Inversion pour: *j'ai passé à peine les premiers des ormeaux.*

³ Palès, déesse des troupeaux et des bergers dans la mythologie romaine. Sa fête, appelée les *Palilias*, était célébrée le 21 avril, jour

qui, d'après la légende, était celui de la fondation de Rome.

⁴ Ces desirs.

⁵ J'ai soumis.

⁶ A quelque amateur de recherches studieuses.

⁷ Ses paroles.

Et, comme elle, craindront de voir finir leurs jours
Ceux qui les passeront près d'elle.

III. SATIRES.

1. IAMBE III.

Que promet l'avenir? Quelle franchise auguste;
De mâle¹ constance et d'honneur
Quels exemples sacrés, doux à l'âme du juste;
Pour lui quelle ombre de bonheur;
Quelle Thémis,² terrible aux têtes criminelles;
Quels pleurs d'une noble pitié;
Des antiques bienfaits quels souvenirs fidèles;
Quels beaux échanges d'amitié;
Font digne de regret l'habitable³ des hommes?
La peur blême et louche⁴ est leur dieu.
Le désespoir?...—le fer!⁵ Ah! lâches que nous sommes!
Tous, oui, tous! Adieu! terre adieu!
Vienne,⁶ vienne la mort! Que la Mort me délivre!
Ainsi donc, mon cœur abattu
Cède au poids de ses maux? Non, non, puissé-je vivre!⁷
Ma vie importe⁸ à la vertu.
Car l'honnête homme enfin, victime de l'outrage,
Dans les cachots, près du cercueil,
Relève plus altiers⁹ son front et son langage,
Brillant d'un généreux orgueil.
S'il est écrit aux Cieux que jamais une épée
N'étincellera dans mes mains,
Dans l'encre et l'amertume une autre arme trempée¹⁰
Peut encor servir les humains.¹¹
Justice, vérité, si ma bouche sincère,
Si mes penses¹² les plus secrets
Ne froncèrent jamais votre sourcil sévère;¹³
Et si les infâmes progrès,
Si la risée¹⁴ atroce, ou (plus atroce injure !)

¹ Energique.

² Thémis, déesse de la justice.

³ Terme poétique pour la demeure.

⁴ *Louche*, au figuré, *équivoque*.

⁵ Les chaînes.

⁶ Fasse Dieu que vienne.

⁷ Expression poétique pour *si je pouvais vivre!*

⁸ Est nécessaire.

⁹ Orgueilleux.

¹⁰ Mouillée.

¹¹ Terme poétique pour *les hommes*.

¹² Terme poétique pour *mes pensées*.

¹³ Le poète veut dire qu'il n'a jamais commis d'injustice.

¹⁴ Moquerie.

L'encens ¹ de hideux scélérats,
 Ont pénétré vos cœurs d'une longue blessure,
 Sauvez-moi ; conservez un bras
 Qui lance votre foudre, un amant qui vous venge.
 Mourir sans vider mon carquois ! ²
 Sans percer, sans fouler, sans pétrir dans leur fange, ³
 Ces bourreaux barbouilleurs ⁴ de lois,
 Ces tyrans effrontés de la France asservie,
 Egorgée !... O mon cher trésor !
 O ma plume ! Fiel, bile, horreur, dieux de ma vie !
 Par vous seuls je respire encor.
 Quoi ! nul ne restera pour attendre l'histoire
 Sur tant de justes massacrés ;
 Pour consoler leurs fils, leurs veuves, et leurs mères ;
 Pour que des brigands abhorrés ⁵
 Frémissent ⁶ aux portraits noirs de leur ressemblance ;
 Pour descendre jusqu'aux enfers
 Chercher le triple fouet, le fouet de la vengeance,
 Déjà levé sur ces pervers ;
 Pour insulter leurs noms, pour chanter leur supplice !
 Allons, étouffe tes clameurs ;
 Souffre, ô cœur, gros de haine, affamé de justice
 Toi, Vertu ! pleure si je meurs !

2. IAMBE IV. ⁷

Comme un dernier rayon, comme un dernier zéphire,
 Anime la fin d'un beau jour,
 Au pied de l'échafaud j'essaie encore ma lyre.
 Peut-être est-ce bientôt mon tour !
 Peut-être avant que l'heure, en cercle promenée, ⁸
 Ait posé sur l'émail brillant,
 Dans les soixante pas où sa route est bornée,
 Son pied sonore et vigilant,
 Le sommeil du tombeau pressera mes paupières !
 Avant que de ses deux moitiés
 Ce vers que je commence ait atteint la dernière,

¹ L'éloge.² Carquois, étui à flèches.³ Dans leur boue.⁴ Terme qui correspond au roumain : *măzgăliori*.⁵ Prononcez : *aborrés*.⁶ Tremblent d'effroi.⁷ Ce sont les derniers vers que le malheureux poète put encore crayonner avant d'aller au supplice.⁸ Promenée sur le cadran.

Peut-être en ces murs effrayés
 Le messager de mort, noir recruteur des ombres,
 Escorté d'infâmes soldats,
 Remplira de mon nom ces longs corridors sombres!

.....

DIDEROT

Denis Diderot, né à Langres, en 1713, était le fils d'un coutelier. Après des études brillantes faites au collège des Jésuites, il refusa de se faire prêtre, malgré le vœu de son père qui lui coupa les vivres. Une vocation irrésistible le jeta dans la carrière littéraire. Pendant dix ans il mena une vie de travail obscur et de privations vaillamment endurées, en donnant des leçons de mathématiques, qu'on ne lui payait pas toujours en espèces. Il lui arriva même une fois de rester toute une journée sans s'être rien mis sous la dent. «Ce jour-là, disait-il, je jurai, si jamais je possédais quelque chose, de ne refuser de ma vie à un indigent, de ne jamais condamner mon semblable à une journée si pénible.»

En 1755, sollicité par les libraires, pour lesquels il travaillait, de leur donner son avis sur les chances de succès que présenterait une traduction de la *Cyclopædia* d'Ephraïm Chambers,¹ Diderot réussit à leur persuader qu'un livre de cette nature manquait en France et qu'au lieu de calquer servilement, mieux valait le refaire sur un plus vaste plan. Non seulement les libraires ne s'y opposèrent, mais ce fut Diderot lui-même qu'ils chargèrent de ce travail. Diderot se mit aussitôt à l'œuvre, s'associa, pour cette grande entreprise, le mathématicien D'Alembert, Voltaire, Rousseau et d'autres gens de lettres. Mais, c'est lui seul qui en fut et qui en resta l'âme jusqu'au moment où elle fut achevée. Au prix des plus grands efforts, et d'une énergie sans pareille, il réussit à mener à bonne fin cet ouvrage immense, ce répertoire complet par ordre alphabétique de toutes les connaissances humaines du XVIII^e siècle. Conçue en 1745, l'*Encyclopédie*, commença d'être imprimée en 1749. C'est en cachette, en 1765, que s'acheva cet ouvrage, l'un des titres de gloire du XVIII^e siècle et qui reste une grande date dans l'histoire des conquêtes de l'esprit scientifique et critique.

Outre les nombreux articles dont il enrichit l'*Encyclopédie*, Diderot avait encore publié des *Pensées philosophiques* (1746), deux drames, *le Fils naturel* et *le Père de famille*, qu'on pourrait appeler des tragi-comédies, genre qui ne put réussir en France; beaucoup d'autres écrits philosophiques, deux romans: *le Neveu de Rameau* et *la Religieuse*. Enfin, pen-

¹ Ephraïm Chambers, mort en 1740, est l'auteur de cette *Encyclopédie* à laquelle il consacra toute sa vie. Elle a pour titre: *Cyclopædia or the Dictionary of arts*

and sciences et a paru en 1728 en deux grands volumes. La patrie anglaise reconnaissante déposa ses cendres dans l'abbaye de Westminster, le Panthéon de l'Angleterre.

dant trois ans, de 1765 à 1767, il avait rédigé pour son ami Grimm,¹ qui était le correspondant littéraire de plusieurs souverains, et notamment de Catherine II, un compte-rendu des *Salons*, qui est demeuré le modèle du genre et qui est l'un des principaux titres de l'auteur à la postérité.

Doué d'une imagination très vive et d'un naturel ardent, Diderot composait avec une étonnante facilité et dans un style brillant de mouvement et de chaleur. Malgré son immense activité, Diderot ne connut jamais la fortune. Au moment même où l'*Encyclopédie* s'achevait et enrichissait les libraires-éditeurs, lui-même se trouvait dans la nécessité de vendre sa bibliothèque. Heureusement, l'impératrice de Russie, Catherine II,² grande admiratrice de l'écrivain, la lui acheta, à condition qu'il continuerait d'en jouir toute sa vie, et lui alloua même une pension annuelle. En 1733 il alla en personne à Saint-Petersbourg remercier sa bienfaitrice. De retour à Paris, écrasé par un travail opiniâtre, qui ruina complètement ses forces, il mourut en 1784.

I. LES SALONS.³

UNE MATINÉE APRÈS LA PLUIE.—UN COMMENCEMENT D'ORAGE AU SOLEIL COUCHANT.

Au centre de la toile, un vieux château; auprès du château, des bestiaux qui vont aux champs; derrière, un pâtre⁴ à cheval qui les conduit; à gauche, des roches, et un chemin pratiqué entre ces roches. Comme ce chemin est éclairé! A droite, lointain avec un bout de paysage. Cela est beau; belle lumière, bel effet; mais effet difficile à sentir quand on n'a pas habité la campagne. Il faut y avoir vu, le matin, le ciel nébuleux et grisâtre, cette tristesse de l'atmosphère, qui annonce encore du mauvais temps pour le reste de la journée. Il faut se rappeler cette espèce d'aspect blême et mélancolique que la pluie de la nuit a laissé sur les champs, et qui donne de l'humeur au voyageur, lorsqu'au

¹ Grimm (1723—1807), critique français d'origine allemande, qui avait été chargé par Raynal de rédiger en partie la correspondance littéraire qu'il adressait à des princes étrangers. Tous ces souverains, entre autres l'impératrice de Russie, le roi de Suède, le roi de Pologne, etc. le comblèrent de faveurs. Sa *Correspondance* est une des œuvres critiques les plus remarquables qu'on ait écrites en France, et elle est indispensable à ceux

qui veulent étudier la littérature française au XVII^e siècle, dont elle reproduit la physiognomie et les détails depuis 1752 jusqu'à 1790.

² Catherine II, femme de Pierre III, qui régna de 1763 à 1796. Elle fut en contact avec tous les grands écrivains français de son temps.

³ On nomme *Salons* les expositions de tableaux, sculptures, etc. qui ont lieu chaque année.

⁴ Berger.

point du jour il se lève et s'en va, en chemise et en bonnet de nuit, ouvrir le volet de la fenêtre de l'auberge,¹ et voir le temps et la journée que le ciel lui promet.

Celui qui n'a pas vu le ciel s'obscurcir à l'approche de l'orage, les bestiaux revenir des champs, les nuages s'assembler, une lumière rougeâtre et faible éclairer le haut des maisons; celui qui n'a pas vu le paysan se renfermer dans sa chaumière, qui n'a pas entendu les volets des maisons se fermer de tous côtés avec bruit; celui qui n'a pas senti l'horreur, le silence et la solitude de cet instant s'établir subitement dans tout un hameau,² n'entend rien au commencement de l'*Orage* de Louthembourg.³

J'aime dans le premier de ces deux tableaux la fraîcheur et le site;⁴ dans le second, j'aime le vieux château, et cette porte obscure qui y donne entrée.... Les nuages qui annoncent l'orage sont lourds, épais, et simulent⁵ trop le tourbillon de la poussière ou la fumée.... D'accord. La vapeur rougeâtre.... Cette vapeur est crue... D'accord encore, pourvu que⁶ vous ne parliez pas de celle qui couvre ce moulin qu'on voit à gauche. C'est une imitation sublime de la nature. Plus je la regarde, moins je connais les limites de l'art. Quand on a fait cela, je ne sais plus ce qu'il y a d'impossible.

II. ANECDOTES.

MONTESQUIEU ET CHESTERFIELD.⁷

Le président de Montesquieu⁸ et milord Chesterfield se rencontrèrent, faisant l'un et l'autre le voyage d'Italie. Ces hommes étaient faits pour se lier promptement; aussi la liai-

¹ On appelle *auberge*, un hôtel de village, où l'on trouve à manger et à coucher.

² On appelle *hameau* une réunion de quelques maisons éloignées du village.

³ Louthembourg ou Lutherbourg (1740—1812), peintre français qui se fit une notoriété par son talent à peindre les sujets champêtres. Ses paysages surtout sont peints avec une variété frappante.

⁴ *Fraîcheur*, au figuré, *éclat agréable*. — *Site*, aspect d'un lieu, paysage.

⁵ *Simuler*, feindre, faire paraître comme réel.

⁶ A condition que.

⁷ Lord Chesterfield (1694—1779), homme d'état et écrivain anglais, auteur des *Lettres à son fils*, écrites avec élégance, et dans lesquelles il lui donne des conseils sur sa conduite dans le monde.

⁸ Ce titre de président était resté à Montesquieu bien qu'il eût donné depuis longtemps sa démission de cette dignité.

son entre eux fut-elle bientôt faite. Ils allaient toujours, disputant sur les prérogatives des deux nations. Le lord accordait au président que les Français avaient plus d'esprit que les Anglais; mais il soutenait qu'en revanche ils n'avaient pas le sens commun. Le président convenait du fait; mais il n'y avait pas de comparaison à faire entre l'esprit et le bon sens. Il y avait déjà plusieurs jours que la dispute durait; ils étaient à Venise.

Le président se répandait¹ beaucoup, allait partout, voyait tout, interrogeait, causait, et le soir tenait registre des observations qu'il avait faites. Il y avait une heure ou deux qu'il était à son occupation ordinaire, lorsqu'un inconnu se fit annoncer. C'était un Français assez mal vêtu, qui lui dit: «Monsieur, je suis votre compatriote. Il y a vingt ans que je vis ici; mais j'ai toujours gardé de l'amitié pour les Français, et je me suis cru quelquefois trop heureux de trouver l'occasion de les servir, comme je l'ai aujourd'hui avec vous. On peut tout faire dans ce pays, excepté se mêler des affaires d'Etat.² Un mot inconsidéré sur le gouvernement coûte la tête, et vous en avez déjà tenu³ plus de mille. Les inquisiteurs d'Etat ont les yeux ouverts sur votre conduite; on vous épie, on suit tous vos pas, on tient note de tous vos projets; on ne doute point que vous n'écriviez. Je sais de science⁴ certaine qu'on doit, peut-être aujourd'hui, peut-être demain, faire chez vous une visite.⁵ Voyez, monsieur, si en effet vous avez écrit, et songez qu'une ligne innocente, mais mal interprétée, vous coûterait la vie. Voilà tout ce que j'ai à vous dire. J'ai l'honneur de vous saluer. Si vous me rencontrez dans les rues, je vous demande, pour toute récompense d'un service que je crois de quelque importance, de ne me pas reconnaître, et si par hasard il était trop tard pour vous sauver, et qu'on vous prit, de ne me pas dénoncer.»

Cela dit, mon homme disparut et laissa le président de Montesquieu dans la plus grande consternation. Son premier mouvement fut d'aller bien vite à son secrétaire,⁶ de prendre les papiers et de les jeter dans le feu.

A peine cela fut-il fait, que milord Chesterfield rentra.

¹ Se montrait.

² C'était en 1728. Le gouvernement de Venise était une oligarchie soupçonneuse; le pouvoir du *doge* était limité par le conseil des *Dix*, par les inquisiteurs de l'Etat

et par le tribunal des *Quarante*.

³ Prononcé.

⁴ On dit ordinairement: je sais de *source* certaine.

⁵ Une descente.

⁶ A son bureau.

Il n'eut pas de peine à reconnaître le trouble terrible de son ami, il s'informa de ce qui pouvait lui être arrivé. Le président lui rend compte de la visite qu'il avait eue, des papiers brûlés et de l'ordre qu'il avait donné de tenir prête sa chaise de poste¹ pour trois heures du matin; car son dessein² était de s'éloigner sans délai d'un séjour ou un moment de plus ou de moins pouvait lui être si funeste. Milord Chesterfield l'écouta tranquillement et lui dit: «Voilà qui est bien,³ mon cher président; mais remettons-nous⁴ pour un instant, et examinons ensemble votre aventure à tête reposée. — Vous vous moquez! lui dit le président. Il est impossible que ma tête se repose, où⁵ elle ne tient qu'à un fil.—Mais qu'est-ce que cet homme qui vient si généreusement s'exposer au plus grand péril, pour vous en garantir? Cela n'est pas naturel. Français tant qu'il vous plaira, l'amour de la patrie ne fait point faire de ces démarches périlleuses, et surtout en faveur d'un inconnu. Cet homme n'est pas votre ami? — Non.—Il était mal vêtu?—Oui, fort mal. — Vous a-t-il demandé de l'argent, un petit écu⁶ pour prix de son avis?⁷ — Oh! pas une obole.⁸ — Cela est encore plus extraordinaire. Mais d'où sait-il tout ce qu'il vous a dit? — Ma foi, je n'en sais rien.... Des inquisiteurs, d'eux-mêmes.—Outre que ce conseil est le plus secret qu'il y ait au monde, cet homme n'est pas fait pour en approcher. — Mais c'est peut-être un des espions qu'ils emploient.—A d'autres!⁹ On prendra pour esqion un étranger, et cet espion sera vêtu comme un gueux,¹⁰ en faisant une profession assez vile¹¹ pour être bien payée; et cet espion trahira ses maîtres pour vous, au hasard¹² d'être étranglé, si l'on vous prend, et que vous le défériez,¹³ si vous vous sauvez, et que¹⁴ l'on soupçonne qu'il vous ait averti. Chansons¹⁵ que tout cela, mon ami. — Mais qu'est-ce donc que ce peut être?—Je le cherche, mais inutilement.»

¹ Voiture de poste, diligence.

² Son intention.

³ Gallicisme signifiant: *c'est bien! je ne dis pas non!*

⁴ *Se remettre* a ici le sens de revenir à soi, se calmer.

⁵ *Où* a ici le sens de *quand*.

⁶ Ancienne monnaie d'argent valant environ trois francs.

⁷ En récompense de son conseil.

⁸ Pas un centime.—*L'obole* était chez les Grecs la plus petite mon-

naie. En France, autrefois, elle valait la moitié d'un denier.

⁹ *A d'autres!* expression elliptique signifiant: *contez cela à de plus crédules.*

¹⁰ Nécessiteux, mendiant.

¹¹ Ordinaire.

¹² Au risque.

¹³ Que vous le dénonciez.

¹⁴ *Que* est ici au lieu de *si*.

¹⁵ *Chansons que tout cela!* Bagatelles!

Après avoir l'un et l'autre épuisé toutes les conjectures possibles, et le président persistant à déloger ¹ au plus vite, et cela pour le plus sûr, milord Chesterfield, après s'être un peu promené, s'être frotté le front comme un homme à qui il vient quelque pensée profonde, s'arrêta tout court,² et dit : «Président, attendez ; mon ami, il me vient une idée. Mais.... si.... par hasard.... cet homme.... Eh bien ! cet homme ?—Si cet homme... oui, pourrait bien être, cela est même, je n'en doute plus.—Mais qu'est-ce que cet homme ? Si vous le savez, dépêchez-vous vite de me l'apprendre.—Si je le sais ? Oh oui, je crois le savoir à présent.... Si cet homme vous avait été envoyé par.... ?—Epargnez, s'il vous plaît !³—Par un homme qui est malin⁴ quelquefois, par un certain milord Chesterfield, qui aurait voulu vous prouver par expérience qu'une once⁵ de sens commun vaut mieux que cent livres⁶ d'esprit ; car avec du sens commun... — Ah ! scélérat, s'écria le président, quel tour⁷ vous m'avez joué ! Et mon manuscrit ! mon manuscrit que j'ai brûlé !»

Le président ne put jamais pardonner au lord cette plaisanterie. Il avait ordonné qu'on tint sa chaise⁸ prête, il monta dedans et partit la nuit même, sans dire adieu à son compagnon de voyage. Moi, je me serais jeté à son cou, je l'aurais embrassé cent fois, et je lui aurais dit : «Ah ! mon ami, vous m'avez prouvé qu'il y avait en Angleterre des gens d'esprit, et je trouverai peut-être l'occasion, une autre fois, de vous prouver qu'il ya en France des gens de bon sens.»

III. CORRESPONDANCE.

1. A M. LE BRETON, IMPRIMEUR DE L'ENCYCLOPÉDIE. ⁹

12 novembre 1764.

Ne m'en sachez nul gré,¹⁰ monsieur, ce n'est pas pour vous que je reviens ;¹¹ vous m'avez mis dans le cœur un

¹ A quitter la ville.

² Brusquement

³ Finissez, je vous en prie.

⁴ *Malin* (au féminin *maligne*), celui qui prend plaisir à faire ou à dire du mal.

⁵ *L'once*, en France, était la 16^{ème} partie de l'ancienne livre.

⁶ La *livre*, ancienne mesure de poids équivalant environ au demi-kilogramme.—Homonymes : la *livre* (le franc actuel) et le *livre* (ouvrage).

⁷ *Tour* a ici le sens du roumain : «*festă*».

⁸ C'est-à-dire la chaise de poste, la diligence.

⁹ Pendant la confection des derniers volumes, le Breton, l'éditeur et imprimeur de l'Encyclopédie, se permit de son propre chef d'atténuer ou d'éliminer les passages sujets à caution. Diderot s'en aperçut par hasard et se soulagea le cœur par la lettre ci-dessus.

¹⁰ Ne me soyez point reconnaissant.

¹¹ Que je reprends l'ouvrage.

poignard que votre vue ne peut qu'enfoncer davantage. Ce n'est pas non plus par attachement à l'ouvrage, que je ne saurais ¹ que dédaigner dans l'état où il est. Vous ne me soupçonnez pas, je crois, de céder à l'intérêt. Quand ² vous ne m'auriez pas mis de tout temps au-dessus de ce soupçon, ce qui me revient à présent est si peu de chose, qu'il m'est aisé de faire un emploi de mon temps moins pénible et plus avantageux. Je ne cours pas, enfin, après la gloire de finir une entreprise importante qui m'occupe et fait mon supplice depuis vingt ans; ³ dans un moment vous concevrez combien cette gloire est peu sûre.... Vous m'avez lâchement trompé deux ans de suite; vous avez massacré ou fait massacrer par une bête brute le travail de vingt honnêtes gens qui vous ont consacré leur temps, leurs talents et leurs veilles ⁴ gratuitement, par amour du bien et de la vérité, et sur le seul espoir de voir paraître leurs idées, et d'en recueillir quelque considération qu'ils ont bien méritée, et dont votre injustice et votre ingratitude les aura privés... Vos souscripteurs diront qu'ils ont souscrit pour mon ouvrage, et que c'est presque le vôtre que vous leur donnez. Amis, ennemis, associés, élèveront leur voix contre vous. On fera passer le livre pour une plate et misérable rhapsodie. ⁵ Voltaire, qui nous cherchera ⁶ et ne nous trouvera point; ces journalistes, et tous les écrivains périodiques ⁷ qui ne demandent pas mieux que de nous décrier, ⁸ répandront dans la ville dans la province, en pays étranger, que cette volumineuse compilation, qui doit coûter encore tant d'argent au public, n'est qu'un ramas d'insipides rognures... Alors on apprendra une atrocité dont il n'y a pas d'exemple depuis l'origine de la librairie. En effet, a-t-on jamais ouï parler de dix volumes in-folio clandestinement mutilés, tronqués, hachés, déshonorés par un imprimeur? Votre syndicat sera marqué par un trait qui, s'il est beau, est du moins unique. On n'ignorera pas que vous avez manqué avec moi à tout égard, ⁹ à toute honnêteté et à toute pro-

¹ Je ne saurais à ici le sens de je ne pourrais.

² Quand avec le sens de quand même.

³ L'entreprise avait été projetée en 1745, mais la publication de l'Encyclopédie ne commença qu'en 1750, quand parurent le *Prospectus* et le *Discours préliminaire*.

⁴ Travaux.

⁵ Collection d'insipidités.—Chez les anciens, on entendait par *rhapsodie* des morceaux détachés des poèmes d'Homère.

⁶ C'est-à-dire : qui cherchera nos théories.

⁷ C'est-à-dire : les journalistes.

⁸ Diffamer.

⁹ Egard, attention, marque d'estime ou de respect.

messe. A votre ruine et à celle de vos associés que l'on plaindra, se joindra, mais pour vous seul, une infamie dont vous ne vous laverez jamais. Vous serez traîné dans la boue avec votre livre, et l'on vous citera dans l'avenir comme un homme capable d'une infidélité et d'une hardiesse auxquelles on n'en trouvera point à comparer. C'est alors que vous jugerez sainement de vos terreurs paniques,² et des lâches conseils des barbares ostrogoths et des stupides vandales qui vous ont secondé dans le ravage³ que vous avez fait. Pour moi, quoi qu'il en arrive, je serai à couvert.⁵ On n'ignorera pas que j'ai menacé, crié, réclamé... Je m'en suis trop mal trouvé⁵ la première fois: j'en ai perdu le boire, le manger et le sommeil.⁶ J'en ai pleuré de rage en votre présence; j'en ai pleuré de douleur chez moi, devant votre associé, M. Briasson, et devant ma femme, mon enfant, et mon domestique. J'ai trop souffert et je souffre trop encore.

Et puis, il n'y a pas de remède. Il faut à présent courir tous les affreux hasards auxquels vous nous avez exposés... Vous avez oublié qu'il n'y a peut-être pas deux hommes dans le monde qui se soient donné la peine de lire une ligne d'histoire, de géographie, de mathématiques, et même d'arts; que ce qu'on y a recherché et ce qu'on y recherchera, c'est la philosophie ferme et hardie de quelques uns de vos travailleurs. Vous l'avez châtrée, dépecée, mutilée, mise en lambeaux, sans jugement, sans ménagement et sans goût. Vous nous avez rendus insipides et plats.⁷ Vous avez banni de votre livre ce qui en a fait, ce qui en aurait fait encore l'attrait, le piquant, l'intéressant, et la nouveauté. Vous en serez châtré par la perte pécuniaire et par le déshonneur: c'est votre affaire...⁹

Voilà donc ce qui résulte de vingt-cinq ans de travaux, de peines, de dépenses, de dangers, de mortifications⁹ de toute espèce! Un inepte, un ostrogoth détruit tout en un moment: je parle de votre boucher, de celui à qui vous avez remis le soin de nous démembrer. Il se trouve à la fin

¹ S'ajoutera.

² *Terreur panique*, terreur subite.

³ Le massacre, la dévastation.

⁴ *A couvert*, à l'abri.

⁵ C'est-à-dire: *senté*.

⁶ *En*, à cause de cela.-Le boire et le manger sont des infinitifs pris substantivement. Ils sont rarement pris ainsi.

⁷ Ordinaires.

⁸ Cette prédiction ne se réalisa point. Le capital engagé, qui montait à plus d'un million, apporta des bénéfices qui s'élevèrent à 200 pour 100.

⁹ *C'est votre affaire*, cela vous regarde.

¹⁰ Humiliations.

que le plus grand dommage que nous ayons souffert, que le mépris, la honte, le discrédit, la ruine, la risée,¹ nous viennent du principal propriétaire de la chose !...²

Encore,³ s'il était possible d'obtenir de vous les épreuves,⁴ afin de transcrire à la main les morceaux que vous avez supprimés. La demande est juste, mais je ne la fais pas : quand on a été capable d'abuser de la confiance au point où vous avez abusé de la mienne, on est capable de tout. C'est mon bien pourtant, c'est le bien de vos auteurs que vous retenez. Je ne vous le donne pas ; mais vous, vous le retiendrez, quelque serment que je fasse de ne les employer à aucun usage qui vous soit le plus légèrement préjudiciable. Je n'insiste pas sur cette restitution, qui est de droit ; je n'attends rien de juste ni d'honnête de vous....

Vous ne savez pas combien de mépris vous aurez à digérer de ma part : je suis blessé pour jusqu'au tombeau. J'oubliais de vous avertir que je vais rendre la parole à ceux à qui j'avais demandé et qui m'avaient promis des secours, et restituer à d'autres les articles qu'ils m'avaient déjà fournis, et que je ne veux pas livrer à votre despotisme.

2. A VOLTAIRE.⁵

Paris, (juillet ou août) 1766.

Monsieur et cher maître, je sais bien que quand une bête féroce⁶ a trempé sa langue dans le sang humain, elle ne peut plus s'en passer :⁷ je sais bien que cette bête manque d'aliment, et que, n'ayant plus de jésuites à manger,⁸ elle va se jeter sur les philosophes. Je sais bien qu'elle a les yeux tournés sur moi, et que je serai peut-être le premier venu qu'elle dévorera : je sais bien qu'un honnête homme peut, en vingt-quatre heures, perdre ici sa fortune, parce qu'ils sont gueux ;⁹ son honneur, parce qu'il n'y a point

¹ La moquerie.

² De l'entreprise.

³ Au moins.

⁴ Les corrections typographiques.

⁵ Dans une lettre, remise par voie indirecte, Voltaire conseillait à Diderot de quitter Paris et de venir dans sa retraite (à Ferney), le conjurait, au nom de l'humanité, de ne pas rester exposé à la proscription dont le parlement venait de donner le premier signal, et de ne pas sacrifier, par un stoïcisme dé-

placé, une vie et des talents qui pourraient être encore longtemps utiles à la science et à la société.

⁶ La bête féroce, c'est le parlement, la haute Cour de justice de cette époque.

⁷ S'en priver.

⁸ Pour plaire aux dévôts, le parlement avait poursuivi avec acharnement les Jésuites.

⁹ Gueux a ici le sens de fripons, coquins.

de lois ; sa liberté, parce que les tyrans sont ombrageux ;¹ sa vie, parce qu'ils comptent la vie d'un citoyen pour rien, et qu'ils cherchent à se tirer du mépris par des actes de terreur. Je sais bien qu'ils nous imputent leur désordre, parce que nous sommes seuls en état de remarquer leurs sottises. Je sais bien qu'un d'entre eux a l'atrocité de dire qu'on n'avancera rien tant qu'on ne brûlera que des livres. Je sais bien qu'ils viennent d'égorger un enfant pour des inepties qui ne méritaient qu'une légère correction paternelle.² Je sais bien qu'ils ont jeté, et qu'ils tiennent encore dans les cachots, un magistrat respectable à tous égards, parce qu'il refusait de conspirer à la ruine de sa province, et qu'il avait déclaré sa haine pour la superstition et le despotisme.³ Je sais bien qu'ils en sont venus au point que les gens de bien et les hommes éclairés leur sont et leur doivent être insupportables. Je sais bien que je n'ai ni les vertus, ni l'état, ni les talents qui recommandaient M. de la Chalotais, et que quand ils voudront me perdre, je serai perdu. Je sais bien qu'il peut arriver avant la fin de l'année, que je me rappelle vos conseils, et que je m'écrie avec amertume, O Solon, Solon !

Je ne me dissimule⁴ rien, comme vous voyez ; mon âme est pleine d'alarmes ;⁵ j'entends au fond de mon cœur une voix qui se joint à la vôtre, et qui me dit : Fuis, fuis ! Cependant je suis retenu par l'inertie la plus stupide et la moins concevable, et je reste. C'est qu'il y a à côté de moi une femme déjà avancée en âge, et qu'il est difficile de l'arracher à ses parents, à ses amis, et à son petit foyer.⁶ C'est que je suis père d'une jeune fille à qui je dois l'éducation ; c'est que j'ai aussi des amis. Il faut donc les laisser agir ces consolateurs toujours présents dans les malheurs de la vie, ces témoins honnêtes de nos actions : et que voulez-vous que je fasse de l'existence, si je ne puis la conserver qu'en renonçant à tout ce qui me la rend chère ? Et puis je me lève tous les matins avec l'espérance que les méchants se sont amendés⁷ pendant la nuit ; qu'il n'y a plus de fana-

¹ Soupçonneux.

² Le jeune de la Barre, décapité le 1^{er} janvier 1756, à l'âge de 19 ans, pour avoir passé à plus de cinquante pas d'une procession de capucins sans ôter son chapeau. C'est Voltaire qui avait pris sur lui la défense des compagnons de l'infortuné jeune homme. Voyez page

26 note 2 de la biographie de Voltaire.

³ Il s'agit de la Chalotais, procureur général au parlement de Bretagne, qui fut jeté à la Bastille.

⁴ *Dissimuler*, cacher ses sentiments, ses intentions.

⁵ D'inquiétudes, de soucis.

⁶ *Foyer* a ici le sens de *maison*.

⁷ Corrigés, devenus meilleurs.

tiques; que les maîtres ont senti leurs véritables intérêts, et qu'ils reconnaissent enfin que nous sommes les meilleurs sujets qu'ils aient. C'est une bêtise, mais c'est la bêtise d'une belle âme, qui ne peut croire longtemps à la méchanceté. Ajoutez à cela que le danger qui nous menace tient à une disposition des esprits qui ne s'aperçoit point. La société présente un aspect si tranquille, que l'âme, lasse de tourmenter, se livre à une sécurité perfide à la vérité, mais à laquelle il est presque impossible de se refuser.¹ L'innocence et l'obscurité de sa vie sont deux autres sophismes bien séduisants. Et comment voulez-vous que celui qui ne veut² à personne s'imaginer sous les tuiles,³ où il s'occupe à se rendre meilleur, que des bourreaux attendent le jour pour se saisir de lui, et le jeter dans un bûcher? Quand on s'est rassuré par sa nullité, on se rassure par son importance. Dans un autre moment, on se dit à soi-même: Ils n'auront pas le front⁴ de persécuter un homme qui a consumé ses plus belles années à bien mériter de son pays: n'est-ce pas assez qu'ils aient laissé à d'autres le soin de l'honorer, de le récompenser, de l'encourager? S'ils ne m'ont pas fait de bien, ils n'oseront me faire du mal. C'est ainsi qu'on est alternativement dupe⁵ de sa modestie et de son orgueil. Qui que vous soyez qui m'avez écrit la lettre pleine d'intérêt et d'estime que notre ami commun m'a remise, je sens toute la reconnaissance que je vous dois, et je jette d'ici mes bras autour de votre cou. Je n'accepte ni ne refuse vos offres...

Illustre et tendre ami de l'humanité, je vous salue et vous embrasse. Il n'y a point d'homme un peu généreux qui ne pardonnât au fanatisme d'abréger ses années, si elles pouvaient s'ajouter aux vôtres. Si nous ne concourons pas avec vous à écraser la bête,⁶ c'est que nous sommes sous sa griffe; et si, connaissant toute sa férocité, nous balançons⁷ à nous en éloigner, c'est par des considérations dont le prestige est d'autant plus fort qu'on a l'âme plus honnête et plus sensible. Nos entours⁸ sont si doux et c'est une perte si difficile à réparer!

¹ De renoncer.

² *En vouloir à quelqu'un*, lui vouloir du mal.

³ C'est-à-dire: *sous le toit*.

⁴ *Avoir le front*, avoir le courage.

⁵ *Etre dupe*, être trompé ou se laisser tromper.

⁶ C'est-à-dire *le parlement*.

⁷ Nous hésitons.

⁸ Les lieux qui nous entourent.

D'ALEMBERT

Jean le Rond, dit *D'Alembert*, naquit à Paris en 1717. Enfant trouvé, et renié par sa mère, Mme de Tencin, il avait fait son chemin tout seul, et s'était élevé par son seul mérite à une haute position sociale. Riche et jouissant d'une bonne réputation, son salon devint le rendez-vous de tous les personnages distingués : gens de lettres, savants, politiques, etc. C'est comme savant surtout qu'il s'était illustré : les sciences mathématiques, qui étaient sa spécialité, lui doivent des découvertes importantes. Il partagea avec Diderot la direction de l'*Encyclopédie*. C'est lui qui en écrivit la préface ou *Discours préliminaire*, qui est son principal titre de gloire littéraire. Il fut reçu à vingt-trois ans à l'Académie des sciences, puis à trente-sept à l'Académie française, dont ils devint, en 1772, le secrétaire perpétuel ; et en cette qualité prononça, comme jadis Fontenelle,¹ les *Eloges* des académiciens morts.

Rousseau lui avait dédié sa *Lettre contre les spectacles*. Catherine II de Russie et Frédéric de Prusse lui avaient proposé de venir chez eux, mais il refusa toujours ces offres, sachant trop par l'exemple de Voltaire combien fragiles étaient les faveurs de ces deux potentats de l'Europe. D'Alembert mourut en 1783.

DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

Dans ce *Discours* qui sert de préface à l'*Encyclopédie*, D'Alembert établit une classification complète des connaissances humaines qu'il range sous trois points de vue : mémoire, imagination, raison, et il y résume à grands traits l'histoire de l'esprit humain depuis le XVI^e siècle. C'est avec vérité mais sans enthousiasme qu'il raconte les progrès de la civilisation.

DIVISION DES CONNAISSANCES HUMAINES.²

On pourrait former l'arbre de nos connaissances en les divisant, soit en naturelles et en révélées, soit en utiles et agréables, soit en spéculatives et pratiques, certaines, probables et sensibles, soit en connaissances des choses et connaissances des signes, et ainsi à l'infini...

Les objets dont notre âme s'occupe sont ou *spirituels* ou *matériels*, et notre âme s'occupe de ces objets ou par des idées directes ou par des idées réfléchies. Le système des connaissances directes ne peut consister que dans la collection purement passive et comme machinale de ces mêmes connaissances ; c'est ce qu'on appelle *mémoire*. La réflexion

¹ Voyez page 60, note 11.

² Catherine II, la Grande, qui régna de 1763 à 1796. — Frédéric

II, le Grand, qui régna de 1740 à 1786.

est de deux sortes, nous l'avons déjà observé; ou elle raisonne sur les objets des idées directes, ou elle les imite.

Ainsi la *mémoire*, la *raison* proprement dite, et l'*imagination*, sont les trois manières différentes dont notre âme opère sur les objets de ses pensées. Nous ne prenons point ici l'imagination pour la faculté qu'on a de se représenter les objets, parce que cette faculté n'est autre chose que la mémoire même des objets sensibles, mémoire qui serait dans un continuel exercice si elle n'était soulagée par l'invention des signes. Nous prenons l'imagination dans un sens plus noble et plus précis, pour le talent de créer en imitant.

Ces trois facultés forment d'abord les trois divisions générales de notre système, et les trois objets généraux des connaissances humaines; l'histoire, qui se rapporte à la mémoire; la *philosophie*, qui est le fruit de la raison; et les *beaux-arts*, que l'imagination fait naître. Si nous plaçons la raison avant l'imagination, cet ordre nous paraît bien fondé et conforme au progrès naturel des opérations de l'esprit: l'imagination est une faculté créatrice, et l'esprit, avant de songer à créer, commence par raisonner sur ce qu'il voit et ce qu'il reconnaît. Un autre motif qui doit déterminer à placer la raison avant l'imagination, c'est que, dans cette dernière faculté de l'âme, les deux autres se trouvent réunies jusqu'à un certain point, et que la raison s'y joint à la mémoire. L'esprit ne crée et n'imagine des objets qu'en tant qu'ils sont semblables à ceux qu'il a connus par des idées directes et par des sensations: plus il s'éloigne de ces objets, plus les êtres qu'il forme sont bizarres et peu agréables. Ainsi, dans l'imitation de la nature, l'invention même est assujettie à certaines règles; et ce sont ces règles qui forment principalement la partie philosophique des beaux-arts, jusqu'à présent assez imparfaite, parce qu'elle ne peut être l'ouvrage que du génie, et que le génie aime mieux créer que discuter.

Enfin, si on examine le progrès de la raison dans ses opérations succesives, on se convaincra encore qu'elle doit précéder l'imagination dans l'ordre de nos facultés; puisque la raison, par les dernières opérations qu'elle fait sur les objets, conduit en quelque sorte à l'imagination: car ces opérations ne consistent qu'à créer, pour ainsi dire, des êtres généraux, qui, séparés de leur sujet par abstraction, ne sont plus du ressort immédiat de nos sens. Aussi la métaphysique et la géométrie sont de toutes les sciences

qui appartiennent à la raison, celles où l'imagination a le plus de part...

La distribution générale des êtres en *spirituels* et *matériels* fournit la sous-division de trois branches générales. L'histoire et la philosophie s'occupent également de ces deux espèces d'êtres, et l'imagination ne travaille que d'après les êtres purement matériels : nouvelle raison pour la placer la dernière dans l'ordre de nos facultés. A la tête des êtres spirituels est *Dieu*, qui doit tenir le premier rang par sa nature et par le besoin que nous avons de le connaître ; au dessous de cet être suprême sont les *esprits créés*, dont la révélation nous apprend l'existence ; ensuite vient l'*homme*, qui, composé de deux principes, tient par son âme aux esprits, et par son corps au monde matériel, et enfin ce vaste *univers* que nous appelons *monde corporel* ou la *nature*...

L'histoire, en tant qu'elle se rapporte à Dieu, renferme ou la *révélation* ou la *tradition*, et se divise, sous ces deux points de vue, en *histoire sacrée* et en *histoire ecclésiastique*. L'histoire de l'homme a pour objet ou ses *actions*, ou ses *connaissances*, et elle est par conséquent civile ou littéraire, c'est-à-dire se partage entre les grandes nations et les grands génies, entre les rois et les gens de lettres, entre les conquérants et les philosophes. Enfin l'histoire de la nature est celle des productions innombrables qu'on y observe, et forme une quantité de branches presque égale au nombre de ces diverses productions. Parmi ces différentes branches doit être placée avec distinction l'*histoire des arts*, qui n'est autre chose que l'histoire des usages que les hommes ont fait des productions de la nature pour satisfaire à leurs besoins ou à leur curiosité.

Tels sont les objets principaux de la mémoire. Venons présentement à la faculté qui réfléchit et qui raisonne. Les êtres, tant spirituels que matériels, sur lesquels elle s'exerce, ayant quelques propriétés générales, comme l'existence, la possibilité, la durée, l'examen de ces propriétés forme d'abord cette branche de la philosophie dont toutes les autres empruntent en partie leurs principes : on la nomme l'*ontologie* ou *science de l'être*, ou *méthaphysique générale*. Nous descendons de là aux différents êtres particuliers, et les divisions que fournit la science de ces différents êtres sont formées sur le même plan que celle de l'histoire.

La science de Dieu, appelée *théologie*, a deux branches. La théologie naturelle n'a de connaissance de Dieu que celle que produit la raison seule, connaissance qui n'est pas d'une

fort grande étendue; la théologie révélée tire de l'histoire sacrée une connaissance beaucoup plus parfaite de cet Etre. De cette même théologie révélée résulte la science des esprits créés...

Le première partie de la science de l'homme est celle de l'âme, et cette science a pour but ou la connaissance spéculative de l'âme humaine, ou celle de ses opérations. La connaissance spéculative de l'âme dérive en partie de la théologie naturelle, et en partie de la théologie révélée, et s'appelle *pneumatologie* ou *métaphysique particulière*. La connaissance de ses opérations se subdivise en deux branches, ces opérations pouvant avoir pour objet ou la découverte de la vérité, ou la pratique de la vertu. La découverte de la vérité, qui est le but de la logique, produit l'art de la transmettre aux autres. Ainsi, l'usage que nous faisons de la logique est en partie pour notre propre avantage, en partie pour-celui des êtres semblables à nous. Les règles de la morale se rapportent moins à l'homme isolé, et le supposent nécessairement en société avec les autres hommes.

La science de la nature n'est autre que celle du corps; mais, les corps ayant des propriétés générales qui leur sont communes, telles que l'impénétrabilité, la mobilité et l'étendue, c'est encore par l'étude de ces propriétés que la science de la nature doit commencer. Elles ont, pour ainsi dire, un côté purement intellectuel par lequel elles ouvrent un champ immense aux spéculations de l'esprit, et un côté matériel et sensible par lequel on peut les mesurer. La spéculation intellectuelle appartient à la physique générale, qui n'est proprement que la méthaphysique des corps; et la mesure est l'objet des mathématiques, dont les divisions s'étendent presque à l'infini.

Ces deux sciences conduisent à la physique particulière, qui étudie les corps en eux-mêmes, et qui n'a que les individus pour objet. Parmi les corps dont il nous importe de connaître les propriétés, le nôtre doit tenir le premier rang, et il est immédiatement suivi de ceux dont la connaissance est le plus nécessaire à notre conservation; d'où résultent l'anatomie, l'agriculture, la médecine et leurs différentes branches. Enfin, tous les corps naturels soumis à notre examen produisent les autres parties innombrables de la physique raisonnée.

La peinture, la sculpture, l'architecture, la poésie, la musique et leurs différentes divisions, composent la troisième distribution générale, qui naît de l'imagination, et dont les

parties sont comprises sous le nom de *beaux-arts*. On pourrait aussi les renfermer sous le titre général de *peinture*, puisque tous les beaux-arts se réduisent à peindre, et ne diffèrent que par les moyens qu'ils emploient; enfin, on pourrait les rapporter tous à la *poésie*, en prenant ce mot dans sa signification naturelle, qui n'est autre qu'*invention* ou *création*.

Telles sont les principales parties de notre arbre encyclopédique.

MIRABEAU

Honoré-Gabriel Riquetti, comte de *Mirabeau*, naquit à Bignon près de Nevers, en 1749. Sa jeunesse fut très orageuse. Il eut affaire, pour son malheur, à un père trop sévère qui le fit plusieurs fois mettre en prison pour dettes et aventures malhonnêtes. Mais tout cela ne servit qu'à exaspérer le père, à raidir le fils dans la révolte, à diffamer le nom de Mirabeau dans le public. Mirabeau porta toute sa vie le poids de son passé: il eut la gloire, jamais l'estime et la confiance.

Au milieu de ses désordres, Mirabeau travaillait, s'instruisait patiemment. Ses années de prison surtout avaient été pour lui de fécondes années d'études et de méditations. C'est dans la prison qu'il écrivit, entre autres, ses fameuses *Lettres à Sophie*, où tout Mirabeau nous apparaît, avec la grandeur et les bassesses de sa nature, avec toute sa violence et son immoralité mais aussi avec ses nobles aspirations.

Revenu de ses égarements dans l'âge mûr, il s'était fait financier. La question financière était la grande question politique du temps: elle conduisit Mirabeau à réclamer, en 1789, la convocation des Etats Généraux.¹ La noblesse ayant refusé de l'y élire député, il se fit nommer par le tiers état.² Bientôt il devint le premier orateur de l'Assemblée nationale³ et le chef politique du tiers état, qu'il guida admirablement contre les deux autres ordres, contre la cour et le Roi. Mais dès qu'il voulut arrêter le torrent révolutionnaire en se rapprochant de la royauté, sa popula-

¹ *Etats généraux*, par opposition aux *états provinciaux*, étaient des assemblées où siégeaient les représentants de la nation tout entière, c'est-à-dire les députés du clergé, de la noblesse et du tiers état.

² Le *tiers état* se composait principalement de bourgeois, le peuple proprement dit n'étant pas représenté. L'infériorité dans laquelle il se trouvait par rapport à la noblesse et au clergé, donna à Sièyès l'occasion du pamphlet célèbre:

Qu'est-ce que le tiers état? Tout.— Qu'a-t-il été jusqu'ici? Rien.— Que demande-t-il? A devenir quelque chose.

³ Les états généraux, réunis pour la première fois en 1302, se transformèrent, en 1789, en *Assemblée nationale*, puis quelques jours après en *Assemblée constituante*. Ce fut cette assemblée qui décréta l'égalité, la liberté et la fraternité de tous les citoyens.

rité fut ébranlée; on l'accusa de vénalité, de corruption et de trahison. En effet, Mirabeau avait reçu une pension de la Cour; écrasé de dettes, ayant toujours besoin d'argent, il trouva le salut dans cette combinaison.

Mirabeau avait l'éloquence qui transporte les foules. Il était superbe pour menacer ou maudire, et ses répliques étaient foudroyantes. Ses discours sont substantiels, solides, instructifs, mais ils perdent beaucoup à la lecture. Mirabeau avait le don de passionner et d'enthousiasmer les autres, mais il était lui-même tranquille et d'un grand sang-froid. Ce fut un révolutionnaire modéré. Son idéal n'allait pas plus loin de la royauté constitutionnelle.¹

Il mourut à Paris, en 1729, à l'âge de 43 ans, victime de sa vie orageuse.

ŒUVRES ORATOIRES.

MENACE DE LA BANQUEROUTE.²

Mes amis, écoutez un mot, un seul mot : Deux siècles de déprédations et de brigandages³ ont creusé le gouffre⁴ où le royaume est prêt à s'engloutir. Il faut le combler, ce gouffre effroyable!⁵ eh bien ! voici la liste des propriétaires français. Choisissez parmi les plus riches, afin de sacrifier moins de citoyens ; mais choisissez ; car ne faut-il pas qu'un petit nombre périsse pour sauver la masse du peuple ? Allons, ces deux mille notables possèdent de quoi combler le déficit. Ramenez l'ordre dans vos finances, la paix et la prospérité dans le Royaume... Frappez, immolez sans pitié ces tristes victimes ! précipitez-les dans l'abîme!⁶ il va se refermer... Vous reculez d'horreur... Hommes inconséquents ! hommes pusillanimes !⁷ Eh ! ne voyez-vous donc pas qu'en décrétant la banqueroute, ou, ce qui est plus odieux encore, en la rendant inévitable sans la décréter, vous vous souillez d'un acte mille fois plus criminel, et, chose inconcevable, gratuitement criminel, car enfin cet horrible sacrifice ferait du moins disparaître le *déficit*. Mais croyez-vous, parce que vous n'avez pas payé, que vous ne devrez plus rien ? Croyez-vous que les milliers, les millions d'hommes qui perdront en un instant, par l'explosion terrible ou par ses contre-coups, tout ce qui faisait la consolation de leur vie, et peut-

¹ Il fut en cela le disciple de Montesquieu dont il mit en œuvre les théories.

² De la faillite.

³ Le terme n'est guère *parlementaire*, mais il peint très bien les dilapidations des cours de Louis XIII, de Louis XIV et de Louis XV.

⁴ L'abîme.

⁵ Le déficit.

⁶ Allusion à l'action du chevalier romain Curtius qui, selon la tradition, se précipita dans l'abîme ouvert à Rome, lequel se referma aussitôt.

⁷ Sans courage, peureux.

être leur unique moyen de la substantier,¹ vous laisseront paisiblement jouir de votre crime?

Contemplateurs stoïques des maux incalculables que cette catastrophe vomira sur la France, impassibles égoïstes qui pensez que ces convulsions du désespoir et de la misère passeront comme tant d'autres, et d'autant plus rapidement qu'elles seront plus violentes, êtes-vous bien sûrs que tant d'hommes sans pain vous laisseront tranquillement savourer les mets dont vous n'aurez voulu diminuer ni le nombre ni la délicatesse?... Non, vous périrez; et, dans la conflagration² universelle que vous ne frémissiez³ pas d'allumer, la perte de votre honneur ne sauvera pas une seule de vos détestables jouissances.

Voilà où nous marchons... J'entends parler de patriotisme, d'invocations au patriotisme, d'élan du patriotisme. Ah! ne prostituez pas ces mots de patrie et de patriotisme. Il est donc bien magnanime l'effort de donner une portion de son revenu pour sauver tout ce qu'on possède! Eh! messieurs, ce n'est là que de la simple arithmétique, et celui qui hésitera ne peut désarmer l'indignation que par le mépris qui doit inspirer sa stupidité. Oui, messieurs, c'est la prudence la plus ordinaire, la sagesse la plus triviale, c'est votre intérêt le plus grossier que j'invoque. Je ne vous dis plus, comme autrefois: donnerez-vous les premiers aux nations le spectacle d'un peuple assemblé pour manquer à la foi publique?⁴ Je ne vous dis plus: eh! quels titres avez-vous à la liberté? quels moyens vous resteront pour la maintenir, si, dès votre premier pas, vous surpassez les turpitudes des gouvernements les plus corrompus, si le besoin de votre concours et de votre surveillance n'est pas le garant de votre Constitution? Je vous dis: Vous serez tous entraînés dans la ruine universelle, et les premiers intéressés au sacrifice que le gouvernement vous demande, c'est vous-mêmes.

Votez dont ce subside⁵ extraordinaire, et puisse-t-il être suffisant! votez-le parce que, si vous avez des doutes sur les moyens (doutes vagues et non éclairés) vous n'en avez pas sur sa nécessité et sur notre impuissance à le remplacer, immédiatement du moins. Votez-le, parce que les circons-

¹ *Substanter* (expression sortie de l'usage) ou *sustenter*, entretenir, soutenir.

² Embrasement, incendie.

³ *Frémir*, trembler d'effroi.

⁴ Pour ne pas tenir sa promesse au bien public.

⁵ Impôt.

tances publiques ne souffrent aucun retard, et que nous serions comptables¹ de tout délai.² Gardez-vous de demander du temps : le malheur n'en accorde jamais... Ah ! messieurs, à propos d'une ridicule motion du Palais-Royal, d'une risible insurrection qui n'eut jamais d'importance que dans les imaginations faibles ou les desseins pervers de quelques hommes de mauvaise foi, vous avez entendu naguère ces mots forcenés : *Catilina est aux portes de Rome, et l'on délibère !* Et certes, il n'y avait autour de nous ni Catilina, ni périls, ni factions,³ ni Rome... Mais aujourd'hui la banqueroute, la hideuse banqueroute est là ; elle menace de consumer tout, vos propriétés, votre honneur, et vous délibérez!...

HISTOIRE DE LA LITTÉRATURE FRANÇAISE AU XVIII^e SIÈCLE.

ESQUISSE GÉNÉRALE.

Le XVII^e siècle fut le *siècle de la raison* ; le XVIII^e sera le *siècle de l'esprit*. Avec le XVIII^e siècle, la littérature française change complètement d'aspect. Ce qui l'intéresse, ce n'est plus l'étude de l'âme humaine dans ce qu'elle a de général, l'homme moral considéré en lui-même et indépendamment des formes variables de la société. Le XVII^e siècle avait étudié l'homme *en tant qu'homme* ; le XVIII^e l'étudiera *en tant que membre* d'une société constituée, avec ses droits, ses devoirs, son avenir. Cette nouvelle littérature sera l'expression d'un nouveau besoin, d'un changement dans les mœurs et dans l'état de la société.

Dans cette nouvelle direction, on mettra au jour et à nu les inégalités criantes et les contrastes violents qui existaient dans l'ancienne société. Le besoin d'égalité devant le droit et le devoir se fera sentir de plus en plus intense. Les vers de *Jacques Bonhomme*, le malheureux paysan du moyen âge :

Nous sommes hommes comme ils sont,
Et tout aussi grand cœur avons,
Et tout autant souffrir pouvons !

retentiront d'un bout à l'autre de la France, et leur écho puissant se répercutera chez tous les peuples européens.

Le XVII^e siècle avait posément et majestueusement disserté ; le XVIII^e siècle cause, rit, discute, fait de l'esprit, critique. Jamais la littérature ne fut plus complètement qu'au dix-huitième siècle l'expression de la société. La littérature spirituelle et mordante de ce siècle ébranle la vieille France et, avec elle, la plus grande partie de la vieille Europe.

Les dernières quinze années du règne de Louis XIV avaient été un malheur pour la France. Les guerres, les défaites, la famine, les lourds impôts, les vexations financières avaient appauvri le pays. Néanmoins, la

¹ C'est-à-dire responsables.

² De tout retard, de tout ajour-

nement.

³ Partis des révoltés, des séditieux.

royauté devenait de plus en plus absolue ; la noblesse, vaine et arbitraire, s'avilissait, finissait par se rendre odieuse ; le clergé, corrompu par la Cour, perdait son prestige et sa foi. On peut dire que ces trois puissances de l'ancien régime—royauté, noblesse, clergé,—préparaient elles-mêmes leur ruine et hâtaient leur fin. Mais, en face de ces pouvoirs qui s'écroulaient, se dressait une force nouvelle : le peuple, la nation. Il se forme une *opinion publique*, imposante et redoutable, dont les gens de lettres vont se faire les porte-voix, les interprètes. La littérature deviendra entre leurs mains un instrument de propagande, une arme de combat. Leur influence, très vague d'abord se précise et s'accroît de jour en jour, au fur et à mesure que l'autorité morale des autres forces s'épuise.

Ce sont des temps de luttes à outrance, impropres à la méditation, à la rêverie, à la poésie. Il n'y a pas de poésie en France au XVIII^e siècle ; le lyrisme poétique d'André Chénier et de Gilbert ¹ est une exception qui confirme cette règle : la non-existence de la poésie.

Des quatre grands principes qui ont régi le XVII^e siècle, la protection royale, l'imitation de l'antiquité, le sentiment religieux et l'élément féminin, le premier n'existera plus, le deuxième sera abandonné, et même renié, le troisième sera battu en brèche et démoli. Le quatrième seul persistera, en poursuivant son influence salutaire. C'est grâce aux femmes, à leurs salons, lieux de rendez-vous de tous les grands esprits de l'époque, que ceux-ci exerceront leur influence sur la société. Le sentiment religieux ou plutôt la philosophie spiritualiste, qui avait été l'âme de toute la littérature immortelle du XVII^e siècle, va faire place à l'incrédulité, à l'indifférentisme et à la philosophie matérialiste. Le but de cette philosophie sera la haine de la religion et des préjugés, la lutte contre toutes les formes de l'autorité. Son œuvre sera une œuvre de destruction d'abord, de réédification ensuite.

La tendance de la philosophie spiritualiste avait été de généraliser, de ne prendre que ce qui était général ; l'esprit d'analyse, le besoin de décomposer, de diviser, sera la tendance de la philosophie matérialiste. Or, l'esprit d'analyse est l'esprit même scientifique, car la science est éminemment la connaissance rationnelle. De là, la prépondérance de la science en ce siècle, et la passion avec laquelle on s'y attache. Tous les grands écrivains s'occupent de sciences. La science se substitue à la religion, pour expliquer à l'homme ce qu'il est, d'où il vient, où il va, ce qu'il doit être. Il n'y a plus de littérature purement littéraire : elle devient utilitaire ; la poésie elle-même se préoccupe du point de vue pratique : on fait de la science en vers. En revanche, la science devient littéraire sous la plume de quelques grands écrivains. L'histoire elle-même se développe, se transforme : comme ce sont les actions des hommes et non plus Dieu qui règlent la marche des événements, un champ nouveau

¹ Gilbert (1751 — 1780), poète d'inspiration sincère au milieu d'un siècle raisonneur et sans poésie vraie. On signale de lui les satires intitulées le *Dix-huitième siècle*, *Mon Apologie* et l'*Ode imitée de plusieurs psaumes*, pièces qui éclatent d'énergie, de passion et de véritable verve. La dernière, surtout, plus connue sous le titre d'*Adieux à la vie*, et composée par le poète

peu de jours avant sa mort, est d'une tristesse résignée qui produit le plus grand effet poétique : elle inaugure le sentiment lyrique moderne. En voici la strophe la plus célèbre :

Au banquet de la vie, infortuné convive,
J'apparus un jour et je meurs ;
Je meurs et sur la tombe, où lentement
j'arrive,
Nul ne viendra verser des pleurs.

est ouvert à cette science; on créa la philosophie de l'histoire. Enfin, comme on ne s'attachait qu'à simplifier, à abstraire, à déduire,—le champ des recherches s'élargit. La nature, jusqu'alors *terra ignota* pour l'homme, commença à montrer quelques uns de ses secrets et quelques unes de ses richesses.

Peu à peu les idées nouvelles se répandaient dans la masse du peuple. Celui-ci commence à se réveiller. Un souffle nouveau pénètre dans toutes les classes de la société. Trois grands groupes d'écrivains contribuent à ce changement total de la vieille société: les *philosophes*, ayant à leur tête Montesquieu, Voltaire et Jean-Jacques Rousseau; les *encyclopédistes*, avec Diderot, D'Alembert et Condorcet,¹ et les *économistes*, conduits dans la bataille des réformes sociales par Turgot, Quesnay et Vincent de Gournay.²

Les salons, les cafés, les académies, les journaux et les revues sont les champs où opère l'esprit de réforme et de transformation en tout. Les philosophes, les encyclopédistes, les économistes détruisent tout pour tout reconstruire. Ils abolissent théoriquement toutes les institutions féodales, les classes, le servage, la torture, les privilèges; ils prêchent la tolérance; ils démontrent que les fondements de la société humaine doivent être l'égalité, la liberté et la fraternité. Leurs idées passent les frontières de la France: l'Europe les accueille avec enthousiasme. *L'opinion publique*, nouveau facteur dans le gouvernement des Etats, acclame ces idées nouvelles. Avec une force inconnue jusqu'au XVII^e siècle, cette opinion publique, que Luther avait nommée *Herr Omnes* et que Voltaire appelait *Monsieur Tout-le-Monde*, soutient les écrivains dans leur travail gigantesque de démolition et de reconstruction théorique.

Soutenus, encouragés et applaudis par l'opinion publique, les écrivains du XVIII^e siècle sont devenus *légion*. Ils sont *indépendants*; ils ne sont plus les protégés et les hommes-lige d'un seigneur quelconque. La protection dégradante des nobles a cessé; la littérature n'est plus aristocratique; elle devient populaire et démocratique; elle parvient à vivre de ses propres forces avec courage et dignité.

La langue, elle aussi, se démocratise. Elle n'a plus la majesté tranquille et la grâce harmonieuse de celle du XVII^e siècle, mais elle gagne en clarté, en précision, en justesse; la phrase grandiloquente de Bossuet ne déroule plus ses longues périodes; c'est le style de Voltaire, bref, simple, clair, qui est l'idéal de tous les écrivains du dix-huitième siècle; leurs phrases sont comme de petites flèches qui vont droit au but.

On distingue dans la littérature du XVIII^e siècle quatre époques.

¹ Condorcet (1743—1794), mathématicien, philosophe, économiste, dont l'ouvrage le plus célèbre est le *Progrès de l'esprit humain*. Cet ouvrage a pour but de démontrer que l'homme est un être essentiellement perfectible, et que les seuls obstacles dans ses développements sont la superstition et la tyrannie. Condorcet est encore l'auteur d'une *Vie de Voltaire*, d'une *Vie de Turgot*, etc.

² Turgot (1727—1781), homme d'Etat, économiste et publiciste distingué. Son principal ouvrage est:

Réflexions sur la formation et la distribution des richesses, dans lequel il ouvrait la voie à Adam Smith et essayait de concilier les principes de Quesnay et de Gournay.—Quesnay (1694—1774), médecin et économiste, est l'un des créateurs de l'économie politique. Son *Tableau économique* était considéré comme le *vade mecum* des économistes.—Gournay (1712—1759), économiste et célèbre réformateur d'abus et de préjugés, auquel on attribue la fameuse formule: «Laissez faire, laissez passer!»

bien marquées : a) *l'époque de transition et de préparation*, qui commence avec le siècle et finit avec la mort de Louis XIV (1700-1715); b) *l'époque de démolition* qui s'étend jusqu'en 1750 et comprend toutes les péripéties de cette lutte ardente et infatigable que les écrivains entreprirent contre l'ancien régime et contre ses institutions; théoriquement, en 1750, toute la vieille société fut à terre; c) *l'époque de reconstruction*, qui s'étend de 1750 jusqu'en 1789, un laps de temps où l'on s'emploie fiévreusement à rebâtir théoriquement ce qu'on avait démolé, et à présenter au monde émerveillé le plan de la nouvelle organisation sociale; d) *l'époque de stagnation* philosophique et littéraire; c'est la politique qui entre en lice¹ depuis 1789 jusqu'en 1815, pour appliquer les principes et les théories trouvées par les philosophes, les encyclopédistes et les économistes pendant l'époque de reconstruction; la littérature, la poésie, la philosophie se taisent ou n'existent même plus pendant la tourmente révolutionnaire de l'époque napoléonienne.

Au commencement du siècle les écrivains se contentent d'être les moralistes de leur temps. Le premier, par ordre chronologique, **Lesage**, nous donne dans son *Turcaret* et dans ses romans, surtout dans *Gil Blas*, d'admirables tableaux de la société française de cette époque, qui fut celle des désastres financiers, politiques et moraux. Sans rancune et sans ironie, mais aussi sans ménagement, il nous fait la peinture exacte des mœurs et des personnages. Il n'en veut, lui, ni à la religion, ni à la société; il traite de travers des personnages et des choses, ce que les autres vont plus tard juger comme vices des institutions sociales; il se contente de peindre, il ne veut pas être philosophe.

Avec **Montesquieu** la note philosophique s'accroît. Ses *Lettres persanes* sont déjà une satire amère, bien que spirituelle, dirigée contre la société et les institutions du temps de la Régence. Mais, comme Montesquieu cherchait un remède à ces maux dont souffrait son pays, il se proposa de visiter les pays de l'Europe, pour y étudier les lois et les mœurs. Deux ouvrages d'une haute valeur, et qui rendirent célèbre le nom de Montesquieu, furent les fruits de ses longs voyages et de ses nombreuses recherches. Dans l'un il voulait expliquer *les causes de la grandeur et de la décadence des Romains*, et dans l'autre, *l'Esprit des lois*, il étudiait les lois, les ramenait à leur origine et en montrait l'esprit. Montesquieu ne s'y montre pas encore un destructeur de l'ordre social: il épargne même la royauté, tout en dénonçant ses abus, mais il la veut constitutionnelle. Il prêche la haine de l'esclavage, de l'oppression. Mirabeau sera, en partie, l'apôtre des idées de Montesquieu.

Voltaire, par une autre voie, défendit aussi la cause de la liberté et mena toute sa vie une guerre acharnée contre le despotisme et surtout contre le fanatisme religieux. En effet, son poème la *Henriade*, ses *pièces de théâtre*, ses *romans*, ses *pamphlets* n'avaient d'autre but que d'inspirer l'amour de la liberté et de la tolérance religieuse. Il se fit, en outre, l'apôtre des plus nobles causes, et le défenseur des victimes du despotisme et du fanatisme. Voltaire, il est vrai, n'a pas créé de système philosophique, mais il a dominé tout son siècle, par la force de son génie, la variété et la multitude de ses travaux dans tous les genres. Son œuvre est immense. Il a ouvert des chemins tout nouveaux à l'histoire, en créant la philosophie de l'histoire, qu'il appliqua au siècle le plus illustre de l'esprit français, à l'étude des nations, et à celle de quelques grands noms historiques, tels que Charles XII et Pierre le Grand. Enfin, sa prose est la plus belle de la littérature française du dix-huitième siècle.

¹ *Entrer en lice*, entrer en lutte par des écrits, des discours, etc.

Pendant que les idées nouvelles continuaient à enrichir la littérature, les anciens genres classiques du siècle précédent se maintenaient encore sous la plume de quelques écrivains de second ordre. Ainsi la *tragédie* poursuit sa carrière, mais d'une façon moins glorieuse, avec Crébillon, père La Fosse,¹ Voltaire et avec d'autres encore. Presque tous les écrivains du dix-huitième siècle se sont essayé à ce genre sans toutefois y réussir. Voltaire lui-même, qui avait fait de la tragédie un moyen de propagande pour ses idées de liberté et de tolérance, en y introduisant des tirades philosophiques, ne réussit pas à rappeler à la vie ce genre désormais épuisé. La *comédie*, par contre, eut plus de chance. Bien que la plupart des successeurs de Molière, comme Regnard, Dancourt, Dufresny, Destouches, Piron et Gresset,² aient pris pour modèle l'immortel auteur du *Tartuffe* et du *Misanthrope*, ils n'y introduisirent pas moins chacun de nouvelles qualités originales. D'autres, comme Marivaux³ et Beaumarchais, se montrent tout à fait originaux, le premier faisant de l'amour et du *marivaudage* le pivot de ses comédies, et l'autre transportant sur la scène la satire politique et sociale. Enfin, Nivelles de la Chaussée⁴ inaugure la *comédie larmoyante*⁵ ou la tragédie bourgeoise, genre nouveau qui deviendra le *drame* au XIX^e siècle.

¹ Crébillon père (1674—1762), poète tragique, dont les principales tragédies sont *Atrée et Thyeste*, *Electre*, *Rhadamiste et Zénobie* et *Sémiramis*. Le but que se propose cet auteur est d'exciter la terreur dans l'âme du spectateur.—La Fosse (1653—1708), poète tragique, dont la meilleure tragédie est *Manlius Capitolinus*.

² Regnard (prononcez *Renard*, 1655—1709), le premier poète comique après Molière dont les principales comédies sont: *le Joueur*, les *Folies amoureuses*, les *Méneches* ou les *Jumeaux* et surtout le *Légataire universel*, qui est presque un chef-d'œuvre. Les pièces de Regnard sont d'une gaieté étourdissante.—Daucourt (1661—1725), acteur et auteur comique, dont la meilleure pièce est *le Chevalier à la mode*.—Destouches (1680—1754), poète comique, dont la meilleure pièce est *le Glorieux*.—Dufresny (1648—1724) auteur dramatique, dont la pièce la plus connue est *l'Esprit de contradiction*.—Piron (1689—1773), poète et auteur dramatique, dont la seule pièce durable est la *Métromanie*. Il avait fait lui-même son épitaphe qui se terminait ainsi: «Ci-gît Piron qui ne fut rien, Pas

même académicien».—Gresset (1709—1777), poète, dont il ne reste comme œuvres de prix que le *Méchant*, comédie en cinq actes, et *Vert-Vert*, chef-d'œuvre de poésie comique, de versification élégante et de peintures délicates.

³ Marivaux (1688—1763) auteur dramatique et romancier, dont les meilleures pièces sont les *Surprises de l'Amour*, le *Jeu de l'Amour et du Hasard*, les *Legs*, etc. Avec Marivaux, l'amour, dans ses nuances les plus fines, devient l'élément fondamental de la comédie. On a appelé *marivaudage* le style et la facture particuliers à cet auteur: un mélange de langage raffiné et de locutions populaires, de sentiments alambiqués, de manières affectées, de délicatesses subtiles, et tout cela dans un style plein d'esprit, brillant d'imagination et de grâce.

⁴ La Chaussée (1692—1754), auteur dramatique dont les pièces les plus connues sont: *Le Préjugé à la mode*, *Mélanide*, *l'Ecole des mères*, etc., comédies sans comique, où le but était d'intéresser par le spectacle des malheurs domestiques.

⁵ La meilleure pièce larmoyante est celle de Sedaine (1719—1797) intitulée le *Philosophe sans le savoir*.

En 1749, **Rousseau** donne le signal du renversement de la société dans ses *Discours* contre les sciences et sur l'inégalité des hommes. Montesquieu et Voltaire voulaient seulement réformer la société, Rousseau veut la démolir, pour la rétablir ensuite sur des bases nouvelles. Il se met à l'œuvre, et en moins de dix ans, la nouvelle société, était prête. Cette restauration, dans son esprit, contenait deux parties : la restauration de l'individu par l'éducation, laquelle sera l'œuvre de la nature ; et la restauration de la société, par la liberté et l'égalité absolues. Les idées de Rousseau, reprises par Robespierre et la Convention¹ qui les mirent en œuvre, sont, en grande partie, aujourd'hui celle des socialistes. Mais ce n'est point par ses idées que Rousseau vit et vivra toujours. C'est par la magie de son style, par la peinture éclatante qu'il a faite de la nature, par l'éloquence et le lyrisme de ses accents, que son nom restera à jamais immortel.

Pendant que Rousseau travaillait au renouvellement de la société sur un pacte imaginaire, les Encyclopédistes poursuivirent le même idéal par le réveil de la conscience du peuple. L'*Encyclopédie* fut le fruit de ce vaste projet. Cette gigantesque entreprise, commencée en 1750 et achevée en 1772, était un résumé, par ordre alphabétique, de toutes les connaissances humaines. L'esprit qui l'animait était l'esprit sceptique. Trois choses surtout la caractérisaient : le mépris de la religion, la haine des institutions sociales et la destruction de la monarchie. L'âme de cette œuvre monumentale, dont la publication dura plus de vingt ans, fut **Diderot**. C'est lui qui en conçut l'idée et qui la mena à bonne fin. Malgré ce travail écrasant, Diderot composa encore un grand nombre d'écrits, des *traités* philosophiques, des *dramas*, des *romans*, des *salons*, etc. Doué d'une prodigieuse imagination et d'une étonnante facilité d'écrire, il laissa une œuvre inégale et confuse, mais aussi des pages remarquables par le mouvement et la couleur. **D'Alembert**, le collaborateur de Diderot à l'*Encyclopédie*, illustre mathématicien, s'était chargé d'en écrire la préface ou le *Discours préliminaire*, où il faisait le tableau des progrès de l'esprit humain. Les autres collaborateurs furent Voltaire, qui donnait des articles de philosophie, Rousseau qui était chargé de la partie musicale, Helvétius, Condillac, d'Holbach² et d'autres. Les deux derniers surtout, allant plus loin encore que leurs devanciers, poussèrent jusqu'aux dernières limites la philosophie matérialiste. Ils dégradèrent l'homme en le réduisant au jeu d'une machine. Leurs théories sensualistes soulevèrent l'indignation même des vrais philosophes.

D'autre part, pendant que les grands philosophes et les économistes travaillaient au renouvellement de la société par les idées, **Buffon** et **Bernardin de Saint-Pierre** étudiaient les secrets de la nature et en exprimaient, plus ou moins scientifiquement, les lois qui la régissent. Si

¹ Robespierre (1758-1794), conventionnel, l'âme du comité du Salut public. — La *Convention nationale* est l'Assemblée révolutionnaire qui succéda à l'Assemblée législative le 20 Septembre 1792, proclama la république, condamna Louis XVI, vainquit l'Europe coalisée contre la France, et se sépara le 26 octobre 1795 pour faire place au *Directoire*.

² Helvétius (1715-1771), philosophe et littérateur, dont l'ouvrage

principal est le livre *De l'Esprit*. — Condillac (1715-1780), philosophe, dont les ouvrages les plus connus sont : *Essai sur l'origine des connaissances humaines* et *Traité des systèmes*. — Le baron d'Holbach (1723 - 1779), philosophe, auteur du *Système de la nature*, livre où le pouvoir monarchique et ecclésiastique, les croyances religieuses, morales et politiques, sont attaqués avec une sorte de fanatisme.

ceurs théories sont, pour la plupart, contestables, leurs œuvres resteront comme des modèles admirables d'une langue pittoresque et poétique. Ils aimèrent tous deux la nature et en firent des peintures immortelles. Par leurs études ils ouvraient de nouveaux horizons aux philosophes ou en justifiaient les théories. *L'Histoire naturelle* est le vaste monument auquel le premier a consacré toute sa vie. Les *Epoques de la nature* du second, bien que scientifiquement de peu de valeur, contiennent dans une belle langue d'admirables descriptions de la nature. C'est encore Bernardin de Saint-Pierre, cet esprit aventurier et admirateur de Rousseau, qui tenta de prouver l'axiome de celui-ci, que la nature seule rend l'homme heureux et que le contact de la civilisation le corrompt. Et il écrivit *Son Paul et Virginie*, ce cri de la nature et du cœur, qui souleva l'admiration universelle.

Sous les coups redoublés des philosophes, des encyclopédistes, des naturalistes et des économistes, les assises de la société menaçaient de crouler. Un dernier coup les attendait. Ce fut **Beaumarchais** qui le leur donna. Les deux pièces, le *Barbier de Séville* et le *Mariage de Figaro* furent le lever de rideau de la Révolution qui avançait à grands pas et menaçait de tout détruire. Ce Figaro était le peuple lui-même, réveillé de sa torpeur, devenu conscient de sa valeur, et en qui bouillonnait déjà une sourde vengeance. Cette vengeance éclata cinq ans après, et entraîna tout dans sa fureur : roi, clergé, noblesse. On arriva par des torrents de sang à décréter l'égalité, la liberté et la fraternité. Mais combien d'honnêtes gens y périrent victimes ! **André Chénier**, le doux et tendre poète, en fut du nombre. Il monta sur l'échafaud, à la fleur de l'âge et en pleine floraison de son génie poétique, pour s'être élevé contre les tyrans qui avaient dénaturé l'esprit de la Révolution en égorgeant la France. Mais son œuvre poétique restera. Elle est le premier cri, vraiment sorti de l'âme, dans ce siècle essentiellement raisonneur, pour qui la poésie était devenue un simple amusement. L'émotion, la sincérité de l'inspiration et la peinture de la nature sont les qualités maîtresses de la muse de Chénier, qui partage avec Gilbert la gloire d'avoir continué la tradition de la véritable poésie en France.

En résumé, la littérature française du XVIII^e siècle, étudiant l'homme en tant que membre de la société, est arrivée, plus que toute autre littérature, à exercer la plus grande influence sur la marche des idées du peuple français d'abord et ensuite de tous les peuples européens. C'est à elle que le monde contemporain doit les grands principes d'humanité et de liberté dont nous jouissons aujourd'hui.



TABLE DES MATIÈRES

MONTESQUIEU

	Page
<i>Biographie</i>	1
I. LES LETTRES PERSANES: <i>Résumé</i>	2
1. Lettre XXIV	2
2. Lettre XXX	4
3. Lettre XLXIII.	5
4. Lettre LXXX	8
II. CONSIDÉRATIONS SUR LES CAUSES DE LA GRANDEUR DES Ro-	
MAINS ET DE LEUR DÉCADENCE: <i>Résumé</i>	8
1. Comment les Romains purent s'agrandir	9
2. Deux causes de la perte de Rome	12
III. DE L'ESPRIT DES LOIS: <i>Résumé</i>	16
1. Effet du serment chez un peuple vertueux	17
2. De la guerre	18
3. Charles XII	19
4. Alexandre le Grand	21

VOLTAIRE

<i>Biographie</i>	24
I. I. ^A HENRIADE: <i>Résumé</i>	27
Chant II. Description de la nuit de Saint-Barthélemy	28
II. ZAÏRE: <i>Résumé</i>	32
Acte II, scène III	33
III. HISTOIRE DE CHARLES XII: <i>Résumé</i>	41
L'Affaire du Pruth	41
IV. LE SIÈCLE DE LOUIS XIV: <i>Résumé</i>	45
Conquête de la Hollande	46
V. ESSAI SUR LES MŒURS ET L'ESPRIT DES NATIONS: <i>Résumé</i>	50
Manière d'étudier et d'écrire l'histoire	51
VI. HISTOIRE DE LA RUSSIE SOUS PIERRE LE GRAND: <i>Résumé</i>	52
Campagne du Pruth	53
VII. POÉSIES: La Mort de M ^{lle} Le Couvreur, célèbre actrice	58
Epigrammes et épitaphes	60

	Page
VIII. CORRESPONDANCE : <i>Résumé</i>	62
A M. J.-J. Rousseau	63
IX. ROMANS : <i>Candide ou l'Optimisme : Résumé</i>	67
Les six rois détrônés	67

ROUSSEAU

<i>Biographie</i>	70
I. LA NOUVELLE HELOÏSE OU JULIE : <i>Résumé</i>	72
1. Sur le duel	73
2. Contre le suicide	76
II. LE CONTRAT SOCIAL : <i>Résumé</i>	82
1. Du pacte social	83
2. De la loi	84
III. EMILE OU DE L'EDUCATION : <i>Résumé</i>	87
Nécessité d'apprendre un métier	88
IV. LES CONFESSIONS : <i>Résumé</i>	92
1. L'aqueduc	93
2. Une nuit à la belle étoile	95
3. L'emploi de la matinée	96
V. CORRESPONDANCE :	
1. A M-me la marquise de Menars	98
2. A M. le comte de Lastic	98
3. A. M. Moulton	99
4. Au Roi de Prusse	101

BUFFON

<i>Biographie</i>	101
I. DISCOURS SUR LE STYLE : <i>Résumé</i>	102
Fragment	103
II. HISTOIRE NATURELLE : <i>Résumé</i>	106
1. Les Epoques de l'histoire et les époques de la nature	107
2. Le Cheval	108
3. Le Chien	110
4. Le Boeuf	112
6. Le Cygne	113

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE

<i>Biographie</i>	116
PAUL ET VIRGINIE : <i>Résumé</i>	117
1. Comment Paul passait ses journées	118
2. Un ouragan sur la mer.—Mort de Virginie	122

LESAGE

<i>Biographie</i>	125
I. TURCARET: <i>Résumé</i>	126
Acte III, scène VIII.	126
II. GIL BLAS: <i>Résumé</i>	128
1. Gil Blas chez l'archevêque de Grenade	129
2. Gil Blas rencontre à la cour son cher ami Fabrice.	134
3. Gil Blas se corrompt à la cour	138
4. Un auteur à l'hôpital	141

BEAUMARCHAIS

<i>Biographie</i>	144
I. LE BARBIER DE SÉVILLE, <i>Résumé</i>	145
Acte I, scène I	145
Acte II, scène VIII	149
II. LA MARIAGE DE FIGARO: <i>Résumé</i>	151
Acte III, scène XV	151
Acte V, scène III	157

ANDRÉ CHÉNIER

<i>Biographie</i>	160
I. ELÉGIES:	
1. Aux deux frères Pauge.	151
2. La jeune Tarentine	163
3. Élegie XXXVI	164
II. ODES: la Jeune captive	165
III. SATIRES:	
1. Iambe III	167
2. Iambe IV	168

DIDEROT

<i>Biographie</i>	169
I. LES SALONS: Une matinée après la pluie. Un commen- cement d'orage au soleil couchant	170
II. ANECDOTES: Montesquieu et Chesterfield	171
III. CORRESPONDANCE:	
1. A. M. le Breton, imprimeur de l'Encyclopédie.	174
2. A. M. Voltaire	177

D'ALEMBERT

<i>Biographie</i>	180
DISCOURS PRÉLIMINAIRE: <i>Résumé</i>	180
Divisions des connaissances humaines.	180

MIRABEAU

<i>Biographie</i>	184
OUVRES ORATOIRES: Menace de la banqueroute.	185
<i>Histoire de la littérature française au XVIII^e siècle. —</i>	
<i>Esquisse générale</i>	187



ERRATA

Page	1 ligne	31	lisez : <i>des</i>	au lieu de <i>de</i> .
»	2 »	6	» <i>grands</i>	» » » <i>grand.</i>
»	3 note	2	» <i>dirigées</i>	» » <i>dirigés.</i>
»	7 »	4	» <i>poème</i>	» » » <i>pème.</i>
	idem		1 ajoutez : <i>Agis et Cléomènes</i>	
»	11 ligne	19	lisez : <i>pourrait-elle</i>	au lieu de <i>pourrait-elle.</i>
»	14 »	5	» <i>des</i>	» » » <i>de.</i>
»	17 note	3	» <i>peuples</i>	» » » <i>peuple.</i>
»	18 ligne	9	» <i>d'at-</i>	» » » <i>d'a-</i>
	idem »	27	» <i>Que</i>	» » » <i>Oue.</i>
»	19 »	19	» <i>fut</i>	» » » <i>fit.</i>
»	25 note	1	» <i>des</i>	» » » <i>de.</i>
»	27 ligne	16	biffez : <i>comment.</i>	
	idem note	3	lisez : <i>sa</i>	» » » <i>sa sa.</i>
»	28 ligne	18	» <i>toujours</i>	» » » <i>toujour.</i>
»	32 note	1	» <i>Balafré</i>	» » » <i>Balafre.</i>
	idem		<i>des</i>	» » » <i>de.</i>
	idem note	3	» <i>Saint-Barthéleny</i>	» » » <i>Barthélemy.</i>
»	33 ligne	1	» <i>cent</i>	» » » <i>cents.</i>
»	38 »	1	» <i>en</i>	» » » <i>on.</i>
»	39 »	11	» <i>as conduit</i>	» » » <i>a conduit.</i>
»	42 »	23	» <i>Kiaïa</i>	» » » <i>Kiaïa.</i>
»	46 »	21	» <i>clefs</i>	» » » <i>chefs.</i>
»	47 »	12	» <i>meilleures</i>	» » » <i>meilleurs.</i>
»	51 note	7	» <i>empereur</i>	» » » <i>enpereur.</i>
	idem »	8	» <i>du temps</i>	» » » <i>au temps.</i>
»	53 »	5	» <i>Moldavie</i>	» » » <i>Muntéme.</i>
»	55 ligne	5	» <i>et</i>	» » » <i>et et.</i>
»	58 note	2	» <i>regagner</i>	» » » <i>ragagner.</i>
»	66 ligne	5	» <i>indomptable</i>	» » » <i>indomptable.</i>
	idem note	11	» <i>que celui-ci</i>	» » » <i>de celui-ci.</i>
	idem		» <i>tous ceux</i>	» » » <i>tout ceux.</i>
»	67 ligne	10	» <i>compagnie</i>	» » » <i>compagne.</i>
»	68 »	1	» <i>maître</i>	» » » <i>mâtre.</i>
»	69 »	1	» <i>détrônai</i>	» » » <i>détronai.</i>
»	70 »	24	» <i>dès sa</i>	» » » <i>de sa.</i>
»	71 »	33	» <i>1762</i>	» » » <i>1672.</i>

1) L'impression de ce volume devant être faite dans des conditions de rapidité peu communes, plusieurs fautes et coquilles s'y sont glissées, qui nécessitent le présent Errata.—MM. les professeurs, nos collègues, voudront bien signaler aux élèves les corrections à faire.

Page 74 ligne 37	lisez : <i>volontaire</i>	au lieu de <i>volantaire</i> .
idem note 6	» <i>primitif</i>	» » » <i>pritif.</i>
» 75 » 3	» <i>raison</i>	» » » <i>rasion.</i>
» 76 ligne 22	» <i>souffrir</i>	» » » <i>soufrir.</i>
idem note 6	» <i>plutôt</i>	» » » <i>pluôt.</i>
idem	» <i>la chercher</i>	» » » <i>le chercher.</i>
» 78 ligne 3	» <i>mais si c'est</i>	» » » <i>mais c'est.</i>
idem note 2	remplacez <i>vieillissent</i>	par : <i>deviennent anciens et</i>
	<i>difficiles à guérir.</i>	
» 80 ligne 18	lisez : <i>ces</i>	» » » <i>ses.</i>
idem note 7	» <i>contre</i>	» » » <i>contré.</i>
idem	» <i>après</i>	» » » <i>apres.</i>
idem	» <i>de Thapsus</i>	» » » <i>du Thapsus.</i>
» 81 ligne 8	» <i>ignominie</i>	» » » <i>ignoninie.</i>
» » » 23	» <i>aucun</i>	» » » <i>ducun.</i>
» » » 32	» <i>le quitter</i>	» » » <i>la quitter.</i>
» » note 9	» <i>pourrais</i>	» » » <i>pourrait.</i>
» 84 ligne 20	» <i>tyrannique</i>	» » » <i>tyranique.</i>
» 85 » 24	» <i>loi</i>	» » » <i>lor.</i>
» 90 » 27	» <i>protégé</i>	» » » <i>protéjé.</i>
» » » 31	» <i>portières</i>	» » » <i>portières.</i>
» » note 1	» <i>ajouter</i>	» » » <i>ajouter.</i>
» 92 ligne 8	» <i>la première</i>	» » » <i>le première.</i>
idem	» <i>écrite</i>	» » » <i>écrit.</i>
idem note 2	» <i>modernes</i>	» » » <i>moderas.</i>
» 93 » 5	ajoutez : <i>faite à un rempart</i>	
» 95 ligne 20	lisez : <i>quelques sous</i>	» » » <i>quelque sous.</i>
» 96 » 28	» <i>nous</i>	» » » <i>mous.</i>
» 97 note 2	» <i>savant</i>	» » » <i>savand.</i>
» 107 » 4	» <i>épigraphie</i>	» » » <i>archéologie.</i>
» 113 ligne 6	» <i>sont</i>	» » » <i>son.</i>
idem 27	» <i>ce n'est pas</i>	» » » <i>ce n'est par.</i>
» 118 ligne 3	» <i>réputation</i>	» » » <i>réputatien</i>
» 118 » 20	» <i>bienveillance</i>	» » » <i>bienvieillance.</i>
» 119 » 3	» <i>de</i>	» » » <i>da.</i>
» 122 » 6	» <i>atmosphère</i>	» » » <i>htmosphère.</i>
» 124 note 4	» <i>soutenir</i>	» » » <i>sontenir.</i>
» 128 ligne 1	» <i>je ferai</i>	» » » <i>je feroi.</i>
idem » 28	» <i>son entrée</i>	» » » <i>son entrée.</i>
» 129 note 2	» <i>les</i>	» » » <i>le.</i>
» 130 » 5	» <i>poisson</i>	» » » <i>poison.</i>
» 131 ligne 28	» <i>bassesses</i>	» » » <i>bascesses.</i>
» 132 » 1	» <i>considérable</i>	» » » <i>considerable.</i>
» 137 note 10	» <i>convenablement</i>	» » » <i>convenable.</i>
» 144 ligne 12	» <i>différentes</i>	» » » <i>de différentes.</i>
» 166 » 33	» <i>son front</i>	» » » <i>sont front.</i>
» 170 » 14	» <i>1783</i>	» » » <i>1733.</i>
» 173 » 26	» <i>espion</i>	» » » <i>esquion.</i>
» 174 note 6	» <i>poids</i>	» » » <i>pois.</i>
» 186 ligne 20	» <i>que doit</i>	» » » <i>qui doit.</i>
Idem note 2	» <i>embrasement</i>	» » » <i>embrasement.</i>
» 189 ligne 33	» <i>majesté</i>	» » » <i>majésté.</i>



INSTITUTUL DE EDITURĂ
RALIAN și IGNAT SAMITCA, Craiova.

Important pentru elevii școlilor secundare

DIȚIONAR FRANCESO-ROMÂN

COPRINDÎND :

1. VOCABULARUL COMPLET AL LIMBEI FRANCESE CU NUANȚELE CUVINTELOR, LĂMURITE PRIN EXEMPLE.
2. ETIMOLOGIA VORBELOR ȘI PRONUNȚAREA EXCEPȚIONALĂ
3. IDIOTISME USUALE ȘI PROVERBE.
4. EXPLICAȚIUNEA TERMINILOR TEHNICÎ.
5. FORMELE NEREGULATE ALE VORBELOR.

DE
CONST. ȘĂINEANU
DOCTOR ÎN LITERE

Un exemplar broșat Lei 5.

Un exemplar legat în pânză Lei 6.

ȘI

DIȚIONARUL ROMÂNNO-FRANCES

COPRINDÎND :

1. VOCABULARUL COMPLET AL LIMBEI ROMÂNE VORBITE ȘI LITERARE, PRECUM ȘI ARCHAISMELE CULTURALE.
2. NUANȚELE CUVINTELOR CLASIFICATE ȘI LĂMURITE PRIN EXEMPLE.
3. EXPRESIUNI IDIOMATICE ȘI PROVERBE.

de același autor

Un exemplar broșat Lei 5.

Un exemplar legat în pânză Lei 6.

Cine trimite prin mandat postal costul ori-căruia din Dicționarele de mai sus, minus taxa mandatului, la adresa *Ralian și Ignat Samitca, Craiova*, primesce Dicționarul *franco* la adresă. Pe mandat, în dosul cuponului, se poate nota titlul Dicționarului dorit și adresa.

5 Lei

Ouvrages édités par la maison
RALIAN et IGNAT SAMITCA, CRAIOVA

G. I. Ionescou-Gion et Const. Șăineanu

Chrestomathie française, XIX^e siècle, classe de V^e
Idem XVII^e » classe de VI^e
Idem XVIII^e » classe de VII^e

Const. Șăineanu

Dictionnaire français-roumain { Prix de chaque volume : 5 francs.
Dictionnaire roumain-français }